



2/6 Rn
ALFRED DE VIGNY

**POÉSIES
CHOISIES**

Classiques Larousse

LISTE DES CLASSIQUES LAROUSSE

260 volumes parus

une collection dont le succès ne cesse de grandir, demander la liste détaillée et le catalogue spécial

MOYEN ÂGE ET XVI^e SIÈCLE

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Choix.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Les Romans courtois.
Théâtre au moyen âge, 2 vol.
VILLON : Poésies choisies.
MAROT : Poésies choisies.
Historiens du XVI^e siècle.
Humanistes du XVI^e siècle.
Conteurs français du XVI^e siècle.
Tragédie au XVI^e siècle.
Comédie au XVI^e siècle.
RABELAIS : Gargantua-Pantagruel, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
La Satire Ménippée.
MONTAIGNE : Essais, 2 vol.
A. d'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII^e SIÈCLE

BOILEAU : Satires et Epîtres. Le Lutrín et l'Art poétique. 2 vol.
BOSSUET : Oraisons funèbres et Sermons. Discours sur l'Histoire universelle. 3 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède. Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius. L'Illusion comique. 10 vol.
DESCARTES : Discours de la Méthode. Méditations métaphysiques. Œuvres scientifiques. 3 vol.
Epistoliers du XVII^e siècle.
FÉNELON : Lettre à l'Académie. Télémaque. 2 vol.
FURETIÈRE : Le Roman bourgeois.
GUEZ DE BALZAC, VOITURE : Œuvres.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 vol.
M^{me} DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 vol.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALEBRANCHE : Pages choisies.
M^{me} DE SÉVIGNÉ : Lettres.
MALHERBE, RACAN, MAYNARD : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : Amphitryon. L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. George Dandin. Le Malade imaginaire. Le Médecin malgré lui. Le

Misanthrope. Monsieur de Pourceaugnac; la Comtesse d'Escarbagnas. Les Précieuses ridicules. Le Tartuffe. Don Juan. L'Ecole des Femmes. La Critique de l'Ecole des Femmes. L'Ecole des Maris. Les Fourberies de Scapin. Scènes choisies. 17 vol.
PASCAL : Provinciales, Pensées, 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque. Athalie. Bajazet. Bérénice. Britannicus. Esther. Iphigénie. Mithridate. Phèdre. Les Plaideurs. 10 vol.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires.
SCARRON : Le Roman comique.
SPINOZA : L'Ethique.
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

XVIII^e SIÈCLE

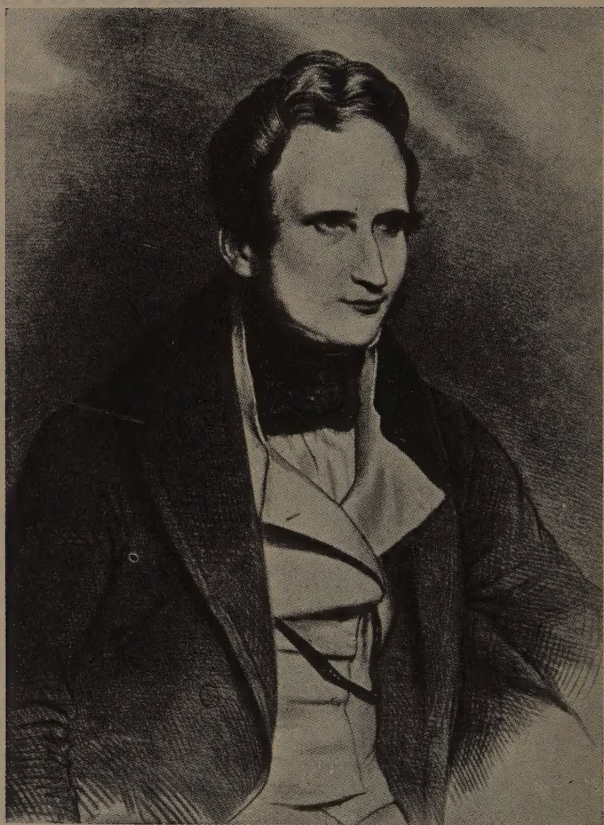
BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville. Mariage de Figaro. 3 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2 vol.
L'Encyclopédie (Extraits).
Epistoliers du XVIII^e siècle.
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Œuvres choisies.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas. 3 vol.
MARIVAUX : Arlequin poli par l'Amour. L'Epreuve. Le Jeu de l'Amour et du Hasard. Les Fausses Confidences. Le Double inconstance. 4 vol.
MONTESQUIEU : Lettres persanes; Considérations. L'Esprit des Lois. 2 vol.
ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.
REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.
RIVAROL : Discours sur l'universalité.
ROUSSEAU (J.-J.) : Du contrat social. Emile, 2 v. La Nouvelle Héloïse, 2 v. Dialogues, Rêveries, Correspondance. Les Confessions. Discours; Lettre sur les spectacles. 8 vol.
SÉDAINE : Le Philosophe sans le savoir.
VAUENARGUES : Choix.
VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII. Lettres. Zaïre. Contes, 2 v. : 8 vol.

suite : page 3 de couverture

POÉSIES CHOISIES



Il est interdit d'exporter le présent ouvrage au Canada, sous peine des sanctions prévues par la loi et par nos contrats.



ALFRED DE VIGNY EN 1831

Portrait par A. Devéria.

CLASSIQUES LAROUSSE

Fondés par
FÉLIX GUIRAND
Agrége des Lettres

Dirigés par
LÉON LEJEALLE
Agrége des Lettres

ALFRED DE VIGNY

POÉSIES CHOISIES

avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire et des Sujets de devoirs

par

HENRI MAUGIS
Agrége des Lettres

LIBRAIRIE LAROUSSE • PARIS VI

17, rue du Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

ALFRED DE VIGNY ET SON TEMPS

	LA VIE ET L'ŒUVRE DE VIGNY	LE MOUVEMENT INTELLECTUEL ET ARTISTIQUE	LES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
1797	Naissance d'Alfred de Vigny à Loches (27 mars).	Chateaubriand : <i>Essai sur les révolutions</i> . Ducis : <i>Œdipe à Colone</i> (tragédie). N. Lemercier : <i>Agamemnon</i> (tragiédie).	Complot royaliste du 18-Fructidor contre le Directoire. Campagne d'Italie : bataille de Rivoli; paix de Campo-Formio.
1814	Début de sa carrière militaire.	Chateaubriand : <i>De Buonaparte, des Bourbons...</i> Stendhal à Milan. Locomotive de Stephenson.	Campagne de France. Abdication de Napoléon. Première Restauration.
1820	Premiers contacts littéraires avec les jeunes romantiques : collaboration au <i>Conservateur littéraire</i> , à la <i>Muse française</i> .	Lamartine : <i>Méditations poétiques</i> . V. Hugo : premières Odes, Ch. Noctier, romans et nouvelles. La Vénus de Milo apportée à Paris.	Assassinat du duc de Berry (février). Démission de Decazes. Mesures de répression. Soulèvements libéraux à Cadix et à Naples.
1822	Premiers <i>Poèmes</i> (« Molse », « la Fille de Jephthé »).	Stendhal : <i>De l'amour</i> . E. Delacroix : <i>Dante aux Enfers</i> . Théorie de Fresnel sur la lumière.	Congrès de Vérone. Proclamation de l'indépendance grecque. Massacres de Chio.
1823	Capitaine d'infanterie. En garnison à Orlon et à Pau; mais ne fait pas partie du corps expéditionnaire en Espagne.	Lamartine : <i>Nouvelles Méditations</i> . <i>La Mort de Socrate</i> . H. de Balzac : <i>l'Héritière de Birague</i> (premier roman). Stendhal : <i>Racine et Shakespeare</i> .	Prise du Trocadéro à Cadix par les troupes françaises. Déclaration de Monroe. Fin de la charbonnière.
1825	Mariage avec Lydia Bunbury.	Lamartine : <i>le Dernier Chant du pèlerinage d'Harold</i> . P. Mérimée : <i>Théâtre de Clara Gazul</i> . Mort du peintre David.	Sacre de Charles X. Loi du sacrilège. En Grèce, résistance de Missolonghi. Mort du tsar Alexandre I ^{er} .
1826	<i>Poèmes antiques et modernes</i> . <i>Cinq-Mars</i> , roman historique.	Chateaubriand : Œuvres complètes contenant les <i>Natchez</i> . Guizot : <i>Histoire de la Révolution d'Angleterre</i> .	Guerre de l'indépendance grecque : siège d'Athènes par les Turcs.
1827	Mise en réforme; fin de sa carrière militaire.	V. Hugo : <i>Cromwell</i> . Stendhal : <i>Armance</i> .	Intervention occidentale en Grèce : bataille de Navarin.

1829	Traduction d' <i>Orhello</i> , requé à la Comédie-Française.	V. Hugo : <i>les Orientales</i> . P. Mérimée : <i>Chronique du règne de Charles IX</i> .	Démision de Martignac; ministère Polignac.
1831	<i>La Maréchale d'Ancre</i> , drame.	V. Hugo : <i>Notre-Dame de Paris, les Feuilles d'automne</i> . H. de Balzac : <i>la Peau de chagrin</i> . Stendhal : <i>le Rouge et le Noir</i> . Daumier : <i>Gargantua</i> .	Ministère Casimir Périer. Troubles à Lyon. Soulèvements en Italie. Écrasement de la révolution polonaise.
1832	<i>Stello</i> , roman.	A. de Musset : <i>Un spectacle dans un fauteuil</i> . G. Sand : <i>Indiana</i> . Mort de Gœthe et de Cuvier. Mickiewicz à Paris. Corot : <i>le Bain de Diane</i> .	Manifestation aux funérailles du général Lamarque; journées d'émeutes. L'armée de Méhémét Ali victorieuse des Turcs à Konieh.
1833	<i>Quitte pour la peur</i> , proverbe.	V. Hugo : <i>Lucrèce Borgia, Marie Tudor</i> . A. de Musset : <i>les Caprices de Marianne</i> . H. de Balzac : <i>Eugénie Grandet</i> . G. Sand : <i>Lélia</i> . Gœthe : <i>Second Faust</i> .	Organisation de l'enseignement primaire par la loi Guizot. Création de la Société des droits de l'homme.
1835	<i>Chatterton</i> , drame. <i>Servitude et grandeur militaires</i> .	V. Hugo : <i>les Chants du crépuscule</i> . A. de Musset : <i>la Nuit de mai, le Chandelier, la Nuit de décembre</i> . Rude : <i>Prométhée</i> .	Attentat de Fieschi contre Louis-Philippe. Loi de septembre réduisant la liberté de la presse.
1843	<i>La Mort du loup</i> .	Lamartine : <i>Graziella</i> . Montalembert : <i>Devoir des catholiques</i> . Mort de Léopoldine Hugo. Loi de Joule sur l'équivalence des formes de l'énergie.	
1844	<i>La Maison du berger</i> . <i>Le Mont des Oliviers</i> , poèmes.	A. Dumas : <i>les Trois Mousquetaires</i> . V. Hugo : <i>A Villequier</i> . Théodore Rousseau : <i>Marais dans les Landes</i> .	Les réfugiés politiques fondent à Paris le parti de la « Jeune-Europe », organisé par l'Italien Mazzini.
1854	<i>La Bouteille à la mer</i> , poème.	Naissance d'A. Rimbaud. E. Augier : <i>le Gendre de M. Poirier</i> . G. Courbet : <i>la Rencontre</i> . L'aluminium isolé par Sainte-Claire Deville.	Guerre de la France et de l'Angleterre contre la Russie : bataille de l'Alma, siège de Sébastopol.
1863	<i>L'Esprit pur</i> , dernier poème. Mort d'Alfred de Vigny à Paris (17 septembre).	E. Renan : <i>la Vie de Jésus</i> . H. Taine : <i>Histoire de la littérature anglaise</i> . E. Manet : <i>le Déjeuner sur l'herbe</i> .	Guerre de Sécession aux États-Unis. Victoires nordistes à Gettysburg et à Chattanooga.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE D'A. DE VIGNY

(1797-1863)

- 27 mars 1797. — Naissance à Loches d'Alfred-Victor de Vigny, fils du capitaine (croix de Saint-Louis) Léon-Pierre de Vigny, ancien soldat de la guerre de Sept Ans, et de Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin, plus jeune de vingt ans que son mari.
1799. — Les parents d'Alfred — seul enfant survivant sur trois — se fixent à Paris.
- Avril 1805. — Vigny entre à la pension Hix, où il est quelque peu brimé par ses camarades; au lycée Bonaparte (où sont conduits les élèves de la pension Hix), l'épopée impériale enfièvre les jeunes cerveaux. Vigny allait se présenter à l'École polytechnique quand la chute de l'Empire le détourne de cette voie.
- 6 juillet 1814. — Il entre au Corps des mousquetaires rouges.
- Mars 1815. — Au retour de Napoléon, il est de ceux qui escortent Louis XVIII jusqu'à Béthune. A la seconde Restauration, les mousquetaires ayant été supprimés, il est nommé sous-lieutenant au 5^e régiment d'infanterie de la garde royale. Il tient garnison à Paris, Vincennes, Courbevoie et y compose ses premiers poèmes.
- 1816-1817. — Il achève deux tragédies : *Julien l'Apostat* et *Antoine et Cléopâtre*.
1820. — Il fait la connaissance de Victor Hugo chez son ancien condisciple, Émile Deschamps. Il collabore au *Conservateur littéraire*, à la *Muse française* et fréquente notamment le salon de M^{me} Ancelot.
- En mars 1822. — Les *Poèmes*, devenus, en 1826, *Poèmes antiques et modernes*.
1823. — Après être passé lieutenant à l'ancienneté, il est nommé capitaine au 55^e régiment d'infanterie à Strasbourg. Espérant prendre part à la guerre d'Espagne, il part pour Orthez avec son régiment, est détaché à Oloron, puis à Pau.
- Février 1825. — Il épouse une jeune et riche Anglaise, Lydia Bunbury (sa mère s'étant opposée à son mariage avec Delphine Gay, qui devait être M^{me} de Girardin).
1826. — Il publie *Cinq-Mars*, roman historique écrit pendant son séjour aux Pyrénées. Le livre obtient un succès considérable.
- 1^{er} avril 1827. — Vigny est mis en réforme après douze ans de service. Sa carrière militaire est terminée.
- 1827-1833. — Il se tourne vers le théâtre : dès 1827, avec Émile Deschamps, il traduit en vers *Roméo et Juliette* de Shakespeare (la pièce est refusée à la Comédie-Française) et, seul, il traduit *Othello* (reçu à la Comédie-Française, en 1829). Puis un drame en prose, *la Maréchale d'Ancre* (temps de Louis XIII), est représenté à l'Odéon, le 25 juin 1831, avec M^{lle} George. Vigny réussit à faire donner le rôle de la maréchale à une actrice qu'il aimait, Marie Dorval, dans une représentation nouvelle à la Porte-Saint-Martin. Il écrit pour cette dernière : *Quitte pour la peur*, un proverbe joué sur la scène de l'Opéra (30 mai 1833), date qui marque le début de sa liaison passionnée et malheureuse avec Marie Dorval.
1832. — Vigny avait fait paraître *Stello*, d'où il tire le sujet de *Chatterton*.
- 12 février 1835. — Première représentation triomphale de *Chatterton* au Théâtre-Français. Rupture entre Marie Dorval et Vigny, las de ses infidélités. La même année, il publie son dernier livre *Servitude et grandeur militaires*.
1837. — Il perd sa mère et reste le garde-malade de sa femme toujours impotente.
- A partir de 1842. — Vigny publiera seulement dans la *Revue des Deux Mondes* les poèmes qui formeront le recueil posthume des *Destinées* (1864), publié par L. de Ratisbonne.
- 8 mai 1845. — Il est élu à l'Académie française après cinq échecs (1842-1845). Il y est reçu le 25 janvier 1846, accueilli sans bienveillance par le comte Molé.
- 1848-1849. — Il échoue deux fois aux élections législatives en Charente. Il réside surtout au Maine-Giraud.
- Septembre 1861. — Il ressent les premières atteintes du cancer de l'estomac dont il devait mourir le 17 septembre 1863, quelques mois après sa femme. Il est enterré au cimetière Montmartre.

A. de Vigny avait vingt-neuf ans de moins que Chateaubriand, sept ans de moins que Lamartine, un an de plus que Michelet, cinq ans de plus que Victor Hugo, treize ans de plus que Musset, vingt et un ans de plus que Leconte de Lisle.

POÉSIES CHOISIES

NOTICE

Ce qui se passait en 1822. — EN POLITIQUE. *En France, la seconde Restauration continue avec le ministère Villèle (1820-1824), caractérisée par un redoublement de conspirations et une répression dure et vexatoire. Au Congrès de Vérone est décidée l'intervention militaire de la France en Espagne. Le Congrès d'Epidaure proclame l'indépendance de la Grèce. Le Brésil se sépare du Portugal et proclame empereur dom Pedro, fils du roi de Portugal, Jean VI. Sucre et Bolivar affranchissent Quito et Guayaquil (Équateur). En Angleterre, les torys garderont le pouvoir jusqu'en 1831, mais en 1821-1822, de nouveaux ministres torys, Canning, Robert Peel, Huskisson, vont faire voter quelques réformes partielles qui ouvriront une brèche dans l'ancien régime (échelle mobile, trade-unions).*

EN LITTÉRATURE. *Joseph de Maistre vient de publier l'année même de sa mort (1821) les Soirées de Saint-Petersbourg, et de M^{me} de Staël a paru cette même année un ouvrage posthume : Dix Ans d'exil. Guizot, qui a publié son Gouvernement représentatif (1821), continue son Cours (1820-1822). Paul-Louis Courier achève ses Pamphlets (1816-1824). En poésie, Victor Hugo publie les Odes (juin 1822). — Au théâtre, Scribe fait jouer Valérie (1822). — Dans le domaine de la critique littéraire, Stendhal publie Racine et Shakespeare. — Dans le domaine du roman, Nodier fait paraître Trilby. Han d'Islande de Victor Hugo paraîtra en 1823. — Après Flaubert, né en 1821, naissent en 1822, Alphonse Daudet et E. de Goncourt. Ernest Renan naîtra en 1823. A l'étranger : Gœthe vient d'achever son Wilhelm Meister en 1821 et Henri Heine publie ses poésies en 1822. En Angleterre, Walter Scott, après le Pirate (1821), publie les Aventures de Nigel (1822) et prépare Quentin Durward (1823).*

DANS LES SCIENCES. *Cuvier, après son Discours sur les révolutions du globe (1821), achève ses Recherches sur les ossements fossiles (1812-1822). Champollion vient d'expliquer les hiéroglyphes (1821).*

DANS LES ARTS. *Delacroix arrive à la pleine maturité de son talent avec son tableau : Dante et Virgile aux Enfers (Salon de 1822, Louvre). Le statuaire David d'Angers va commencer sa prodigieuse production, tandis que le peintre Louis David est sur son déclin.*

La Musique tient une place de plus en plus grande dans la vie : Beethoven, Schubert et Weber, qui vient de composer à Dresde le Freischütz (1821), ne sont guère connus alors en France. Le public de Paris se partage entre l'opéra-comique français (Boieldieu) et l'opéra italien : Rossini viendra à Paris en 1823.

La publication des « Poèmes ». — Les *Poèmes* parurent à Paris, en mars 1822, chez Pelicier, en un in-octavo de 158 pages, sans nom d'auteur. Le volume comprenait : *Hélène*, poème. — Poèmes antiques : *la Dryade* ; *Symétha* ; *le Somnambule*. — Poèmes judaïques : *la Fille de Jephthé* ; *le Bain*, fragment d'un poème de Suzanne ; *la Femme adultère*. — Poèmes modernes : *la Prison* ; *le Bal* ; *le Malheur*, ode. — Le recueil était précédé d'une Préface pleine de modestie. Il passa à peu près inaperçu. La plupart de ces poèmes étaient antérieurs à 1822.

Anonyme encore parut en juillet 1822 *le Trappiste*, satire politique, puis en avril 1824 *Éloa*, un mystère auquel V. Hugo consacra un article enthousiaste dans *la Muse française*. En 1826 parurent les *Poèmes antiques et modernes*, qui comprenaient, outre les pièces des Poèmes (sauf *Hélène* définitivement retranchée par Vigny de ses œuvres), six poèmes nouveaux, mais pas tous inédits : *le Déluge*, *Moïse*, *Dolorida*, *le Trappiste*, *la Neige*, *le Cor*. Le roman de *Cinq-Mars* remportait alors un plus grand succès que ces poésies, et Vigny en était secrètement mortifié.

En mai 1829 (*les Orientales* de V. Hugo avaient paru le 23 janvier 1829), Vigny, pressé par ses amis, réédite ses poésies sous le simple titre de *Poèmes*, chez le libraire Gosselin (vol. in-8° de 344 pages). Aux *Poèmes* de 1822 (moins *Hélène* et *le Malheur*) et à ceux de 1826, il ajouta trois pièces : *Madame de Soubise*, *la Frégate « la Sérieuse »* et *le Bain d'une dame romaine*. Il y tentait une technique nouvelle du rythme, suivant le goût de ses amis d'alors : Deschamps, Sainte-Beuve et V. Hugo.

En 1837, Vigny, dans une nouvelle édition de ses *Poèmes* (chez H. Delloye, un volume in-8° de 383 pages), reprit l'ancien titre de *Poèmes antiques et modernes*, ajoutant aux poésies antérieures deux Élévations : *Paris*, imprimé à part en 1831, et *les Amants de Montmorency*, donnés à la *Revue des Deux Mondes* en 1832.

En 1841, nouvelle édition des *Poésies complètes* (chez Charpentier, un volume in-8° de 244 pages) : même composition que dans l'édition de 1829 (*le Malheur* étant réintégré entre *Dolorida* et *la Prison*). En 1846, Vigny réédite les *Poèmes antiques et modernes*, et, en 1852, les *Poésies complètes*, chez Charpentier. Seul le titre diffère légèrement : le contenu est le même que celui des éditions précédentes. En 1859 (Librairie nouvelle), Vigny devait reprendre son titre de *Poèmes antiques et modernes*.

Ainsi peu à peu le succès était venu à Alfred de Vigny : neuf éditions de ses ouvrages venaient de s'écouler : « Je suis surpris de cette vente régulière et rapide de mes ouvrages, sans annonces, sans articles, sans affiches », écrivait-il en 1852.

Cependant, le poète était devenu depuis plusieurs années déjà le collaborateur régulier et célèbre de la *Revue des Deux Mondes*. Bien que Louis Ratisbonne, quand il publia, en 1864, la première édition collection des *Destinées*, ait fait précéder le titre de la

mention « Œuvres posthumes », six de ces poèmes avaient paru dans la *Revue des Deux Mondes* de 1843 à 1854. Un septième poème, *la Colère de Samson*, parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 janvier 1864, quatre mois après la mort de Vigny.

Le recueil poétique des *Destinées*, avec le sous-titre « Poèmes philosophiques », parut en janvier 1864. Il comprenait treize pièces (c'est-à-dire en plus des six poèmes de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Colère de Samson* : les *Destinées*, les *Oracles*, *Wanda*, histoire russe, *Dix Ans après : un billet de Wanda*, *Second Billet de Wanda*, *l'Esprit pur*).

Ce recueil posthume, si admiré aujourd'hui, parut seulement à Sainte-Beuve « un déclin, mais un déclin très bien soutenu ».

La destinée et la pensée de Vigny. — Si A. de Vigny, à la différence des autres romantiques, ne s'est pas raconté directement dans son œuvre, celle-ci pourtant ne saurait se comprendre sans la connaissance de sa vie et de son expérience personnelle. « Mon âme et ma destinée, dit-il, seront toujours en contradiction. » Son existence n'a été qu'une suite de déceptions plus ou moins douloureuses : enfant tardif d'un père âgé et d'une mère inquiète, survivant seul à trois autres fils, Vigny eut dès la plus tendre enfance la vocation, sinon le sentiment, d'une destinée manquée. Si sa vie a été dépourvue d'épisodes dramatiques, elle fut toute pleine de conflits cachés et de secrets désespoirs. Fier de sa race, dont il s'exagérait à lui-même la haute et lointaine noblesse, il s'aperçoit bien vite, au collège comme à l'armée, qu'il est né dans un monde trop vieux, ou dans une société trop jeune, cette société issue de la Révolution, toute férue d'égalité, où le titre nobiliaire, loin d'être un privilège, même simplement moral, n'est plus qu'une occasion de railleries ou de haine méprisante. Gentilhomme pauvre et sans relations puissantes, il dut travailler pour vivre et, bien que laborieux et plein de courage, il subit cette nécessité comme une dérogeance. Il crut un moment, par son mariage avec la jeune et riche Anglaise rencontrée à Pau, Lydia Bunbury, pouvoir échapper à cette gêne et à cette humiliation. Mais son beau-père, un original, un égoïste millionnaire, mécontent de ce mariage, ignore et déshérit le jeune ménage, qui ne reçut guère dans sa corbeille qu'une île de la Polynésie peuplée de sauvages : un procès long et coûteux devait sauver seulement quelques bribes de ce patrimoine. Il ne restait comme consolation au jeune aristocrate que des satisfactions de carrière et les joies espérées de l'amour. Là encore, de cruels déboires l'attendaient. Du métier de soldat auquel son hérité et la fascination de l'épopée impériale le prédestinaient doublement, il ne connut que les servitudes, les humiliations et le désœuvrement des garnisons monotones. S'apercevant plus tard qu'il avait porté « dans une vie toute active une nature toute contemplative », il revient à sa première vocation secrète, la littérature, sans

s'y confiner davantage que, tout à l'heure, dans le métier des armes. Il y reste un amateur, un dilettante, étant à la fois, dit B. Constant, « homme du monde et homme de lettres », tiraillé entre des obligations contraires qu'il doit sacrifier à tour de rôle. N'ayant pas l'esprit de chapelle, moins encore le génie de l'intrigue, il reste un isolé, un incompris. Après plusieurs échecs, il entre enfin à l'Académie française, pour y être accueilli par le comte Molé avec une blessante impertinence. L'amour ? Il ne le trouve pas dans le mariage, sa « pauvre Lydia » étant tombée malade dès son voyage de noces, devenue très vite impotente et presque difforme, sujette à des crises de nerfs et des frayeurs perpétuelles. Respectueuse du talent de son mari, elle ne pouvait même pas être une confidente de sa pensée : peu à peu elle oublia l'anglais sans jamais arriver à parler le français correctement. Du lit de sa mère paralysée passant à celui de sa femme incurable, tel il vécut dans son intérieur, pauvre et morne hôpital dont il fut le garde-malade plein de patience et de dévouement. Quand il chercha au-dehors — ou plutôt rencontra — un dérivatif à son abandon, il crut trouver dans l'actrice Marie Dorval l'ange consolateur : roman douloureux que celui de cet idéaliste sincère et délicat aux prises avec cette comédienne ambitieuse, intéressée, sensuelle, si vulgaire en somme, qui devait le trahir et le bafouer ! Que n'avait-il écouté l'ancienne recommandation de sa mère : « Les comédiennes sont aussi dangereuses que les filles publiques. J'espère bien que tu ne les verras jamais qu'au bout de la lunette du spectacle. » A toutes ces tristesses et ces écœurements, il serait facile d'ajouter encore d'autres causes de tourments : Vigny, si attentif à soigner les autres, a été lui-même malade toute sa vie. Atteint d'hémoptysie dans sa jeunesse, il cracha longtemps le sang, puis, après la quarantaine, il connut d'atroces migraines ; ses dernières années ne furent qu'une longue agonie. Héroïquement, il se répétait le mot d'Epictète : « Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre. » « Le vautour de Prométhée » lui déchira les entrailles et, comme l'héroïne de son premier et chaste amour, Delphine Gay, devenue M^{me} de Girardin, il devait mourir dans d'horribles souffrances d'un cancer à l'estomac.

On comprend maintenant la profondeur du pessimisme de Vigny qui écrit dans son Journal : « La vérité sur la vie, c'est le désespoir. Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance. » L'homme est voué à une solitude éternelle. Où trouverait-il un refuge, ou seulement une espérance ? En Dieu peut-être ? Mais le Dieu chrétien que Vigny apprit à connaître à travers la Bible et aussi à travers les théories de J. de Maistre lui apparaît comme le Dieu jaloux de Caïn : cruel, sanguinaire, préférant toujours la vengeance au pardon, sans daigner jamais nous donner les raisons de ses condamnations et de ses arrêts impitoyables. Et le poète, déchiré entre son besoin de croire et son refus d'accepter cette justice inhumaine, lance ses malédictions du *Mont des Oliviers* et de la fameuse strophe du

Silence, ultime et navrante réponse à son appel pathétique. L'homme est seul et, plus il s'élève dans l'échelle des êtres, plus il se sent accablé de solitude : c'est la leçon de *Moïse* qui, effrayé de sa puissance, clame sur les cimes la détresse de son cœur abandonné. La nature ne nous est pas plus maternelle que la divinité : sa beauté elle-même, qui est un ravissement pour nos yeux, et la pérennité imperturbable de ses renouvellements sont une insulte pour notre faiblesse éphémère. La splendeur des choses, après nous avoir un moment charmés, à la fin nous écrase et nous engloutit. Dans *la Maison du berger*, le poète oppose, en une dramatique antithèse, la belle nature sans âme et l'être humain qui sent et qui souffre, mais qui passe sans lendemain. — Quant à l'amour, n'est-ce pas la déception suprême ? Dans *la Colère de Samson*, Vigny, tout saignant encore de la félonie de son indigne maîtresse, lança contre la femme « être impur de corps et d'âme » la plus véhémence, la plus terrible imprécation. L'homme naïf « qui a toujours besoin de caresse et d'amour » est éternellement trompé par la femme, qui se sert de sa propre faiblesse comme d'une arme perfide et dont l'exaspérante versatilité se lasse de tout, sauf de duper et de trahir.

Dans ce désespoir total, Vigny pourtant ne sombre pas. La solitude est pour cette grande âme une occasion de s'ennoblir. Ce pessimiste est un stoïcien. Il trouve dans sa naissance et son éducation deux raisons de se raidir en face de tant d'épreuves. N'est-il pas gentilhomme, et un peu gentleman ? Fils de soldats, dans le naufrage de toutes les croyances, il s'est fait de l'honneur, « cette pudeur virile », « cette poésie du devoir », une nouvelle religion : religion tout intérieure, sans autels, sans rites, sans prêtres, sans espérance, mais qui exige de ses fidèles toutes les abnégations. Anglais par ses goûts et en grande partie par sa culture, il oppose au malheur ce flegme, cette maîtrise de soi qui sont les formes pudiques et farouches du courage britannique. L'honneur est pour l'homme seul le viatique, secret et pur, qui l'empêche de succomber. Voilà pourquoi Vigny put écrire dans son *Journal* : « La solitude est sainte » ; voilà pourquoi, dans *la Mort du loup*, il dresse le simple et sublime animal qui, sous les couteaux des chasseurs, meurt fièrement et sans un cri, comme le symbole le plus rare et le plus noble de l'esprit de sacrifice : l'héroïsme dans le silence.

Mais aussi la solitude est sainte et son recueillement est « aussi saint que la prière » parce que l'orgueil qu'elle enseigne n'a rien d'égoïste ni de méprisant : il se transforme et s'amollit en douceur et en charité. Cette pitié n'est pas chez lui une sensiblerie pleurarde, mais un sentiment profond et réfléchi. Plus le poète souffre d'être seul, plus il songe aux autres avec une sympathie sincèrement apitoyée. Il ne doit pas être un stoïcien orgueilleux, mais un stoïcien intégral comme étaient ceux d'autrefois, « désespérés et doux, forts et miséricordieux ». Il faut aider et consoler ses compagnons de prison. Vigny a donc plaint et aimé les hommes, il a communiqué

avec leurs souffrances, qu'il a connues et devinées dans les siennes. L'existence s'illumine par, l'amour, « puissance secrète, invisible, indéfinissable », qui permet d'aller à la beauté par le dévouement et la pitié. Aussi les créatures préférées du poète sont des âmes de tendresse qui se penchent sur la douleur humaine pour tenter de l'apaiser et de la guérir. Tel est le mythe d'*Éloa*, née d'une larme du Christ, qui rêve de ramener à Dieu un ange déchu. Elle sera perdue par sa générosité, mais ne regrettera rien de son sacrifice poussé pourtant jusqu'au sacrilège. Combien Vigny a mis de lui-même dans cette sraphique image, lui qui, au Maine-Giraud, plantait en secret des lis et des roses sous les fenêtres de sa femme malade, et puis s'en allait seul pleurer dans les bois ! C'est dans *la Maison du berger* que se devine le mieux le drame intérieur qui déchire l'âme du poète : cette antinomie et ce duel entre la solitude pensive et la tendresse humaine. Après avoir jeté sa malédiction à l'impassible nature, dénoncé les laideurs et l'esclavage des villes et de la civilisation moderne, le poète ne demande-t-il pas de revenir à la pauvre humanité dont la peine et la misère sans fin multiplient sa propre angoisse ? Et cette humanité, il l'a représentée par cette gracieuse revanche de Dalila, la symbolique Éva, imprécise et douce, à la fois la muse et l'amante, seule capable d'ambauder notre solitude, et qui est l'âme même de la femme, accomplissant sur cette terre sa mission éternelle et divine : aimer, souffrir et consoler.

Le monde sera donc sauvé du néant par la bonté — mais aussi par l'intelligence. L'amour en effet rallume en nous « les clartés de la pensée ». Par la morale, qui est « la sève de la terre, l'élixir de la vie des hommes », le poète revient aux Idées, et celles-ci reçoivent de la vie intérieure une justification merveilleuse. Désormais le poète ne prendra plus les idées comme des jouets supérieurs, mais il les servira comme les forces vives qui doivent renouveler la terre. Il voit l'humanité s'avancer comme une grande armée « sous les bannières mobiles des Idées » et monter à la nouvelle échelle de Jacob comme à l'assaut d'un ciel inconnu. L'intelligence devient la reine du monde. A l'humanité accablée par ses destinées, le poète montre la route par laquelle elle en triomphera : qu'elle se donne tout entière au Dieu des Idées ; comme le jeune capitaine près de sombrer, qu'elle lance sa bouteille à la mer : ainsi sera sauvé l'héritage de science et de beauté qui survit au naufrage et prépare un lendemain meilleur. Il faut oublier l'homme en soi-même, c'est-à-dire sacrifier l'homme qui passe à l'humanité qui demeure. C'est en rendant à l'esprit pur ses privilèges que le poète reconquiert la sérénité et cette sorte de foi en l'avenir humain. Cet idéalisme réfléchi rejoint ainsi sa pitié naturelle, en l'éclairant par l'« étoile d'or des divines Idées ». Dans *la Flûte*, le poète ne donne pas seulement son aumône au joueur de flûte des Tuileries, pauvre épave de la vie. Loin de le mépriser, « car il n'y a pas un

homme qui ait le droit de mépriser les autres hommes », il le réconforte en créant avec l'instrument même dont joue ce pauvre hère une sorte de mythe platonicien : notre âme est desservie par un corps imparfait, comme un musicien peut l'être par une mauvaise flûte. Un jour viendra où l'âme affranchie retrouvera son équilibre et son bonheur dans « la sainte égalité des esprits du Seigneur ». Le « drapeau de l'intelligence » remplace tous les drapeaux surannés. Quand l'Esprit aura tout conquis, la souffrance et le péché disparaîtront avec lui. Le poème de *l'Esprit pur*, écrit quelques mois avant la mort de Vigny, est le vrai testament moral du poète.

Intérêt littéraire et moral des « Poèmes ». — Pour exprimer et traduire ces conceptions, qui sont avant tout celles d'un penseur, il est naturel que Vigny ait usé de la forme impersonnelle du symbole. A vrai dire, l'idéal de Vigny eût été un art où la pensée serait tout et la forme rien, où l'Idée se serait exprimée dans cette « langue céleste que rien, ici-bas, ne nous fait deviner, si ce n'est l'amour et la prière ». Il imaginait encore un art qui eût été la synthèse de tous, à la fois peinture, musique et poésie, « triple lyre, instrument inconnu ». A défaut de ce rêve impossible, puisqu'un compromis est nécessaire avec l'odieuse matière, le symbole s'offre au poète comme la forme la plus dépouillée, la plus nue de sa pensée, car « il soutient l'esprit dans l'adoration comme le chiffre dans le calcul ». C'est le symbole qui lui a permis de tout ramener du particulier au général et à l'universel, et de revêtir d'une forme si sobre un fonds d'idées éternelles. N'étant ni un visuel ni un orateur, aussi éloigné du lyrisme émotif que du raisonnement abstrait, il use de ce procédé qui suggère plus qu'il n'explique et qui lui permet d'être poète en restant philosophe. Aussi son génie crée-t-il incessamment des mythes qui sont pour lui l'« enthousiasme cristallisé ». Par eux, il établit des correspondances entre le concret et l'abstrait, l'image et l'idée. Il choisit des êtres ou des épisodes également représentatifs d'un thème toujours général, car, disait-il encore, « l'Idée est tout; le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée ». Cette affabulation épique ou lyrique dont sa pensée a besoin pour s'exprimer, il va la chercher dans la nature — de préférence dans les paysages aux larges horizons : la montagne, la mer, le désert — et surtout dans l'histoire et la légende familières à ce lecteur passionné de la Bible. Malgré l'éclat de quelques descriptions ou de certaines évocations, toujours discrètes et sobres, l'art de Vigny est tout entier dans cet idéalisme qui éclaire ces méditations profondes et graves d'une lumière toute spirituelle. Sans doute sa forme a pu être, dans certaines pages, un peu sèche, un peu âpre ou même embarrassée : mais, comme Platon, le plus illustre de ses maîtres, à quelle hauteur ne s'élève pas « ce moraliste épique », quand la transfiguration d'un magnifique symbole enveloppe sa pensée

d'un halo de poésie : alors, dans l'harmonie de ces correspondances parfaites, ses vers immenses, aux prolongements mystérieux, s'agrandissent encore et s'illuminent d'une beauté presque immatérielle, par leur rayonnement comme par leur symphonie.

Comme poète et comme artiste, Vigny annonce donc les Parnassiens par certains vers d'une couleur et d'un relief éclatants ; par sa recherche et son goût du symbole, il annonce surtout les symbolistes, qui sont ses vrais descendants. Baudelaire eut raison de le saluer comme un maître et de reconnaître un précurseur dans ce poète de l'âme d'une grandeur si triste, qui aimait ces longs alexandrins aux syllabes musicales et suggestives, aux images souvent incertaines, noyées de brume, chargées de rêve et d'infini. Pour Vigny comme pour les symbolistes, les aspects extérieurs de l'univers ne sont que la traduction sensible du paysage intérieur et du climat des âmes. Il diffère d'eux pourtant par la qualité, la substance même de ce monde intérieur : le leur devait être peuplé d'aspirations vagues et d'un panthéisme nébuleux : le sien fut avant tout le domaine de l'intelligence et des idées. — Quand on parle de Vigny, il est du reste facile de continuer ce petit jeu des affinités d'écoles, des survivances ou des héritages littéraires. N'a-t-on pas appelé l'illustre auteur de *Chatterton* un « transfuge du romantisme » ? Sans doute il tient au romantisme par ses thèmes tout byroniens de l'inquiétude et de la malédiction, et par ses préférences si marquées pour la littérature anglaise, dont il a contribué plus que personne à faire goûter en France la fraîche et puissante originalité. Il est romantique encore par sa conception d'un apostolat social, par une certaine attitude messianique grâce à laquelle le poète-mage se console d'un univers mesquin et d'une destinée manquée par la vision prophétique d'un monde idéal et d'un avenir transfiguré. Il l'est enfin par une certaine recherche — qui ne semblait pas innée en lui — de la poésie du monde extérieur. Mais on a dit justement que « le romantisme qu'il honore, il le dépasse ». Ce gentilhomme un peu hautain, d'une politesse cérémonieuse, d'une tenue toujours rigide, est un homme du grand siècle. Il a ignoré le débraillé de certains de ses confrères, comme il a méprisé le bric-à-brac de leur couleur locale, leurs artifices, leurs jongleries, leurs étalages. Cette âme pascalienne, au milieu de ce débordement de lyrisme, en face de cette théorie de la passion souveraine, a revendiqué les droits de la pensée où réside bien « toute notre dignité ». Ce lyrique a été d'abord un penseur, et l'intelligence a toujours gardé chez lui la place d'honneur. Il se rattache à la lignée de nos grands classiques par son impersonnalité, sa réserve, par la distinction d'un art sobre et réfléchi. Nul n'illustre mieux la thèse à la mode du classicisme des romantiques. Qu'est-ce à dire sinon que Vigny n'appartient exclusivement à aucune école, parce qu'il les domine toutes de la hauteur même de son génie, un des plus purs miroirs de l'esprit français ?

Depuis sa mort, la renommée de Vigny n'a fait que grandir : s'il ne pouvait, par ses qualités mêmes, devenir un poète vraiment populaire, sensible au cœur des foules, il n'a cessé d'être, et de plus en plus, le poète d'une élite, le plus admiré des connaisseurs, le plus étudié par tant de pieux érudits et de lettrés : c'est que, de tous les romantiques, il est celui qui répond le mieux peut-être aux exigences et aux aspirations si complexes de la conscience moderne. Notre époque trépidante et réaliste se désespère à certaines heures de vivre dans un monde sans idéal et sans amour : à ces heures-là, l'angoisse stoïque et la générosité d'âme du poète-soldat nous sont un réconfort et une leçon. Il a tout connu de l'homme, même certaines faiblesses passagères où il a été, à vrai dire, plus victime que coupable, et qu'il a payées chèrement par un certain mépris de lui-même, par les trahisons subies, c'est-à-dire par un redoublement de solitude. Désenchantée et torturée dans ses principes et dans son expérience, sa pensée n'aboutit pas cependant à une philosophie du désespoir, ni même du renoncement. Il a souffert, mais il a lutté : sa vie et son œuvre nous apprennent à aimer l'effort, à croire en la vertu souveraine de la discipline intérieure et de la volonté. Malgré tant de déceptions et de blessures, il a eu foi dans la vie — sinon la sienne qu'il savait sacrifiée — du moins dans celle de l'humanité qui doit s'élever par le progrès moral, éclairer par le rayonnement des divines idées sa marche lente vers la lumière. Ainsi sa philosophie, loin d'être déprimante, est une philosophie à la fois virile, charitable et enthousiaste. Personne ne l'a mieux résumée que lui-même : « L'ennui, a-t-il dit, est la maladie de la vie : pour la guérir, il suffit de peu de chose : aimer et vouloir. »

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

PRINCIPAUX OUVRAGES À CONSULTER SUR VIGNY :

Ernest DUPUY : *Vigny, sa vie et son œuvre* (Paris, Hachette, 1911).

Edmond ESTÈVE : *Vigny, sa pensée et son art* (Paris, Garnier, 1923).

Pierre FLOTTES *A. de Vigny* (Paris, Perrin, 1925); *la Pensée politique et sociale de Vigny* (Paris, Belles-Lettres, 1927).

FERNAND BALDENSPERGER *A. de Vigny* (Paris, Nouvelle Revue critique, 1929)

Émile LAUVRIÈRE : *Alfred de Vigny, sa vie, son œuvre* (Paris, Grasset, 1946).

Pierre-Georges CASTEX : *Vigny, l'homme et l'œuvre* (Paris, Boivin-Hatier, 1952).

Henri GUILLEMIN : *M. de Vigny, homme d'ordre et poète* (Paris, Gallimard, 1955).

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

LIVRE MYSTIQUE

MOÏSE

POÈME¹

Ce poème parut dans le recueil des *Poèmes antiques et modernes* de 1826. A. de Vigny emprunta beaucoup à la Bible (*Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome, Josué*), mais il doit aussi pour l'idée maîtresse et l'attitude morale au *Manfred* (acte II, sc. II) et au *Childe Harold* de Byron (acte III, st. 45 : « Celui qui surpasse ou subjugué l'humanité doit voir d'en haut la lassitude de ceux qui sont en dessous... »), comme aussi à la *Cassandre* de Schiller (tragédie commentée par M^{me} de Staël dans *De l'Allemagne*, 2^e partie, ch. XIII : « Schiller a su montrer, sous une forme toute poétique, une grande idée morale : c'est que le véritable génie, celui du sentiment, est victime de lui-même, quand il ne le serait pas des autres. »). Enfin, le choix même du sujet a pu être inspiré à Vigny par Chateaubriand (*Génie du christianisme*, 1^{re} partie, livre II, ch. IV : « Des lois morales ou du Décalogue » : « Nous les avons, ces préceptes divins : et quels préceptes pour le sage ! et quel tableau pour le poète ! »).

Vigny avait une prédilection pour ce poème, plainte désespérée de l'homme supérieur, où il avait tant mis de lui-même. En décembre 1838, il écrivait à M^{lle} Maunoir sur ses poèmes : « S'il y en a un que je préfère aux autres, c'est *Moïse*. Je l'ai toujours placé le premier, peut-être à cause de sa tristesse, dont le sentiment se continue dans *Stello* », et un peu plus tard : « Le mien [mon *Moïse*] n'est pas celui des Juifs. Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. Ce désespéré n'est ni juif ni chrétien [...], mais tel qu'il est, il me sembla ne manquer ni de vérité ni d'élévation. »

1. Vigny tenait beaucoup à ce sous-titre de « poème » pour qualifier ses poésies d'un caractère particulier « où une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique ». — Dans la Préface des *Études françaises et étrangères*, Émile Deschamps, ami de Vigny, affirme : « Aussi M. Victor Hugo s'est-il révélé dans l'ode, M. de Lamartine dans l'épique et M. Alfred de Vigny dans le poème. »

- Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
 Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
 Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
 Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
- 5 La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
 Du stérile Nébo¹ gravissant la montagne,
 Moïse, homme de Dieu², s'arrête, et, sans orgueil,
 Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
 Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
- 10 Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
 S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé³,
 Dont le pays fertile à sa droite est placé;
 Vers le Midi, Juda⁴, grand et stérile, étale
 Ses sables où s'endort la mer occidentale⁵;
- 15 Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
 Couronné d'oliviers, se montre Nephtali⁶;
 Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
 Jéricho⁷ s'aperçoit : c'est la ville des palmes;
 Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
- 20 Le lentisque⁸ touffu s'étend jusqu'à Ségor⁹.
 Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
 Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
 Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
 Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.
- 25 Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
 Pressés au large pied de la montagne sainte,
 Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
 Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
 Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables

1. *Nébo* : montagne à l'est de la mer Morte, près de l'embouchure du Jourdain; 2. *Homme de Dieu* : expression biblique; 3. *Galaad, Éphraïm, Manassé* : noms de tribus d'Israël qui désignèrent plus tard les territoires occupés par ces tribus du Jourdain à la mer, « au-delà des monts » qui sont ceux du Liban; 4. *Juda* : la plus méridionale des douze tribus (à la mort de Salomon le royaume de Juda, l'un des deux royaumes qui avec Israël se partagèrent la Palestine, fut formé des tribus de Juda et de Benjamin — plus tard détruit par Nabuchodonosor); 5. *La mer occidentale* : la mer Méditerranée (et non la mer Morte); 6. *Nephtali* : la plus septentrionale des douze tribus; 7. *Jéricho*, à 23 kilomètres de Jérusalem, la première ville rencontrée par les Hébreux à leur entrée dans la Terre promise. Elle fut prise par Josué (ses murailles tombèrent le septième jour, après que l'arche d'alliance eut été portée en grande pompe précédée de sept prêtres qui jouaient de la trompette); 8. *Lentisque* : nom d'une espèce de pistachier qui fournit un suc résineux, le « mastic »; 9. Cette description de la Palestine est précise et exacte. Elle suit de très près la Bible : *Deutéronome* (XXXIV, 1-3, XXXIV, 6 et XXXII, 48-49-52) et *Nombres* (XXVII, 12 et suiv.).

- 30 Et balance sa perle au sommet des érables,
 Prophète centenaire¹, environné d'honneur,
 Moïse était parti pour trouver le Seigneur².
 On le suivait des yeux aux flammes de sa tête³,
 Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
 35 Lorsque son front perça le nuage de Dieu
 Qui couronnait d'éclairs⁴ la cime du haut lieu,
 L'encens brûla partout sur les autels de pierre⁵,
 Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
 A l'ombre du parfum par le soleil doré,
 40 Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
 Et les fils de Lévi⁶, s'élevant sur la foule,
 Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
 Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
 Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.
- 45 Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
 Dans le nuage obscur lui parlait face à face⁷.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
 Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
 Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?

- 50 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
 Que vous ai-je donc fait pour être votre élu⁸ ?
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.

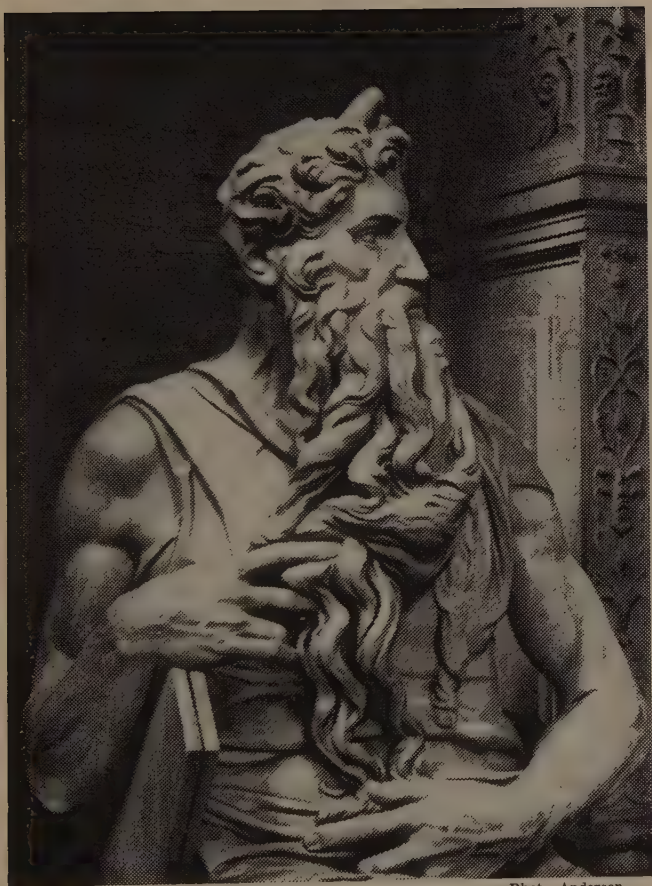
1. Centenaire : cf. *Deutéronome* (xxxiv, 7) : « Moïse avait six-vingts ans lorsqu'il mourut. » Pour tout ce passage, voir également *Nombres* (xxii, 1) et *Exode* (xix, 2); 2. Trouver le Seigneur : quand il était monté sur le Sinaï, appelé par Dieu qui voulait lui faire connaître sa loi; 3. Cf. *Exode* (xxxiv) : « Après cela Moïse descendit de la montagne du Sinaï portant les deux tables du témoignage; et il ne savait pas que de l'entretien qu'il avait eu avec le Seigneur il était resté des rayons de lumière sur son visage. » Dans la statue de Michel-Ange, ces flammes sont figurées par deux cornes. Cf. Lamartine (*Cours familier*, II) : « Son Moïse a des coups de ciseau du Moïse de Michel-Ange »; 4. Cf. *Exode* (xix, 16) : « Le troisième jour étant arrivé [...], on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs; une nuée très épaisse couvrit la montagne »; 5. Autels de pierre : encore un détail exact (*Deutéronome*, xxvii, 5-6, *Exode*, xx, 25; xxiv, 4, et *Josué*, viii, 30-31). Pour le chiffre de 600 000, c'est celui qui est donné par les *Nombres* (xi, 21). De même pour le cantique sacré, cf. *Nombres* (xxx, 17); 6. Les descendants de Lévi (les lévites) formeront la tribu sacerdotale; 7. Cf. *Exode* (xxxiii, 11) : « Or, le Seigneur parlait à Moïse face à face »; 8. Cf. *Nombres* (xi, 11-12, 14-15) : « Et pourquoi m'avez-vous chargé du poids de tout ce peuple ? » La plainte de Moïse dans Vigny est sensiblement différente. Elle se rapprocherait plutôt du cri prêté par l'Écriture à Élie (*Rois*, III, xix, 4). J. Giraud rapproche la plainte de Moïse du mot de Diderot : « Sois grand homme et sois malheureux », et de M^{me} de Staël : « Le génie, au milieu de la société, est une douleur. » Cf. aussi V. Hugo (*Odes*, I, 1, 10).

Voilà que son pied touche à la terre promise.
 De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
 55 Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
 Je lui lègue mon livre et la verge d'airain¹.

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
 Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
 Puisque du mont Horeb² jusques au mont Nébo
 60 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
 Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
 Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
 J'ai fait pleuvoir le feu³ sur la tête des rois;
 L'avenir à genoux adorera mes lois;
 65 Des tombes⁴ des humains j'ouvre la plus antique,
 La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
 Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
 Ma main fait et défait les générations. —
 Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
 70 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

« Hélas! je sais aussi⁵ tous les secrets des cieux,
 Et vous m'avez prêté la force de vos yeux⁶.
 Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
 Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
 75 Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
 Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà⁷. »
 J'impose mes deux mains sur le front des nuages
 Pour tarir⁸ dans leurs flancs la source des orages;

1. Cf. *Exode* (xvii, 14) : Alors le Seigneur dit à Moïse : « Écrivez ceci dans un livre (le *Pentateuque*) afin que ce soit un monument pour l'avenir », et *Exode* iv, (2-4) : « Prenez aussi cette verge en votre main, car c'est avec quoi vous ferez des miracles »; 2. *Mont Horeb* : montagne du désert de Sinaï où Dieu avait parlé à Moïse dans le buisson ardent (cf. *Exode*, iii, 1-2); 3. Cf. *Exode* (ix, 23) : « Moïse ayant levé sa verge vers le ciel, le Seigneur fit fondre la grêle sur la terre au milieu des tonnerres et des feux »; 4. Les vers 65-66 sont assez obscurs. Pour E. Dupuy c'est une imitation de Byron (*Manfred*, II, 2) : « Je puis évoquer les morts, et leur demander en quoi consiste ce que nous avons horreur d'être. » E. Estève y voit plus simplement une réminiscence de deux versets bibliques : *Exode* (xiii, 19) et *Ecclésiaste* (xliv, 18) : « Et Moïse emporta aussi avec lui les os de Joseph... Ses os ont été conservés avec soin et ont prophétisé après sa mort. » Pour E. Maynial enfin, « Vigny a voulu dire que Moïse, à qui l'on attribue le livre de la *Genèse*, a raconté la première mort humaine et ouvert ainsi la première tombe, celle d'Abel »; 5. Comme au vers 68, Moïse, pour affirmer sa puissance, s'attribue des privilèges qui appartiennent à Dieu seul; 6. Voir *Manfred* (II, 2) : « Je rendis mes yeux familiers avec l'éternité; » 7. Cf. *Éloa* (I, v. 50); 8. Cf. *Exode* (ix, 33).



Phot. Anderson.

MOÏSE, PAR MICHEL-ANGE

Église de Saint-Pierre-aux-Liens (Rome).

J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
 80 Je renverse les monts¹ sous les ailes des vents;
 Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
 Le fleuve aux grandes eaux² se range quand je passe,
 Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
 Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
 85 J'élève mes regards, votre esprit me visite;
 La terre alors chancelle et le soleil hésite³,
 Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
 Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
 Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
 90 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger⁴,
 Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger⁵ »;
 Et les yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
 Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
 95 J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
 Les vierges se voilaient et craignaient de mourir⁶.
 M'enveloppant alors de la colonne noire⁷,
 J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
 Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ?
 100 Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
 Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
 L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
 Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
 105 O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre! »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
 Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux⁸;

1. Cf. *Rois* (III, XIX, 11); 2. Allusion au passage de la mer Rouge. Cf. *Exode* (XIV, 21), mais peut-être aussi au passage du Jourdain (cf. *Josué*, III, 16) par Josué; 3. Cf. *Isaïe* (XXIV, 20) et *Josué* (X, 12-13) [il s'agit encore d'un miracle attribué par l'Écriture à Josué]; 4. Moïse faisait paître les troupeaux de son beau-père Jethro quand Dieu lui apparut. Cf. *Exode* (III, 1); 5. Cf. *Manfred* : « Mes joies, mes chagrins, mes passions et mon génie avaient fait de moi un étranger »; 6. Cf. *Exode* (XX, 19). Comme pour le vers 64, il y a peut-être le souvenir de Chateaubriand (« Du Décalogue » dans le *Génie du christianisme*) : « La postérité de Jacob se voile la tête dans la crainte de voir Dieu et de mourir »; 7. Cf. *Exode* (XIII, 21) : « Et le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour dans une colonne de nuée. » Ici encore Vigny attribue à Moïse ce qui appartient au Seigneur; 8. *Dieu jaloux* : expression biblique. Cf. *Deutéronome* (IV, 24). Mais chez Vigny le mot *jaloux* a un sens un peu différent (jaloux de sa puissance et de son autorité).

Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
 110 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
 Et le feu des éclairs¹, aveuglant les regards,
 Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
 Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
 Il fut pleuré². — Marchant vers la terre promise,
 115 Josué³ s'avavançait pensif, et pâlisant,
 Car il était déjà l' élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

ÉLOA
 OU
 LA SŒUR DES ANGES
 MYSTÈRE⁴

« C'est le serpent, dit-elle; je l'ai
 écouté, et il m'a trompée. »
*Genèse*⁵.

Ce poème parut en avril 1824 (Paris, Boulland, in-8°) sous le titre d'*Éloa ou la Sœur des anges*. Le 3 octobre 1823, Vigny avait écrit à Victor Hugo : « J'ai fini Satan (c'est *Éloa*). [...] Je le crois supérieur à tout ce que j'ai fait : ce n'est pas dire beaucoup, mais c'est quelque chose pour moi. Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts, elle renferme d'immenses développements. »

M. Dupuy croit reconnaître dans une page du *Génie du christianisme* la « pensée génératrice » du poème (1^{re} partie, livre III, ch. III). Chateaubriand, de plus, révéla à Vigny le *Paradis perdu* de Milton : « Milton eut une belle idée lorsqu'il supposa qu'après le péché l'Éternel demanda au ciel consterné s'il y avait quelque puissance qui voulût se dévouer pour le salut de l'homme. » — De même le nom de l'héroïne lui fut donné par un autre passage de Chateaubriand citant lui-même un passage de la *Messiede* de Klopstock. — Vigny doit peut-être encore aux *Amours des anges* de Thomas Moore, aux poèmes d'Ossian et même à Buffon.

1. Cf. *Exode* (xix, 16, et xx, 18); 2. Cf. *Deutéronome* (xxxiv, 8) : « Les enfants d'Israël le pleurèrent dans la plaine de Moab pendant trente jours. » Personne, d'après la Bible, ne connut son tombeau; 3. *Josué* succéda à Moïse par la volonté même de Dieu. C'est lui qui devait entrer dans la Terre promise. 4. *Mystère* : le sous-titre est emprunté à Byron qui qualifie de « mystères » ses drames bibliques, *Caïn* et *Ciel et Terre*; 5. Cette épigraphe est seulement un résumé du chapitre III de la *Genèse*.

Tous ces emprunts ne diminuent en rien l'originalité de Vigny, aussi grande dans la conception générale du poème que dans l'exécution.

CHANT PREMIER

NAISSANCE

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
 Où le Médiateur sauvait ses habitants.
 Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
 Jésus avait quitté les murs de Béthanie¹;
 5 A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
 Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
 Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole²,
 Ou du Samaritain disait la parabole,
 La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
 10 Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur;
 Et, de là, poursuivant sa paisible conquête,
 De la Chananéenne écoutait la requête,
 A la fille sans guide³ enseignait ses chemins,
 Puis aux petits enfants il imposait les mains.
 15 L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
 Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
 Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
 Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
 Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
 20 Il les commençait tous par le plus grand, l'absence⁴,
 Abandonnant sa ville et subissant l'Édit,
 Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
 Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée :
 25 Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,

1. *Béthanie* : bourg de Palestine où demeuraient Marie et Marthe, sœurs de Lazare. Pour tout ce prologue, il faut se reporter aux quatre Évangiles (surtout Mathieu, Luc et Jean) que Vigny savait par cœur. Mais il prend de grandes libertés avec la tradition évangélique (comme plus tard dans *le Mont des Oliviers*); 2. Allusion à la parabole de l'ivraie (Matthieu, XIII, 38) : « Le champ, c'est le monde; le bon grain, ce sont les enfants de Dieu, et l'ivraie, ce sont les enfants du malin »; 3. Allusion sans doute à l'épisode de la Samaritaine (Jean, IV); 4. Cf. La Fontaine (*les Deux Pigeons*) : « L'absence est le plus grand des maux. »

- Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
 Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie?
 Il partit dans la nuit; sa marche était suivie
 Par les deux jeunes sœurs du malade expiré¹,
 30 Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
 C'étaient Marthe et Marie; or Marie était celle
 Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
 Tous s'affligeaient; Jésus disait en vain : « Il dort. »
 Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
 35 Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
 Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée!
 Des Séraphins² penchés l'urne de diamant,
 Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
 Et comme une merveille, au Ciel même étonnante,
 40 Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante³.
 De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
 Émut⁴ et fit briller l'ineffable présent;
 Et l'Esprit-Saint sur elle épanchant sa puissance,
 Donna l'âme et la vie à la divine essence.
 45 Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
 Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
 On vit alors du sein de l'urne éblouissante
 S'élever une forme et blanche et grandissante,
 Une voix s'entendit qui disait : « Éloa ! »
 50 Et l'Ange apparaissant répondit : « Me voilà⁵. »

- Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
 Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple;
 Son beau front⁶ est serein et pur comme un beau lis,
 Et d'un voile d'azur il soulève les plis;
 55 Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,
 Dans les vapeurs de l'air perdent⁷ leurs molles ondes,
 Comme on voit la comète⁸ errante dans les cieux .

1. *Expiré* : mort; 2. *Séraphins* : esprits célestes de la première hiérarchie des anges, chez les juifs et les chrétiens (hébreu : *Seraphim*); 3. Vigny se souvient sans doute de la légende de la larme miraculeuse, versée par Jésus quand il ressuscita Lazare. Cette larme, recueillie par un ange, fut rapportée d'Orient par le comte d'Anjou, Geoffroy Martel, et déposée par lui à l'abbaye de la Trinité de Vendôme (légende racontée dans la *Cosmographie universelle* de Fr. de Belle-Forest [Paris, 1575]); 4. *Émut* : fit tressaillir; 5. *Me voilà*. Cf. Klopstock (chant I, v. 289-291, 299-302) [c'est le passage cité par Chateaubriand] : Klopstock y montre la création de l'ange mystique nommé Éloa). *Moïse* (v. 76); 6. *Son beau front* : Réminiscence probable de Moore : *les Amours des anges*; 7. *Perdent* : confondent; 8. Cette comparaison est déjà dans Moore : « Elle s'était évanouie comme un météore. » On trouve aussi cette image dans Milton et aussi chez Lemer cier (*la Panhypocrisiade*) que Vigny avait dû lire.

Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux;
 Une rose aux lueurs de l'aube matinale
 60 N'a pas de son teint frais la rougeur virginal;
 Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
 D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
 Ses ailes sont d'argent; sous une pâle robe,
 Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
 65 Et son sein agité, mais à peine aperçu,
 Soulève les contours du céleste tissu¹.
 C'est une femme aussi, c'est une Ange charmante;
 Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante,
 Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
 70 Unit sa pure essence en de saintes amours :
 L'Archange Raphaël², lorsqu'il vint sur la Terre,
 Sous le berceau d'Éden conta ce doux mystère.
 Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux
 N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.
 75 Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
 Les tendres Séraphins, dieux des amours fidèles,
 Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
 Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,
 Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
 80 Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
 Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
 Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
 Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
 Et les Vierges ses sœurs, s'unissant en cortège,
 85 Comme autour de la Lune on voit les feux du soir,
 Se tenant par la main, coururent pour la voir.
 Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture;
 Et des fleurs qu'au Ciel fit germer la nature,
 Des fleurs³ qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,
 90 Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

« Heureux, chantaient alors des voix incomparables⁴,
 Heureux le monde offert à ses pas secourables!

1. Cette description un peu affadie avait eu beaucoup de succès en 1824, et était dans le goût du romantisme d'alors; 2. Cf. Milton (*Paradis perdu*, v. 375) [l'archange Raphaël vient visiter Adam et Ève dans le Paradis terrestre]. De même pour le passage suivant (cité par Chateaubriand, *Génie du christianisme*, 2^e partie, liv. IV, ch. x); 3. Cf. Moore (p. 34) : « Ces fleurs lumineuses qui jaillirent au premier souffle de l'Éternel »; 4. Cf. Chateaubriand (*les Martyrs*, III) où les chœurs des anges chantent également la beauté du sacrifice.

Quand elle aura passé parmi les malheureux,
L'esprit consolateur se répandra sur eux.

- 95 Quel globe attend ses pas ? Quel siècle la demande ?
Naîtra-t-il d'autres cieux afin qu'elle y commande ? »

Les habitants du ciel, après avoir fêté Éloa, la mettent en garde contre les dangers en lui rappelant l'histoire de Lucifer, le plus beau de tous les anges, qui fut banni du ciel après sa révolte contre le Créateur. Mais, loin de le maudire, elle le plaint. Elle ne porte plus attention aux félicités harmonieuses du ciel et, l'âme en proie à une émotion inquiète, elle s'envole à travers l'espace.

- 195 Ainsi dans les forêts de la Louisiane¹,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
Sort de son lit de fleurs l'éclatant Colibri;
Une verte émeraude a couronné sa tête,
200 Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur...
Il promène en des lieux voisins de la lumière²
Ses plumes de corail qui craignent la poussière;
205 Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums est d'abord délaissée;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée³,
Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
210 Sur le front du palmiste⁴ ou les bras du cyprès;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes;
Sur la verte savane il descend les chercher;
Les serpents-oiseleurs⁵ qu'elles pourraient cacher

1. Comparaison célèbre qui fut très admirée des contemporains. Sainte-Beuve disait d'elle qu'elle était « d'une magnificence élégante que la poésie française n'avait point connue jusque-là. » Aujourd'hui nous apprécions moins ces hors-d'œuvre brillants. Vigny a du reste beaucoup emprunté, notamment à Chateaubriand (Prologue d'*Atala* : « Une délicieuse contrée [...] à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane », et d'autres passages d'*Atala*), et à Buffon (*Histoire naturelle*, pour la description de l'oiseau-mouche et du colibri, le « saphir-émeraude » de Buffon); 2. *Voisins de la lumière* : au sommet des airs. Cf. Buffon : « Les oiseaux mouches se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs »; 3. *Alcée* : genre de malvacées (la rose trémière) [du grec *alkea* : mauve]; 4. *Palmiste* : nom générique des palmiers portant à leur sommet un bourgeon comestible [le chou-palmiste] (leur fruit s'appelle noix d'aréce ou arec); 5. *Serpents-oiseleurs*. Cf. Prologue d'*Atala* : « Ces serpents dévorent les oiseaux. »

215 L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
 Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides¹,
 La nonpareille² au fond de ses chastes prisons,
 Et la fraise embaumée³ au milieu des gazons.

C'est ainsi qu'Éloa, forte dès sa naissance,
 220 De son aile argentée essayant la puissance,
 Passant la blanche voie⁴ où des feux immortels
 Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
 Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,
 Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes⁵,
 225 Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
 Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

Éloa trouve dans ces régions un « air moins pur », où « serpentent des orages ». « Sous elle est le chaos et la nuit inconnue. » Jamais les purs Esprits ne s'aventurent au fond de ces « degrés confus dont l'Enfer est la fin ». — Pourtant Éloa ignore l'effroi : elle est seulement troublée par sa propre puissance et le spectacle des bienfaits causés par sa seule présence.

CHANT DEUXIÈME

SÉDUCTION

Après une suite de comparaisons brillantes (notamment l'image de la villageoise empruntée à Milton), le poète nous montre Éloa croyant apercevoir d'autres cieux au fond du chaos. Elle devine une lueur lointaine, entend un chant surnaturel : « Une forme céleste apparut vaguement. » C'est un ange triste et charmant qui lui parle ainsi d'une voix « douce et profonde » :

93 « D'où viens-tu, bel Archange ? où vas-tu ? quelle voie
 Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déplace ?
 95 Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,

1. *Florides*. Ce pluriel avait déjà été employé par Chateaubriand (*Atala* : « Des colibris étincellent sur le jasmin des Florides »); 2. *Non-pareille* : genre d'œillet; 3. *La fraise embaumée*. Cf. *Atala* (« les Chasseurs ») : « Des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises. » ... « Si le geai bleu du Meschacébé disait à la non-pareille des Florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement ? N'avez-vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages ? [...] Oui, répondrait la non-pareille fugitive, mais mon nid est dans le jasmin : qui me l'apportera ? »; 4. *La blanche voie* : la voie lactée; 5. Cf. *Moïse* : « J'impose mes deux mains sur le front des nuages » (v. 77).

- Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil;
 Ou, troublant les amants d'une crainte idéale¹,
 Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale;
 Partager la rosée aux calices des fleurs,
 100 Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs²?
 Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes
 Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes;
 De venir comme un rêve en leurs bras te poser,
 Et de leur apporter un fils dans un baiser³?
 105 Tels sont tes doux emplois, si du moins j'en veux croire
 Ta beauté merveilleuse et tes rayons de gloire.
 Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant
 Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant?
 Ah! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
 110 Conduiras mes Païens sous les eaux du baptême;
 Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant
 Le regard d'une vierge ou la voix d'un enfant⁴.
 Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :
 Mais, s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux⁵ ton maître;
 115 C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé
 Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
 Chaste beauté! viens-tu me combattre ou m'absoudre?
 Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre⁶,
 Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
 120 Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi⁷. »

Éloa, sous le charme de cette voix caressante, commence à s'inquiéter pourtant. Elle veut remonter vers la lumière du ciel, mais « l'ennemi séducteur » la fascine d'un regard, et il continue tout bas :

- 135 « Je suis celui⁸ qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
 Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,

1. *Idéale* : imaginaire; 2. *L'écharpe aux sept couleurs* : l'arc-en-ciel (écharpe d'Iris). Pour ce passage, cf. Chateaubriand (*les Martyrs*, III) : « Ce sont eux (les chœurs des chérubins et des séraphins) qui soupirent dans les antiques forêts, qui parlent dans les flots de la mer, et qui versent les fleuves du haut des montagnes »; 3. Cf. Chateaubriand (*Atala*, Épilogue) : « Ame de mon fils, âme charmante, ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un baiser »; 4. *Ou la voix d'un enfant* : allusion au christianisme naissant; 5. *Dieu jaloux* : terme biblique. Cf. *Moïse* (v. 108) et *la Fille de Jephthé* (v. 53); 6. *Qui m'envoya la foudre* : qui me foudroya; 7. Ce Satan, roué et pitoyable, est un être fatal et séduisant comme le Lucifer de Byron (dans *Caïn*). Éloa l'aimera à la fois pour sa beauté et pour ses malheurs; 8. Tout ce passage est imité de Milton (*le Paradis perdu*), et aussi de Th. Moore.

- Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
 Dans les liens des corps, attraits mystérieux,
 140 Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
 C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes;
 La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges;
 Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
 Je suis le Roi secret des secrètes amours.
- 145 J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,
 Comme le papillon¹ sur ses ailes poudreuses
 Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,
 Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
 J'ai pris au Créateur sa faible créature;
- 150 Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :
 Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
 Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil;
 Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
 La volupté des soirs et les biens du mystère.
- 155 « Es-tu venue, avec quelques Anges des cieus,
 Admirer de mes nuits le cours délicieux?
 As-tu vu leurs trésors? Sais-tu quelles merveilles
 Des Anges ténébreux accompagnent les veilles?
- « Sitôt que, balancé² sous le pâle horizon,
 160 Le soleil rougissant a quitté le gazon,
 Innombrables Esprits, nous volons dans les ombres
 En secouant dans l'air nos chevelures sombres³ :
 L'odorante rosée alors jusqu'au matin
 Pleut sur les orangers, les lilas et le thym.
- 165 La Nature, attentive aux lois de mon empire,
 M'accueille avec amour, m'écoute et me respire;
 Je redeviens son âme, et pour mes doux projets
 Du fond des éléments j'évoque mes sujets.
 Convive accoutumé de ma nocturne fête,
 170 Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête. »

1. Cf. Chateaubriand (*Génie du christianisme*, 1^{re} partie, liv. V, ch. 11) : « Un papillon porte un peuple entier sur son aile. Cependant les amours des plantes ne sont pas également tranquilles; il en est d'orageuses comme celles des hommes »; 2. Cf. *la Maison du berger* (v. 299) : « Sur l'axe harmonieux des divins balanciers »; 3. Cf. Chateaubriand (*Atala*) : « Le génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins. »

Vigny évoque alors le chant du rossignol et l'étoile du soir. Puis Satan trouble l'imagination d'Éloa en lui vantant le charme et l'ivresse de l'amour durant les nuits enchantées.

- 205 « Au fond de l'orme épais dont l'abri les accueille,
 L'oiseau réveillé chante et bruit sous la feuille.
 L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,
 Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,
 Et, sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,
 210 La colombe de nuit languissamment roucoule.

- « La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur;
 Ce méchant qu'on accuse est un Consolateur
 Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
 Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
 215 Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
 Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli. »
 Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante
 La rougeur colora la joue adolescente,
 Et, luttant par trois fois contre un regard impur,
 220 Une paupière d'or voilà ses yeux d'azur.

CHANT TROISIÈME

CHUTE

- D'où venez-vous, Pudeur¹, noble crainte, ô Mystère,
 Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,
 Fleurs de ses premiers jours qui germez parmi nous,
 Rose du Paradis! Pudeur, d'où venez-vous²?
 5 Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence,
 Mais l'arbre défendu³ vous a donné naissance;
 Au charme des vertus votre charme est égal,
 Mais vous êtes aussi le premier pas du mal;

1. Cf. Milton (*Paradis perdu*, IV, 312) : « Les mystérieuses parties (du corps d'Adam et d'Ève) n'étaient point cachées alors; il n'y avait point alors de honte coupable. » E. Estève rapproche également d'un vers de Millevoe (*les Adieux d'Hélène*) inspiré lui-même d'une épigramme de Sapho : « O Pudeur! où fuis-tu quand tu nous a quittés? »; 2. Cette répétition du premier hémistiche du premier vers est un des procédés chers à A. de Vigny. Il le devait à l'influence de la poésie anglaise, surtout des ballades anglaises et, sans doute aussi, à celle d'André Chénier (*la Jeune Tarentine*); 3. Cf. *Genèse* (III, 7).

D'un chaste vêtement votre sein se décore :
 10 Ève avant le serpent n'en avait pas encore ;
 Et, si le voile pur orne votre maintien,
 C'est un voile toujours, et le crime a le sien ;
 Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière,
 Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.
 15 Sous ce pouvoir nouveau, la Vierge fléchissait,
 Elle tombait déjà, car elle rougissait ;
 Déjà presque soumise au joug de l'Esprit sombre,
 Elle descend, remonte, et redescend dans l'ombre. [...]

33 Le prince des Esprits, d'une voix oppressée,
 De la Vierge timide expliquait la pensée.
 35 Éloa, sans parler, disait : « Je suis à toi » ;
 Et l'Ange ténébreux dit tout bas : « Sois à moi !
 Sois à moi, sois ma sœur ; je t'appartiens moi-même ;
 Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime,
 Car je t'ai vue un jour. Parmi les fils de l'air¹
 40 Je me mêlais, voilé comme un soleil d'hiver².
 Je revis une fois l'ineffable contrée,
 Des peuples lumineux la patrie azurée,
 Et n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux
 Où la crainte toujours siège parmi les Dieux.
 45 Toi seule m'apparus comme une jeune étoile
 Qui de la vaste nuit perce à l'écart le voile ;
 Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours,
 Ce que l'homme poursuit dans l'ombre de ses jours,
 Le dieu qui du bonheur connaît seul le mystère³,
 50 Et la Reine qu'attend mon trône solitaire.
 Enfin, par ta présence, habile à me charmer,
 Il me fut révélé que je pouvais aimer.

« Soit que tes yeux, voilés d'une ombre de tristesse,
 Aient entendu les miens qui les cherchaient sans cesse,
 55 Soit que ton origine, aussi douce que toi,
 T'ait fait une patrie un peu plus près de moi,
 Je ne sais, mais depuis l'heure qui te vit naître,
 Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître ;
 J'ai trois fois en pleurant passé dans l'Univers ;
 60 Je te cherchais partout : dans un souffle des airs,

1. *Les fils de l'air* : les anges ; 2. *Voilé comme un soleil d'hiver*. Cf. Milton (*Paradis perdu*, I, 594) ; 3. *Le mystère* : l'amour.

- Dans un rayon tombé du disque de la lune,
 Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,
 Dans l'arc-en-ciel, passage aux Anges familier,
 Ou sur le lit moelleux des neiges du glacier;
 65 Des parfums de ton vol je respirais la trace;
 En vain j'interrogeai les globes de l'espace,
 Du char des astres purs j'obscurcis les essieux¹,
 Je voilai leurs rayons pour attirer tes yeux,
 J'osai même, enhardi par mon nouveau délire,
 70 Toucher les fibres d'or de la céleste lyre.
 Mais tu n'entendis rien, mais tu ne me vis pas. [...]
- 85 Il disait; et bientôt comme une jeune Reine,
 Qui rougit de plaisir au nom de souveraine,
 Et fait à ses sujets un geste gracieux,
 Ou donne à leurs transports un regard de ses yeux,
 Éloa, soulevant le voile de sa tête,
 90 Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,
 Descend plus près de lui, se penche, et mollement
 Contemple avec orgueil son immortel amant.
 Son beau sein, comme un flot qui sur la rive expire,
 Pour la première fois se soulève et soupire;
 95 Son bras, comme un lis blanc² sur le lac suspendu,
 S'approche sans effroi lentement étendu; [...]
- 109 « Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute;
 110 Car, sitôt que des Cieux une âme prend la route,
 Comme un saint vêtement nous voyons sa bonté
 Lui donner en entrant l'éternelle beauté.
 Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte?
 Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte?
 115 Comment avez-vous pu descendre du Saint Lieu?
 Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu?

Satan est, un moment, troublé par tant de candeur et de grâce. Il se souvient des jours heureux d'autrefois et se sent envahi, dans la crainte de Dieu et de ses châtimens, par une terreur qui lui inspire des remords. Ce sont ces remords que le poète exprime par la comparaison célèbre avec l'aigle blessé :

1. Image inspirée de la mythologie païenne où la marche du soleil est symbolisée par celle du char d'Apollon; 2. Cf. Moore (*le Paradis et la Péri*) : « Ces lys virginaux s'inclinent sur l'onde du lac, afin de se redresser plus frais et plus brillants au retour de leur soleil bien-aimé. »

- 136 Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
 L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies¹,
 Dont le vol menaçait ses blanches bergeries;
 Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
 140 Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend²,
 Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
 Croit reprendre la vie au flamboyant empire;
 Dans un fluide d'or³ il nage puissamment,
 Et parmi les rayons se balance un moment;
 145 Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre;
 Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure;
 Son aile se dépouille, et son royal manteau
 Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
 Dépossédé des airs, son poids le précipite;
 150 Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
 Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
 Fermé cet œil puissant respecté du Soleil⁴.

- Tel, retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
 L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
 155 Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal⁵ :
 « Triste amour du péché! sombres désirs du mal!
 De l'orgueil⁶, du savoir gigantesques pensées!
 Comment ai-je connu vos ardeurs insensées?
 Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu!
 160 Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu!
 Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore;
 Je suis moins criminel puisque je t'aime encore;
 Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas!
 Loin de ce que j'étais, quoi! j'ai fait tant de pas!
 165 Et de moi-même à moi si grande est la distance,
 Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence;
 Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
 Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

1. *Asturies* : province du nord-ouest de l'Espagne; 2. Ce vers a été rapproché de Dante (*Paradis perdu*, I, 92) et aussi de Milton (*Comus*) : « Aussi rapide que l'éclair du scintillement d'une étoile, je descends du ciel »; 3. Déjà Chateaubriand avait écrit dans *René* : « L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or »; 4. L'aigle passe pour pouvoir regarder le soleil en face; 5. *Infernal*, au sens propre : le chagrin éprouvé dans les enfers (par le regret du paradis perdu); 6. Souvenir de la Bible. Cf. *Genèse* (III et VI). Cf. aussi Milton (*Paradis perdu*, IV, 40) : « L'orgueil et l'ambition pire m'ont précipité; j'ai porté la guerre dans le ciel contre le roi du ciel qui n'a pas de rival. »

- « Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes ?
 170 Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
 Prier à deux genoux devant l'antique loi,
 Et ne pensais jamais au delà de la foi ?
 L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête;
 Et, des fleurs¹ dans mes mains, des rayons sur ma tête,
 175 Je souriais, j'étais... J'aurais peut-être aimé! »

Le Tentateur lui-même était presque charmé²;
 Il avait oublié son art et sa victime,
 Et son cœur un moment se reposa du crime.
 Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
 180 « Si je vous connaissais, ô larmes des humains! »

- Ah! si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
 Si la céleste main qu'elle eût osé lui tendre
 L'eût saisi repentant, docile à remonter...
 Qui sait? le mal peut-être eût cessé d'exister³.
 185 Mais, sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
 De l'Enfer décelé la douleur convulsive,
 Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux;
 Plus forte, elle parut se souvenir des Cieux,
 Et souleva deux fois ses ailes argentées,
 190 Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées,
 Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
 Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
 Il la vit prête à fuir vers les cieux de lumière.

Mais Satan se ressaisit. Éloa prend peur et veut s'envoler.
 Le démon va user de ruse : il simule la détresse, verse des « pleurs fallacieux » pour la retenir. Éloa, émue de pitié, s'arrête et pleure avec lui. Ils se parlent ainsi :

- 220 « Que vous ai-je donc fait⁴? Qu'avez-vous? Me voici.
 — Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
 Combien tu me punis de m'être fait connaître⁵!

1. Cf. André Chénier (*Hylas*) : « Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête »; 2. *Charmé*, au sens fort du xvii^e siècle : sous l'influence d'une incantation magique; 3. Ainsi Satan a failli être sauvé par le remords. Vigny avait eu l'idée de donner une suite à *Éloa*, où il aurait montré Éloa tirée de l'enfer et Satan lui-même sauvé. Le plan de ce poème intitulé *Satan sauvé* figure dans le *Journal d'un poète*; 4. *Que vous ai-je donc fait?* : sous-entendu : pour que vous pleuriez ainsi; 5. *De m'être fait connaître*. Cf. Chant deuxième, v. 136.

- J'aimerais mieux rester; mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
- 225 — Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
— Que puis-je faire? Hélas! dites, faut-il rester?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
— Mais quel don voulez-vous? — Le plus beau, c'est
[nous-mêmes.]
- 230 Viens! — M'exiler du Ciel? — Qu'importe, si tu m'aimes?
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le bien et le mal¹.
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
A présenter son sein pour y cacher des larmes.
- 235 Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai;
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.
Comme l'aube et la lune au couchant reposée
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs
- 240 Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs,
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
Non moins étroitement nous unirons nos âmes.
— Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux? »

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
245 Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges,
On entendit ces mots que répétaient des Anges :
« Gloire dans l'Univers, dans les temps, à celui
Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui. »
Les Cieux semblaient parler². C'en était trop pour elle.

- 250 Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha ses Cieux qu'elle ne voyait plus.

Des Anges au Chaos allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
255 Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu.
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes de douleur, des réponses cruelles,
Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes.

1. Cf. Byron (*Caïn*, II, 2); 2. Tout s'unit pour tromper Éloa : après les ruses du Démon, la tromperie même de Dieu.

- « Où me conduisez-vous, bel Ange? — Viens toujours.
 260 — Que votre voix est triste, et quel sombre discours!
 N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne?
 J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne¹.
 — Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu!
 Nomme-moi donc encore ou ta sœur ou ton Dieu!
 265 — J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
 — Tu paraissais si bon! Oh! qu'ai-je fait? — Un crime.
 — Seras-tu plus heureux? du moins es-tu content²?
 — Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu? — Satan. »

Écrit en 1823, dans les Vosges.

LE DÉLUGE

MYSTÈRE³

« Serait-il dit que vous fussiez
 mourir le Juste avec le méchant? »

Genèse.

Ce poème fut écrit à Oloron en 1823. — La source principale de ce poème est le drame biblique de Byron : *Ciel et Terre*. Vigny a songé aussi à plusieurs passages de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, à une idylle de Gessner (*le Tableau du Déluge*) et aux *Amours des Anges* de Th. Moore. Il ne faut pas oublier non plus que Vigny était un grand admirateur de deux toiles célèbres : le *Déluge* de Poussin et une *Scène du Déluge* de Girodet (c'est « aux mânes de Girodet » que la pièce était primitivement dédiée). Enfin, dans cet angoissant problème du châtement divin et de la souffrance de l'innocent, Vigny s'est remémoré certainement le passage de la Genèse, XVIII (22-23) [après la destruction de Sodome « Abraham demeura encore devant le Seigneur; et, s'approchant il lui dit : « Perdrez-vous le juste avec l'impie? »] — Le poème parut en 1826 dans les *Poèmes antiques et modernes*. Il était dédié en 1829, à M. Émile Deschamps.

1. Ici, le Démon se découvre tout à fait. Pourtant la réponse d'Éloa sera encore pleine de tendresse et d'espoir. Satan (v. 265) devra préciser brutalement le sens et la portée de son geste — de son rapt; 2. Cf. *Manfred* (II, 4) et surtout *Caïn* (I, 1) [Caïn à Lucifer : « Et vous autres? — Nous sommes immortels. — Etes-vous heureux? — Nous sommes puissants. — Etes-vous heureux? — Non... »]; 3. *Mystère*. C'est le même sous-titre que pour *Éloa*, emprunté comme lui à Byron.

I

- La Terre était riante et dans sa fleur première¹;
 Le jour avait encor cette même lumière
 Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
 Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs².
 5 Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
 Et des monts réguliers l'immense architecture
 S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux,
 Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
 La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
 10 Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
 Et des fleuves aux mers le cours était réglé
 Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
 Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
 Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage³,
 15 Et la perle habitait son palais de cristal⁴ :
 Chaque trésor restait dans l'élément natal,
 Sans enfreindre jamais la céleste défense;
 Et la beauté du monde attestait son enfance;
 Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
 20 Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant⁵. [...]

- Et cependant, un jour, au sommet solitaire
 Du mont sacré d'Arar⁶, le plus haut de la Terre,
 Apparut une vierge et près d'elle un pasteur :
 40 Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple imposteur,
 Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
 Comme au jour fortuné des unions bénies⁷;
 Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
 Retourner vers le Ciel dont⁸ ils étaient venus;
 45 Et, sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,

1. Souvenir plus ou moins indirect de Lucrèce (v. 940), *De Natura rerum* : « novitas tum florida mundi. » Cf. également Moore (*les Amours des anges*) : « Le monde était dans sa fleur; les étoiles brillantes venaient de commencer leur course radieuse... C'était avant le règne de la douleur »; 2. Cf. Chateaubriand (*Voyage en Amérique*) : « Je ne reconnaitrai de souverain que celui qui alluma la flamme des soleils et d'un coup de sa main fit rouler tous les mondes »; 3. *L'émail du coquillage*. Cf. Byron (*Ciel et Terre*, sc. III); 4. *Palais de cristal* : la mer; 5. Parce qu'il a voulu tout savoir (*libido sciendi*). Dans les seize vers qui suivent, Vigny nous expose les crimes des hommes : ce n'est pas là du reste son vrai sujet qui est de montrer l'innocence punie par Dieu; 6. *Arar* ou mont Ararat : montagne d'Arménie (où aborda l'arche de Noé); 7. Cf. Gessner (*Tableau du Déluge*); 8. *Dont* : d'où.

Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
Tant les traits primitifs et leur simple beauté
Avaient sur leur visage empreint de majesté.

- Quand du mont orageux ils touchèrent la cime,
50 La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme.
C'était l'heure où la nuit laisse le Ciel au jour :
Les constellations pâlissaient tour à tour ;
Et, jetant à la Terre un regard triste encore,
Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore,
55 Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
Qui lisaient leur destin sur elles dans les Cieux¹.
Le Soleil, dévoilant sa figure agrandie,
S'éleva sur les bois comme un vaste incendie² ;
Et la Terre aussitôt, s'agitant longuement,
60 Salua son retour par un gémissement³.
Réunis sur les monts, d'immobiles nuages
Semblaient y préparer l'arsenal des orages ;
Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les Cieux
Luisait incessamment l'éclair silencieux.
65 Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,
S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste ;
Comme des exilés qui se plaignent entre eux,
Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux⁴.

- La Terre cependant montrait ses lignes sombres
70 Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres ;
Mais, si l'homme y passait, on ne pouvait le voir :
Chaque cité semblait comme un point vague et noir,
Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses !
Et des fleuves lointains les faibles apparences
75 Ressemblaient au dessin⁵ par le vent effacé
Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

1. Allusion à l'astrologie ; 2. Cf. le début de *la Mort du loup* ; 3. Cf. Byron (*le Ciel et la Terre*, sc. III) : « La terre geint comme sous un pesant fardeau », et pour les vers suivants (*ibidem*) : « Les nuages reprennent les teintes de la nuit... Et voyez ce jet de lumière, messenger du tonnerre lointain qui apparaît là-bas ! » ; 4. Cf. Byron (*ibidem*) : « Entendez ! Entendez ! Les oiseaux de mer crient ! Ils couvrent de leurs nuées le ciel blafard. Et les oiseaux crient leur angoisse dans l'air. » M. Giraud voit dans ces vers une réminiscence de Dante (quand il compare les essais des voluptueux à des troupes d'étourneaux) ; 5. Chateaubriand dans *René* : « Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me semblaient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte. » Vigny utilise aussi sans doute ses impressions de séjour et de voyage aux Pyrénées (cf. plus haut le souvenir de l'orage auquel il assista : voir *Cinq-Mars*, ch. XIII).

Ce fut là que deux voix, dans le désert perdues,
 Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
 Osèrent un moment prononcer tour à tour
 80 Ce dernier entretien d'innocence et d'amour :

— « Comme la Terre est belle en sa rondeur immense!
 La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence?
 La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs?
 Respire un jour encor le parfum de ses fleurs,
 85 Que le vent matinal apporte à nos montagnes.
 On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
 Élèvent leur encens, étalent leur beauté,
 Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité. [...]

106 « Adieu¹, Monde sans borne, ô Terre maternelle!
 Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
 Antres de la montagne, embaumés et secrets;
 Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie,
 110 Arbres, rochers connus, aspects de la patrie!
 Adieu! tout va finir, tout doit être effacé,
 Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé;
 Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée²,
 Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
 115 Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur;
 Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
 La Terre va mourir sous des eaux éternelles,
 Et l'Ange en la cherchant fatiguera ses ailes.
 Toujours succédera, dans l'Univers sans bruits,
 120 Au silence des jours le silence des nuits.
 L'inutile Soleil, si le matin l'amène,
 N'entendra plus la voix et la parole humaine;
 Et quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
 Le stérile rayon remontera vers lui.
 125 Oh! pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles? »

1. Cet adieu est inspiré de Byron (*Ciel et Terre*, sc. III) : « Monde magnifique, si jeune et voué à la destruction, c'est le cœur déchiré que je te contemple »;
 2. Cf. Byron (*ibidem*) : « La race abhorrée qui n'a pu garder son haut rang dans l'Éden, mais qui a écouté la voix de la science impuissante, touche à l'heure de la mort! Ce n'est pas lentement, ce n'est pas un à un, ce n'est pas par l'épée, ni par le chagrin, ni par les années, ni par le déchirement du cœur, ni sous l'action minante du temps qu'ils doivent succomber! Voici leur dernier lendemain! La terre sera l'Océan!... » Byron se souviendrait lui-même de deux vers d'Ovide (*Métamorphoses*, I, 307-308).

Emmanuel qui connaît l'avenir a lu dans le ciel le destin de la terre. Un ange est apparu au jeune homme : c'est son père qui l'a rassuré sur son sort et va tâcher de le sauver.

- 142 « ... J'ai prié pour que Dieu te pardonne;
 » Va seul au mont Arar, prends ses rocs pour autels,
 » Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,
 145 » Tiens toujours tes regards plus hauts que sur la Terre;
 » La mort de l'Innocence est pour l'homme un mystère¹;
 » Ne t'en étonne pas, n'y porte pas tes yeux;
 » La pitié du mortel n'est point celle des Cieux.
 » Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine;
 150 » Qui créa sans amour fera périr sans haine.
 » Sois seul, si Dieu m'entends, je viens. » Il m'a quitté;
 Avec combien de pleurs, hélas! l'ai-je écouté!
 J'ai monté sur l'Arar, mais avec une femme. »
 Sara lui dit : « Ton âme est semblable à mon âme,
 155 Car un mortel m'a dit : « Venez sur Gelboé,
 » Je me nomme Japhet, et mon père est Noé.
 » Devenez mon épouse, et vous serez sa fille;
 » Tout va périr demain, si ce n'est ma famille. »
 Et moi je l'ai quitté sans avoir répondu,
 160 De peur qu'Emmanuel n'eût longtemps attendu. »
 Puis tous deux embrassés, ils se dirent ensemble :
 « Ah! louons l'Éternel, il punit, mais rassemble! »
 Le tonnerre grondait; et tous deux à genoux
 S'écrièrent alors : « O Seigneur, jugez-nous! »

II

LE DÉLUGE

Pour la description du *Déluge*, Vigny s'est inspiré surtout de Byron (*Ciel et Terre*, sc. III) et aussi de Chateaubriand (*Génie du christianisme*, IV, 4) qui s'était lui-même souvenu de Bernardin de Saint-Pierre (*Études de la nature*, IV^e étude) [description du déluge]. Cf. également l'ode d'Horace (I, II) où le poète latin évoque le déluge de Deucalion et de Pyrrha. — Nous ne donnons qu'un court extrait de cette deuxième partie : la description de Vigny est assez banale et manque de puissance et de relief. C'est dans cette deuxième partie que figure l'épisode assez connu du

1. Cf. *la Fille de Jephthé* où l'on retrouve la même idée.

roi d'Égypte, debout sur sa pyramide, qui symbolise la révolte contre Dieu et qui, sur sa tombe immobile, est « réduit en poudre », après avoir refusé la main secourable à lui tendue par le dernier des fils de Noé.

- 165 Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuter,
L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
170 Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,
175 Et là bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaisir à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du Monde. [...]
- 283 Enfin le fléau lent qui frappait les humains
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains ;
285 Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'éteignit, et le feu périssant
Voulut en vain y rendre un combat impuissant ;
A l'élément vainqueur il céda le cratère,
290 Et sortit en fumant des veines de la Terre.

III

LA MORT DES JUSTES

- Rien ne se voyait plus, pas même des débris ;
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages ;
295 Et les rayons du jour, dévoilant leur trésor,
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or ;
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceaux de cristal mollement balancée ;

Les vents, sans résistance, étaient silencieux;
 300 La foudre, sans échos, expirait dans les cieux;
 Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde,
 Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

Tout s'était englouti sous les flots triomphants;
 Déplorable¹ spectacle! excepté deux enfants.
 305 Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,
 Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore².
 Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
 La vierge était tombée aux bras³ de l'orphelin;
 Et lui, gardant toujours sa tête évanouie⁴,
 310 Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
 Cependant, lorsqu'enfin le soleil renaissant
 Fit tomber un rayon sur son front innocent,
 Par sa beauté du jour un moment abusée,
 Comme un lis abattu⁵, secouant la rosée,
 315 Elle entr'ouvrit les yeux et dit : « Emmanuel!
 Avons-nous obtenu la clémence du Ciel?
 J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe;
 Elle porte un rameau; Dieu nous a-t-il fait grâce?
 — La colombe⁶ est passée et ne vient pas à nous.
 320 — Emmanuel, la mer a touché mes genoux.
 — Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes.
 — Vois-tu l'eau sur nos pieds? — Vois le ciel sur nos têtes.
 — Ton père ne vient pas; nous serons donc punis?
 — Sans doute⁷ après la mort nous serons réunis.
 325 — Venez, Ange du Ciel, et prêtez-lui vos ailes!
 — Recevez-la, mon père, aux vouîtes éternelles! »

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
 Longtemps, sur l'eau croissante élevant ses deux mains,
 Il soutenait Sara par les flots poursuivie;

1. *Déplorable* : au sens étymologique et fort : digne d'être pleuré, qui mérite la compassion; 2. Il y a là une incertitude : quelle aurore ? Il ne faut pas oublier que d'après la *Genèse* le déluge a duré quarante jours; 3. *Aux bras* : dans les bras; 4. Cf. Gessner (*Tableau du Déluge*). Vigny se souvient peut-être aussi du passage des *Martyrs* (Eudore et Cymodocée dans l'arène); 5. Cf. Virgile (*Énéide*, IX, 435) [épisode de Nisus et d'Euryale]; 6. Dans la Bible la colombe ne revint à l'arche avec le rameau d'olivier qu'après que les eaux se furent retirées. C'est une de ces petites divergences que Sainte-Beuve aimait à relever avec malice; 7. *Sans doute*, au sens fort : *sine dubio* (sans aucun doute).

330 Mais, quand il eut perdu sa force avec la vie¹,
 Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
 Et l'arc-en-ciel² brilla, tout étant accompli.

Écrit à Oloron, dans les Pyrénées, en 1823.

1. Cf. *le Cid* (II, VIII, 698) :

... Qu'on est digne d'envie
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie.

2. Dans la Bible, l'arc-en-ciel apparaît seulement dans la nue quand la terre est sèche : c'est le signe de la réconciliation du Seigneur avec l'homme. Mais ici il brille quand la vengeance de Dieu est accomplie : il y a là chez Vigny une manifestation voulue et ironique de son ressentiment contre Dieu.

LIVRE ANTIQUE

Antiquité biblique.

LA FILLE DE JEPHTÉ

POÈME

« Et de là vient la coutume qui s'est
toujours observée depuis en Israël,

« Que toutes les filles d'Israël s'as-
semblent une fois l'année, pour pleurer
la fille de Jephthé de Galaad pendant
quatre jours. »

Juges, XI, v. 39 et 40.

Pour l'idée première et le choix du sujet, E. Estève renvoie à Chateaubriand : *les Martyrs* (liv. XVIII) : « L'Église se préparait à souffrir avec simplicité; comme la fille de Jephthé, elle ne demandait à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne. », et aussi à Fleury : *Mœurs des Israélites* (1712, p. 258) : « Pour les vœux, l'exemple de Jephthé n'est que trop fort. » — Quant à *la Fille de Jephthé* de Byron dans ses *Mélodies hébraïques*, Vigny ne lui doit sans doute que le choix du rythme (ces stances de quatre vers à rimes plates étaient une nouveauté dans la poésie française) : cf. Giraud : « La VII^e des *Mélodies hébraïques*, courte pièce de vingt vers, n'est que l'expression des regrets virginaux et du courage antique de la fille de Jephthé. L'originalité de Vigny reste entière, aussi bien à l'égard de Byron qu'à l'égard de Chénier, auteur de *la Jeune Tarentine*. »

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël¹,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel² :

— Jephthé³ de Galaad⁴ a ravagé trois villes;
Abel! la flamme a lui sur tes vignes fertiles!

1. *Israël* : nom générique du peuple hébreu (plus tard un des deux royaumes qui se formèrent en Palestine après la mort de Salomon et qui comprenait dix tribus); 2. *Carmel* : montagne de la Palestine qui fait partie du massif du Liban; 3. *Jephthé* : l'un des juges d'Israël (XIII^e siècle avant J.-C.) : c'est lui qui, avant d'attaquer les Ammonites, avait fait le vœu imprudent d'offrir à Dieu en holocauste la première personne qui viendrait le saluer après la victoire : ce fut sa fille unique qui accourut la première; 4. *Galaad* : pays montagneux de la Palestine ancienne, entre le Jourdain et le désert arabe. Cf. le poème *Moïse*, v. 11 et la note.

5 Aroër sous la cendre¹ éteignit ses chansons,
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons!

Tous les guerriers d'Ammon² sont détruits, et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire³.

Israël est vainqueur, et par ses cris perçants⁴

10 Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants.

A l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette,
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha⁵,
Leur raconte de loin que Jephthé triompha.

15 Le peuple tout entier tressaille de la fête.
— Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête;
Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

Il a fermé ses yeux, car, au loin, de la ville,
20 Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille,
Venaient; il entrevoit le chœur religieux;
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore :
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
25 Et la lyre aux dix voix, et le kinnor⁶ léger,
Et les sons argentins du nebel⁷ étranger,

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
30 Et de rameaux fleuris parfumant les chemins⁸.

1. *Sous la cendre* : sous la cendre des maisons brûlées; 2. *Ammon* : à 100 kilomètres au nord-est de Jérusalem, capitale du royaume des Ammonites (plus tard Philadelphie); 3. Pour ce passage, voir *Juges* (XI, 1, 32-33); 4. Cf. *Exode* (xv, 1 et 2) [cantique de Moïse et de son armée]; 5. *Maspha* : localité du pays de Galaad; 6. *Le kinnor* ou *cinnor* : sorte de harpe en bois, de forme triangulaire (mot employé par Chateaubriand au deuxième livre des *Martyrs*). Vigny s'était renseigné à ce sujet dans le livre de Fleury (*Mœurs des Israélites*, 1712, p. 193) et dans dom Calmet (*Dissertation sur les instruments de musique des Hébreux*), dans la *Bible de Vence* (VII, p. 156-157); 7. *Nebel* : lyre d'origine phénicienne; 8. Pour cette strophe, cf. *Rois* (I, XVIII, 6), *Psaumes* (XLVI, 2) et Matthieu (XXI, 8).

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes;
 Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
 C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
 La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

- 35 — « O vierges d'Israël! ma couronne s'apprête
 La première à parer les cheveux de sa tête;
 C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
 N'augmenta la famille heureuse sous sa loi¹. »

- Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
 40 Suspendant à son col leur pieuse caresse :
 « Mon père, embrassez-moi! D'où naissent vos retards²?
 Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

- Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
 J'offrais pour vous hier la naissante génisse.
 45 Qui³ peut vous affliger? Le Seigneur n'a-t-il pas
 Renversé les cités au seul bruit de vos pas? »

- « C'est vous, hélas! c'est vous, ma fille bien-aimée? »
 Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée;
 « Faut-il que ce soit vous! ô douleur des douleurs⁴!
 50 Que vos embrassements feront couler de pleurs!

« Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance;
 En échange du crime il vous faut l'innocence.
 C'est la vapeur du sang⁵ qui plaît au Dieu jaloux⁶!
 Je lui dois une hostie⁷, ô ma fille! et c'est vous! »

- 55 — « Moi! » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes.
 Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
 Puis elle répondit : « Oh! si votre serment
 Dispose de mes jours, permettez seulement

1. Cf. *Juges* (XI, 34); 2. A rapprocher de Racine (rencontre d'Iphigénie et d'Agamemnon, *Iphigénie*, II, II, v. 549 et suiv.); 3. *Qui* : quoi (emploi classique); 4. *O douleur des douleurs*. Cf. D. Calmet (*Commentaire littéral* : *Josué, les Juges et Ruth*, 1720, p. 189); 5. E. Estève rapproche de Byron (*Caïn*, III, 1) : Caïn en parlant de Jéhovah : « Qu'était le souverain plaisir qu'il prenait aux vapeurs de la chair brûlée et du sang fumant, comparé à la douleur des mères bêlantes? »; 6. *Dieu jaloux* : expression biblique : *Exode* (XX, 5) : « Car je suis le Seigneur votre Dieu, le Dieu fort et jaloux »; 7. *Hostie* : au sens étymologique : victime.

« Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
60 J'aïlle, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
Pour la dernière fois, errante en liberté,
Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité¹!

« Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses;
65 Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs;

« Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
Ne viendra demander de qui je fus l'épouse²,
Quel guerrier prend pour moi le cilice³ et le deuil :
70 Et seul vous pleurez autour de mon cercueil. »

Après ces mots, l'armée assise tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière⁴.
Jephté sous un manteau⁵ tenait ses pleurs voilés;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez⁶. »

75 Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes,
Puis elle vint⁷ s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Écrit en 1820.

1. Cf. *Juges* (XI, 36-37) : « Laissez-moi aller sur les montagnes pendant deux mois, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes »; 2. Cf. Fleury (*Mœurs des Israélites*, 1712, p. 165) : « La virginité, considérée comme une vertu, était encore peu connue : on n'y regardait que la stérilité, et l'on estimait malheureuses les filles qui mouraient sans être mariées. [...] Ce fut le sujet des regrets de la fille de Jephté. » De même dom Calmet (« Dissertation sur les mariages des Hébreux », dans la *Bible de Vence*, VIII, 1721, p. 409); 3. Cf. *Genèse* (xxxvii, 34), « le Deuil de Jacob » : « Ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, pleurant son fils fort longtemps »; 4. *Répandait la poussière* : c'était chez les Hébreux une des manifestations du deuil et de la douleur (cf. *Josué*, vii, 6). Cf. Fleury (*Mœurs des Israélites*, p. 222); 5. Cf. le geste d'Agamemnon dans Euripide (*Iphigénie à Aulis*); 6. Même sobriété dans la Bible. Cf. *Juges* (xi, 38) : « Jephté lui répondit : Allez »; 7. Cf. *Juges* (xi, 38-39) : « Elle alla donc avec ses compagnes et ses amies, et elle pleurait sa virginité sur les montagnes. Après les deux mois, elle revint trouver son père, et il accomplit ce qu'il avait voué à l'égard de sa fille. »

Antiquité homérique.

SYMÉTHA

ÉLÉGIE

A PICHALD,
auteur de *Léonidas*
et de *Guillaume Tell*.

Symétha parut dans le *Recueil des poèmes* de 1822. On y sent nettement l'influence d'André Chénier qu'Alfred de Vigny venait de lire dans les *Œuvres complètes* publiées à Paris en 1819 par Henri de Latouche.

Le titre de la pièce est emprunté à une pièce du poète Millevoye, *Simèthe ou le Sacrifice magique*, qui est elle-même une traduction de la II^e Idylle de Théocrite : les *Magiciennes* (Simaetha, assistée de la servante, prépare le philtre qui doit lui ramener l'inconstant Delphis). Millevoye fut, avec Chateaubriand, Byron et Chénier, un des auteurs chez qui Vigny alla chercher le plus souvent son inspiration.

- « Navire aux larges flancs de guirlandes ornés,
Aux Dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés¹,
Oh ! qu'Éole, du moins, soit facile² à tes voiles !
Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles³ !
5 Jusqu'au port de Lesbos guidez le nautonier,
Et de mes vœux pour elle exaucez le dernier :
Je vais mourir, hélas ! Symétha s'est fiée
Aux flots profonds⁴ ; l'Attique est par elle oubliée.
Insensée ! elle fuit nos bords mélodieux,
10 Et les bois odorants, berceaux des demi-Dieux,
Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,
Et, sous les marbres frais, les saintes Théories⁵.
Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon⁶,

1. Cf. Chateaubriand (*les Martyrs*, IV) : « Le vaisseau déliaque, couvert de fleurs et de bandelettes, était orné des statues des dieux... » M. Giraud rapproche de Virgile (*Géorgiques*, I, 304) ; 2. *Facile* : favorable ; 3. Il s'agit de la constellation des Gémeaux (Castor et Pollux). Cf. l'ode d'Horace (*Odes*, I, 3 : « Au vaisseau qui portait Virgile ») ; 4. Vigny imite ici André Chénier dans ses rejets. Pour l'expression, cf. André Chénier : « Nèere, ne va point te confier aux flots... » ; 5. *Les saintes Théories* : les processions sacrées. Cf. le passage des *Martyrs* (IV) : « Nous vîmes tout à coup sortir une théorie du milieu de ces débris. [...] C'était une députation des Athéniens aux fêtes de Délos. » Cf. *Voyage d'Anacharsis* (chap. LXXVI : « Délos et les Cyclades ») ; 6. Le fameux temple d'Athéna (ou *Athénée*) élevé sur l'Acropole par Périclès commençait à être à la mode (un Anglais, lord Elgin, venait de transporter sa frise de marbre au British Museum de Londres).

- Invoquer Athénée, en répétant son nom;
 15 Et, d'une main timide, à nos rites fidèle,
 Ses longs cheveux dorés couronnés d'asphodèle
 Consacrer ou le voile¹, ou le vase d'argent,
 Ou la pourpre attachée au fuseau diligent.
 O vierge de Lesbos! que ton île abhorrée
 20 S'engloutisse dans l'onde à jamais ignorée,
 Avant que ton navire ait pu toucher ses bords!
 Qu'y vas-tu faire? Hélas! quel palais, quels trésors
 Te vaudront notre amour? Vierge, qu'y vas-tu faire?
 N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère?
 25 Athène² a vu longtemps s'accroître ta beauté,
 Et, depuis que trois fois t'éclaira son été³,
 Ton front s'est élevé jusqu'au front de ta mère;
 Ici, loin des chagrins de ton enfance amère,
 Les Muses t'ont souri. Les doux chants de ta voix
 30 Sont nés Athéniens; c'est ici, sous nos bois,
 Que l'amour t'enseigna le joug que tu m'imposes;
 Pour toi mon seuil joyeux s'est revêtu de roses⁴.

- « Tu pars; et cependant m'as-tu toujours hai,
 Symétha? Non, ton cœur quelquefois s'est trahi;
 35 Car, lorsqu'un mot flatteur abordait ton oreille,
 La pudeur souriait sur ta lèvre vermeille;
 Je l'ai vu, ton sourire aussi beau que le jour;
 Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.
 Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,
 40 Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève;
 C'en est fait, et mes pieds sont déjà chez les morts;
 Va, que Vénus du moins t'épargne le remords!
 Lie un nouvel hymen! va; pour moi, je succombe;
 Un jour, d'un pied ingrat tu fouleras ma tombe,
 45 Si le destin vengeur te ramène en ces lieux
 Ornés du monument de tes cruels adieux⁵. »

— Dans le port du Pirée, un jour fut entendue
 Cette plainte innocente, et cependant perdue;
 Car la vierge infantine, auprès des matelots,

1. *Le voile* offert par les jeunes filles d'Athènes tous les ans à Minerve, lors de la fête des Panathénées; 2. *Athène* : Athènes (licence nécessitée par la prosodie); 3. *Périphrase classique* : depuis trois ans; 4. Cf. Chénier (*Néère*) : « Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin »; 5. *Du monument de tes cruels adieux* : parce que son tombeau marquera le souvenir de son abandon.

- 50 Admirait et la rame¹ et l'écume des flots;
 Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
 Saluait, dans la mer, son image penchée,
 Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,
 Et riait de leur chute et les suivait longtemps;
 55 Ou, tout à coup rêveuse, écoutait le Zéphire,
 Qui, d'une aile invisible, avait ému² sa lyre.

Écrit en 1815.

LE BAIN D'UNE DAME ROMAINE

Ce poème qui date de 1817 a été inspiré à Vigny par la traduction parue à Paris en 1813 d'un ouvrage allemand de Bœttiger : *Sabine ou la Matinée d'une dame romaine à sa toilette, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne*.

- Une esclave d'Égypte, au teint luisant et noir³,
 Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir⁴;
 Pour nouer ses cheveux une Vierge de Grèce
 Dans le compas d'Isis⁵ unit leur double tresse;
 5 Sa tunique est livrée aux femmes de Milet,
 Et ses pieds sont lavés dans un vase de lait.
 Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
 L'eau rose la reçoit; puis les filles latines,
 Sur ses bras indolents versant de doux parfums,
 10 Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,
 Et sous les plis épais de la pourpre onctueuse⁶
 La lumière descend molle et voluptueuse :
 Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs,
 D'une hâtive main dispersent leurs couleurs,
 15 Et, les jetant en pluie aux eaux de la fontaine,
 De débris embaumés couvrent leur souveraine,
 Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre d'or,
 Pense au jeune Consul et, rêveuse, s'endort.

Le 20 mai 1817.

1. A rapprocher des vers de Chénier dans *la Jeune Tarentine* : « Mais seule sur la proue invoquant les étoiles »; 2. *Avait ému* : avait fait trembler ou vibrer; 3. Cf. Bœttiger : « C'est une jolie négresse très adroite »; 4. Cf. Bœttiger (p. 88) : « Les miroirs n'étaient point de verre comme les nôtres; c'était une plaque de métal poli »; 5. *Le compas d'Isis* : le croissant de la lune. Cf. Bœttiger (p. 85) : « L'adroite Cypassis prit aussitôt une autre épingle également belle; c'était l'ouvrage d'un orfèvre grec, représentant la déesse de l'abondance qui d'une main tenait une corne d'archélaus et, de l'autre, caressait un dauphin. Sa tête était surmontée de deux cornes, symbole de la déesse Isis ou de la Lune »; 6. *Pourpre onctueuse*, au sens propre : si douce qu'on la croirait imprégnée d'huile.

LIVRE MODERNE

LE COR

POÈME

I

Cette pièce, écrite en 1825 au pied des Pyrénées, s'est appelée successivement ballade, conte, et enfin poème. Ici c'est une sensation auditive qui suggère au poète le souvenir d'une légende et la vision de la mort du preux Roland. Vigny, d'après le *Journal d'un poète*, avait composé une tragédie, *Roland*, qu'il brûla en 1832.

Le récit de Vigny est fondé, non sur la *Chanson de Roland*, dont le texte (manuscrit d'Oxford) ne fut publié qu'en 1837, mais sans doute sur la *Chronique des prouesses et faits d'armes de Charlemagne*, attribuée à l'archevêque Turpin, dont Vigny avait pu lire le résumé dans la *Bibliothèque universelle des romans* (1^{re} livraison de juillet 1777) ou dans l'*Histoire de Charlemagne*, de Gaillard (1782, tome III, p. 474). L'épisode avait été dramatisé par Marchangy dans un chant funèbre en l'honneur de Roland (t. III de *la Gaule poétique*, 3^e édit., 1819). Cette même année 1819, le peintre Michallon avait exposé au Louvre un tableau : *la Mort de Roland*.

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

5 Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques¹
Qui précédaient la mort des Paladins² antiques.

Ô montagne d'azur! ô pays adoré!
10 Rocs de la Frazona, cirque du Marboré³,

1. Réminiscence de *Temora* d'Ossian (la harpe rendait « un son prophétique avant la mort d'un personnage distingué »); 2. *Paladins* (du latin *palatinus* : du palais) : seigneurs de la suite de Charlemagne et, par extension, héros chevaleresques; 3. *Cirque du Marboré* : c'est le cirque de Gavarnie, dominé par le mont Marboré. A rapprocher de la description de *Cinq-Mars* et du *Déluge*. Quant à la *Frazona*, son vrai nom est l'Estacon : en espagnol, Stazona.

Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons¹!

15 C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
20 L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

25 Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
30 Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique² sur les monts l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
35 Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps³ rouleront entraînées. »

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
40 Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

1. Antithèse à la Delille. Cf. Delille (*l'Homme des champs*, ch. III) : « A leur pied le printemps, sur leur front les hivers »; 2. *L'Afrique* : les Africains, les Sarrasins; 3. *Leurs corps* : le corps des pairs.



Phot. Larousse.

LA MORT DE ROLAND

Tableau de A.-E. Michallon (1819) : interprétation romantique un peu antérieure au poème de Vigny.

— « Merci, cria Roland; tu m'as fait un chemin. »
 Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
 Sur le roc affermi comme un géant s'élançait¹,
 Et, prête à fuir², l'armée à ce seul pas balance³.

III

45 Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
 Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
 A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
 De Luz et d'Argelès se montraient les vallées⁴.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour⁵
 50 S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
 Le vin français coulait dans la coupe étrangère⁶;
 Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
 Assis nonchalamment sur un noir palefroi⁷
 55 Qui marchait revêtu de housses violettes,
 Turpin disait, tenant les saintes amulettes⁸ :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
 Suspendez votre marche; il ne faut⁹ tenter Dieu.
 Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
 60 Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
 Ici l'on entendit le son lointain du Cor. —
 L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
 Suspend du destrier¹⁰ la marche aventureuse.

1. *S'élançait* sur le roc affermi : inversion forcée; 2. *Prête à fuir* : près de fuir; 3. *Balance* : hésite; 4. Ces vallées sont distantes de 120 kilomètres de Roncevaux. Peut-être y a-t-il chez Vigny confusion entre Gavarnie et Roncevaux, ou plutôt, fusion voulue entre le site incomparable de Gavarnie (dont le cirque du reste porte une entaille : la Brèche de Roland) et le site légendaire de Roncevaux; 5. *Troubadour* : le poète chanteur qui accompagnait le souverain dans les expéditions (anachronisme, puisque le troubadour est le poète ayant composé dans l'ancienne langue du midi de la France, langue d'oc ou langue provençale); 6. *Coupe étrangère* : prise aux Mores comme butin; 7. *Palefroi* : cheval de parade; 8. *Amulettes* : reliques. Turpin était l'archevêque de Reims. Il était un des douze pairs; 9. *Il ne faut* : il ne faut pas (tour archaïque comme l'expression : monsieur Saint-Denis); 10. *Destrier* : cheval de bataille.

- 65 « Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
 Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
 Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
 Du nain vert Obéron¹ qui parle avec sa Fée. »

- Et l'Empereur poursuit; mais son front soucieux
 70 Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
 Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
 Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

- « Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland
 Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
 75 Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
 Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

IV

- Sur le plus haut des monts² s'arrêtent les chevaux;
 L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
 Des feux mourants du jour à peine se colore.
 80 A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

- « Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
 — J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.
 Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
 Le plus fort, dans sa main, élève un Cor d'ivoire³,
 85 Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois !

Écrit à Pau, en 1825.

PARIS

ÉLÉVATION

Ce poème fut édité en 1831 en une plaquette in-8° chez Gosselin et publié en avril 1831 dans un numéro du *Courrier de l'Europe*. D'après E. Estève le cadre de ce poème visionnaire, où apparaissent

1. Obéron : génie de l'air dans la mythologie septentrionale (cf. le poème de Wieland ou la pièce de Shakespeare : *Songe d'une nuit d'été*). Turpin manifeste ici une superstition un peu étrange; 2. *Le plus haut des monts* : le sommet des monts (latinisme : *summus mons*); 3. C'est l'olifant de la *Chanson de Roland*.

quelques réminiscences de l'*Apocalypse*, aurait été suggéré au poète par le verset de « la Révélation » de saint Jean (XXI, x) : « L'ange me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville, la sainte Jérusalem. »

Cf. *Journal d'un poète* (1835) : « L'autre jour, je montai à Montmartre. Ce qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disent ! que de cris s'y poussent ! que de plaintes au ciel ! Et l'amas de pierres semble muet. » D'après F. Baldensperger, la pièce est inspirée « par l'extraordinaire effervescence qui bouillonnait dans la capitale aux environs de la révolution de Juillet ».

Quant au sous-titre d'*Élévation*, Vigny l'explique ainsi dans une Préface : « Ce poème, sorte de rêve symbolique, est détaché d'un recueil, incomplet encore, intitulé : *Élévations*. Le temps emporte si vite les événements, les impressions, les pressentiments qu'ils font naître, qu'il peut être bon de donner sa date à la moindre chose. » Et dans une lettre à M^{lle} Maunoir il écrivait : « J'ai nommé ces poèmes (*les Amants de Montmorency* et *Paris*) *Élévations*, parce que tous doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre pour s'élever à des vues d'une nature plus divine et laisser (autant que je puis le faire) l'âme qui me suivra dans des régions supérieures, la prendre sur terre et la déposer aux pieds de Dieu. »

« Prends ma main, Voyageur, et montons sur la Tour¹. —
Regarde tout en bas, et regarde à l'entour.
Regarde jusqu'au bout de l'horizon, regarde
Du nord au sud.

11 Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,
Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse ?

— Je vois un cercle noir, si large et si profond,
Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.

15 Des collines, au loin, me semblent sa ceinture,
Et pourtant je ne vois nulle part la nature,
Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main
Impose à la matière en tout travail humain.

Je vois ces angles noirs² et luisants qui, dans l'ombre,
20 L'un sur l'autre entassés, sans ordre ni sans nombre,
Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux.

— Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux,

1. Il peut s'agir soit d'une tour à Montmartre, soit d'une des tours de Notre-Dame (cf. Victor Hugo : *Notre-Dame de Paris* [Paris à vol d'oiseau], III, II) ; 2. M. Jean Giraud rapproche des *Orientales* : « De grands angles de murs, par la lune blanchis... ».

Brillant sur cet abîme où l'air pénètre à peine
Comme des diamants incrustés dans l'ébène.

25 — Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours,
Comme dans un buisson la couleuvre aux cent tours.
Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles, [...]

33 Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant,
Se courbe, se replie, ou se creuse ou s'étend.

35 — Dans un brouillard de feu je crois voir ce grand rêve.
La Tour où nous voilà dans ce cercle s'élève;
En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,
Que Dieu même a posé le centre du compas?
Le vertige m'enivre, et sur mes yeux il pèse.

40 Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise?

— Oui, c'est bien une Roue¹; et c'est la main de Dieu
Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu.
Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance.
On la nomme PARIS, le pivot de la France.

45 Quand la vivante Roue hésite dans ses tours,
Tout hésite et s'étonne, et recule en son cours.
Les rayons effrayés disent au cercle : « Arrête. »
Il le dit à son tour aux cercles dont la crête
S'enchâsse dans la sienne et tourne sous sa loi.

50 L'un le redit à l'autre; et l'impassible roi,
Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde,
Puisse ses mouvements dans sa vigueur profonde,
Les communique à tous, les imprime à chacun,
Les impose de force, et n'en reçoit aucun². [...]

76 C'est la Fournaise³ aussi que tu vois. — Sa lumière
Teint de rouge les bords du ciel noir et profond;
C'est un feu sous un dôme obscur, large et sans fond;

1. Ce symbole se trouve déjà dans *Hamlet* (III, 3) : « Le décès d'une majesté n'est pas une mort unique; mais comme un gouffre, elle entraîne avec elle tout ce qui est près d'elle. C'est une roue encore fixée au sommet de la plus haute montagne; dans ses vastes rayons sont enchaînées et engagées dix mille menues pièces... » Vigny développe ce symbole, non sans une certaine gaucherie (sa roue paraît tantôt verticale, tantôt horizontale); 2. Cf. lettre de Vigny à M^{lle} Maunoir : « Le peuple français si homogène, si ramassé dans son unité, si centralisé dans sa capitale, a une furie de prosélytisme et une vitesse d'application des idées, si ardente à l'action que le mouvement vient toujours de lui. [...] Trop souvent cela mène à la destruction et au mal, il le sent, et détruit son œuvre aussi vite et à ses dépens, mais il a fait l'épreuve »; 3. Cf. *Genèse* (xix, 28), Barbier (1831) : *la Cuve*, et Théophile Gautier : *Paris* : Incroyable chaos,

Babel des nations, mer qui bout sans repos...

Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures
 80 Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures,
 Parce que l'homme y dort, là veillent des Esprits,
 Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.
 La nuit, leur lampe brûle, et, le jour, elle fume;
 Le jour, elle a fumé, le soir, elle s'allume,
 85 Et toujours et sans cesse alimente les feux
 De la Fournaise d'or que nous voyons tous deux,
 Et qui, se reflétant sur la sainte coupole,
 Est du globe endormi la céleste auréole.
 Chacun d'eux courbe un front pâle, il prie, il écrit,
 90 Il désespère, il pleure; il espère, il sourit;
 Il arrache son sein et ses cheveux, s'enfonce
 Dans l'énigme sans fin dont Dieu sait la réponse,
 Et dont l'humanité, demandant son décret,
 Tous les mille ans rejette et cherche le secret.
 95 Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée.
 L'un¹ soutient en pleurant la croix dépossédée,
 S'assied près du Sépulcre et seul, comme un banni,
 Il se frappe en disant : *Lamma Sabacthani*².

Après avoir fait allusion à la pensée de Lamennais, Vigny, dans les vers suivants, va rappeler les idées d'un autre réformateur, Benjamin Constant, défenseur de la liberté : « C'était un esprit supérieur, dit Vigny dans son *Journal*. Il combattit toujours sans récompense : ce que j'estime. » Puis il parle de l'école saint-simonienne et de son rêve d'égalité et de fraternité.

143 — Ainsi tout est osé! Tu vois, pas de statue
 D'homme, de roi, de Dieu, qui ne soit abattue,
 145 Mutilée à la pierre et rayée au couteau,
 Démembrée à la hache et broyée au marteau!
 Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise,
 Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise.
 Tout brûle, claque, fume et coule; tout cela
 150 Se tord, s'unit, se fend, tombe là, sort de là;
 Cela siffle et murmure ou gémit; cela crie,
 Cela chante, cela sonne, se parle et prie;

1. Vigny nous indique lui-même qu'il s'agit de « M. l'abbé de Lamennais » qui, dans son journal *l'Avenir*, préconisait l'alliance de l'Église et de la liberté;
 2. *Lamma Sabacthani*. Cf. saint Matthieu (xxvii, 46) rapportant les paroles suprêmes du Christ sur la croix : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

- Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
Éclate en pluie ardente ou serpente en éclair¹.
- 155 Œuvre, ouvriers, tout brûle; au feu tout se féconde :
Salamandres² partout! — Enfer! Éden du monde!
Paris! principe et fin! ombre et flambeau!...
— Je ne sais si c'est mal, tout cela; mais c'est beau!
Mais c'est grand! mais on sent jusqu'au fond de son âme
- 160 Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme,
Ou soleil, ou comète, on sent bien qu'il sera;
Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,
Qu'il surgira brillant à travers la fumée,
Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée,
- 165 Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi,
Qui sera pour chacun le signe d'une foi,
Couvrira, devant Dieu, la terre comme un voile,
Ou de son avenir sera comme l'étoile,
Et, dans des flots d'amour et d'union, enfin
- 170 Guidera la famille humaine vers sa fin;
Mais que peut-être aussi, brûlant, pareil au glaive
Dont le feu dessécha les pleurs dans les yeux d'Ève³,
Il ira labourant le globe comme un champ,
Et semant la douleur du levant au couchant :
- 175 Rasant l'œuvre de l'homme et des temps comme l'herbe
Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,
En laissant le désert, qui suit son large cours
Comme un géant vainqueur, s'étendre pour toujours.
Peut-être que, partout où se verra sa flamme,
- 180 Dans tout corps s'éteindra le cœur, dans tout cœur l'âme,
Que rois et nations, se jetant à genoux,
Aux rochers ébranlés crieront : « Écrasez-nous!
Car voilà que Paris encore nous envoie
Une perdition qui brise notre voie⁴! »
- 185 — Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer?

1. Vigny semble avoir emprunté ce mouvement lyrique au *Faust* de Goethe (Méphistophélès, après le chœur des sorciers : « Cela se pousse et se presse, cela s'élance et frémit, cela siffle et grouille, cela marche et jacasse, cela reluit, étincelle et joue et flambe. Véritable élément de sorcières! »); 2. *Salamandres* : genre de batraciens urodèles de l'Europe. On croyait que les salamandres jouissaient de la propriété de traverser la flamme sans se brûler. Cf. *Journal inédit* du 19 janvier 1831 : « O François I^{er}, toi seul as compris les Français, lorsque tu as pris la salamandre pour symbole! Français, vrai Français, tu vivais dans le feu, le feu est notre seul élément »; 3. Cf. *Genèse* (III, 24); 4. M. Jean Giraud rapproche de la Préface des *Feuilles d'automne* de Victor Hugo : « Les révolutions [...] ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. »

Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier?
 Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
 Sous la main ouvrière et le marteau sonore;
 Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent
 190 Dans le jeu des ressorts et du travail savant,
 Et voilà que déjà l'impatient esclave
 Se meut dans la Fournaise, et, sous les flots de lave,
 Il nous montre une tête énorme, et des regards
 Portant l'ombre et le jour dans leurs rayons hagards.
 195 Je cessai de parler, car, dans le grand silence,
 Le sourd mugissement du centre de la France
 Monta jusqu'à la tour où nous étions placés,
 Apporté par le vent des nuages glacés.
 — Comme l'illusion de la raison se joue!
 200 Je crus sentir mes pieds tourner avec la roue,
 Et le feu du brasier qui montait vers les cieux
 M'éblouir tellement que je fermai les yeux.

— « Ah! dit le Voyageur, la hauteur où nous sommes
 De corps et d'âme est trop pour la force des hommes.
 205 La tête a ses faux pas comme le pied les siens;
 Vous m'avez soutenu, c'est moi qui vous soutiens,
 Et je chancelle encor, n'osant plus sur la terre
 Contempler votre ville et son double mystère¹.
 Mais je crains bien pour elle et pour vous, car voilà
 210 Quelque chose de noir², de lourd, de vaste, là,
 Au plus haut point du ciel, où ne sauraient atteindre
 Les feux dont l'horizon ne cesse de se teindre;
 Et je crois entrevoir ce rocher ténébreux
 Qu'annoncèrent jadis les prophètes hébreux.
 215 *Lorsqu'une meule³ énorme, ont-ils dit... — Il me semble*
La voir. — ... apparaîtra sur la cité... — Je tremble
Que ce ne soit Paris. — ... dont les enfants auront
Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front... —

1. Les deux symboles de la roue et de la fournaise; 2. Cf. Victor Hugo (*les Orientales* : « Feu du ciel ») : « La voyez-vous passer la nuée au flanc noir? »; 3. Vigny cite et paraphrase l'*Apocalypse* (xviii, 21) : « C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec impétuosité », et plus bas (v. 220) : *Apocalypse* (xvii, 3-6, et xviii, 24) : « On a trouvé dans cette grande ville le sang des Prophètes et des Saints. » E. Estève signale que le journal *l'Avenir* annonçait dans son numéro du 30 octobre 1830 l'ouvrage suivant : *La fin prochaine du monde, ou explication, prophéties et commentaires de certains passages de l'« Apocalypse » et des textes saints sur la fin des temps*, par un membre de l'association catholique.

Vous l'avez fait! — ... *alors que la ville, enivrée*
 220 *D'elle-même, au plaisir du sang sera livrée... —*
Qu'en pensez-vous? — ... alors l'Ange la rayera
Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera. »

Je souris tristement : — « Il se peut bien, lui dis-je,
 Que cela nous arrive avec ou sans prodige;
 225 Le ciel est noir sur nous; mais il faudrait alors
 Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,
 Et je n'en connais pas. Si la force divine
 Est en ceux dont l'esprit sent¹, prévoit et devine,
 Elle est ici. — Le Ciel la révere. — Et sur nous
 230 L'ange exterminateur² frapperait à genoux,
 Et sa main, à la fois flamboyante et timide,
 Tremblerait de commettre un second déicide.
 Mais abaissons nos yeux, et n'allons pas chercher
 Si ce que nous voyons est nuage ou rocher.
 235 Descendons et quittons cette imposante cime
 D'où l'esprit voit un rêve et le corps un abîme.
 — Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,
 Que deux points seulement, LA SOUFFRANCE ET LA MORT.
 Tous les hommes y vont avec toutes les villes.
 240 Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles.
 Si celles de Paris³ un jour sur ton chemin
 Se trouvent, pèse-les, et prends-nous dans ta main,
 Et, voyant à la place une rase campagne,
 Dis : « Le volcan a fait éclater sa montagne! »
 245 Pense au triple labeur⁴ que je t'ai révélé,
 Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé
 Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,
 Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore,
 Que la foule admirait et blâmait à moitié,
 250 Des hommes pleins d'amour⁵, de doute et de pitié,
 Qui disaient : *Je ne sais*, des choses de la vie,
 Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,
 Et qui, par dévouement, sans détourner les yeux,
 Burent jusqu'à la lie un calice odieux.

1. Cf. toute l'inspiration de *l'Esprit pur* ; 2. *L'ange exterminateur*. Cf. *Exode*, XII, 23 ; 3. Dans son poème : « A l'Arc de Triomphe » (*Voix intérieures*), Victor Hugo semble s'être souvenu des vers de Vigny ; 4. *Triple labeur* : celui de Lamennais, B. Constant et l'école saint-simonienne ; 5. *Des hommes pleins d'amour* : ce sont les poètes (cf. *Stello*).

255 — Ensuite, Voyageur, tu quitteras l'enceinte,
Tu jetteras au vent cette poussière éteinte,
Puis, levant seul ta voix dans le désert sans bruit,
Tu crieras : « *Pour longtemps le monde est dans la nuit !* »

Écrit le 16 janvier 1831, à Paris.

Adieu de Vigny



LES DESTINÉES

POÈMES PHILOSOPHIQUES

LES DESTINÉES

C'était écrit !

D'après F. Baldensperger, Vigny avait primitivement l'intention d'appeler son recueil : *Poèmes philosophiques*. Mais la pensée de Vigny se serait modifiée après la composition du poème des *Destinées* (1849). E. Estève estime donc que l'éditeur posthume des *Destinées*, Louis Ratisbonne, ami et confident du poète, n'a pas trahi la pensée du poète « en réunissant les deux intitulés et en les inscrivant l'un au-dessous de l'autre à la première page du volume ». A partir de la publication de ce poème, le problème de la lutte entre le Destin et la Volonté de l'homme aurait, en effet, pris la première place dans la pensée de Vigny.

Cependant, l'idée de la fatalité obsédait Vigny depuis longtemps (cf. *le Malheur*, 1820). E. Estève cite ce fragment du *Journal inédit* (1834) : « Fatalité, Providence, livre du Destin ou livre de Dieu [...]. vous êtes une seule puissance qui faites de moi ce qu'il vous plaît, que je ne dois ni bénir, ni maudire, mais ignorer jusqu'à la mort. Le poème du *Mont des Oliviers* (1844) contient également une allusion très nette aux *Destinées*.

Pour personnifier les Destinées, Vigny n'avait qu'à s'inspirer des Moires grecques ou des Parques latines, comme Byron l'avait déjà fait dans *Manfred* (acte II, sc. III). Vigny, pour peindre les déesses fatales, a emprunté aussi quelques traits à Eschyle (*les Euménides*). J. Giraud signale encore une source possible de Vigny. M^{me} de Staël (chapitre de la philosophie dans *De l'Allemagne*, III, 1) : « Chez les anciens, la fatalité venait de la volonté des dieux : chez les modernes, on l'attribue au cours des choses. La fatalité, chez les anciens, faisait ressortir le libre arbitre. Le fatalisme des modernes, au contraire, détruit incessamment la croyance au libre arbitre. » Les vers symboliques de Vigny posent donc le problème de la fatalité et du libre arbitre.

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds¹ et puissants de chaque Destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée²,
5 Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,
Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond;

10 Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves,
Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

Tristes divinités du monde oriental³,
Femmes au voile blanc, immuables statues,
15 Elles nous écrasaient de leur poids colossal⁴.

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,
Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
Aux têtes des mortels sur la terre épandues⁵,

Elles avaient posé leur ongle⁶ sans pitié
20 Sur les cheveux dressés des races éperdues,
Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir, il arriva que l'antique planète
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète;

25 « Il a le front sanglant et le côté meurtri,
Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète;
La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri! »

1. *Les pieds lourds*. Cf. Byron (*Manfred*, II, iv). D'après la Fable, le Destin avait sous ses pieds le globe de la terre; 2. *Journée* : espace de terre labourable en un jour (cf. Littré : 8^e sens). La métaphore est bien continuée dans cette strophe; 3. Parce que l'Orient est le pays du fatalisme; 4. Cf. *la Maison du berger* : « Tout un monde fatal, écrasant et glacé »; 5. *Épandues* : répandues; 6. *Leur ongle*. Cf. *le Mont des Oliviers* (v. 127) et Hugo (*Odes*, II, 6).

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
 Tout homme était courbé, le front pâle et flétri;
 30 Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent.

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort,
 Toutes les nations à la fois s'écrièrent :

« O Seigneur ! est-il vrai ? le Destin est-il mort ? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
 35 Les filles du Destin, ouvrant avec effort
 Leurs ongles qui pressaient¹ nos races désolées ;

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
 Leur main inexorable et leur face inflexible ;
 Montant avec lenteur en innombrable essaim,

40 D'un vol inaperçu², sans ailes³, insensible,
 Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,
 D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain ;
 La terre frissonna dans son orbite immense,
 45 Comme un cheval frémit délivré de son frein⁴.

Tous les astres émus restèrent en silence,
 Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,
 Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur⁵,
 50 Comme ayant retrouvé leurs régions natales,
 Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur,

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,

1. *Pressaient* : opprimaient ; 2. *Inaperçu* : impossible à apercevoir ; 3. Cf. Eschyle (*Euménides*, v. 51) : « Ces femmes-ci n'ont point d'ailes » ; 4. Cette théorie de l'évolution de l'humanité est celle qui était alors familière à Michelet et à ses premiers travaux historiques. Cf. Monod : « A l'École Normale, Michelet montrait dans l'avènement du christianisme le premier triomphe d'une religion de liberté sur les religions fatalistes de l'Orient. La grâce représentait à ses yeux le libre arbitre, en opposition à la loi, qui était la fatalité. » L'avis de Michelet devait changer et la doctrine chrétienne se résumer pour lui « dans l'opposition de la justice et de la grâce, opposition que son cœur ne pouvait admettre ». L'antagonisme de la grâce et de la liberté fut dès lors une de ses idées familières. Même renversement d'idées dans le poème de Vigny ; 5. *Au Seigneur* : vers le Seigneur.

Puis chantant d'une voix¹ leur hymne de douleur,
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

55 « Nous venons demander la Loi de l'avenir.
Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir.

« Nous roulions sous nos doigts les jours et les années :
Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
60 Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées ?

« Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort
Où tombaient tour à tour les races consternées.
Faut-il combler la fosse et briser le ressort ?

« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
65 Ces hommes d'un moment², ces condamnés à mort³,
Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne ?

« Le moule de la vie était creusé par nous.
Toutes les passions y répandaient leur lave,
Et les événements venaient s'y fondre tous.

70 « Sur les tables d'airain où notre loi se grave,
Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave.

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
Tout ce qui fut créé ? ce poids sur la pensée,
75 Dont le nom est en bas⁴ : RESPONSABILITÉ ? »

Il se fit un silence, et la terre affaissée
S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
Sur les flots orageux, dans la nuit balancée.

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
80 Où s'engendrent, sans fin, les mondes dans l'espace⁵ ;
Cette voix de la terre emplit les profondeurs :

1. *D'une voix* : d'une seule voix ; 2. Ceux que Lamartine appelle atomes, atomes animés, insectes (*l'Infini dans les cieux, Novissima Verba*). Cf. Musset : *Lettre à Lamartine* : « créature d'un jour » ; 3. Image chère à Vigny comme celle de la prison (empruntée à Pascal) ; 4. *En bas* : sur la terre ; 5. Cf. la fin d'*Éloa*.

« Retournez en mon nom, Reines, je suis la Grâce¹.
L'homme sera toujours un nageur incertain²
Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

85 « Vous toucherez son front, ô filles du Destin!
Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

« Il sera plus heureux, se croyant maître et libre,
En luttant contre vous dans un combat mauvais
90 Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre.

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
Son métier est le mien, sa loi perpétuelle :
Faire ce que je veux pour venir où JE SAIS³. »

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle⁴
95 Afin d'y ressaisir sa domination
Sur la race timide, incomplète⁵ et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion
Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

100 Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles;
Mais, plus forte à présent⁶ dans ce sombre duel,
Notre âme en deuil combat ces Esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
La volonté⁷ transporte à des hauteurs sublimes
105 Notre front éclairé par un rayon du ciel.

Cependant sur nos caps, sur nos rocs⁸, sur nos cimes,
Leur doigt rude et fatal se pose devant nous,
Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes.

1. Cf. la doctrine du jansénisme et de la prédestination (cf. v. 93) [La grâce est « le secours surnaturel que Dieu accorde à l'homme pour l'aider à faire son salut ». On se rappelle les querelles théologiques du xvii^e siècle et la distinction entre la grâce « suffisante », « prévenante », « efficace », « justificante », etc.]; 2. Cf. *la Flûte* (v. 91-92); 3. Cf. *le Mont des Oliviers* (v. 130); 4. *Sa proie éternelle* : c'est-à-dire l'humanité; 5. *Incomplète* : impuissante à accomplir sa tâche à elle seule; 6. *Plus forte à présent*. Cf. v. 91; 7. *La volonté* : qu'il appelle ailleurs le caractère (cf. Avant-propos de *la Maréchale d'Ancre*); 8. *Sur nos rocs*. Cf. *la Maison du berger* (v. 24-25).

Oh! dans quel désespoir nous sommes encor tous!
 110 Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie, [vous ?
 Mais qui donc tient la chaîne¹? — Ah! Dieu juste, est-ce

Arbitre libre et fier des actes de sa vie,
 Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,
 S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,

115 Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus
 A nos belles ardeurs une immuable entrave,
 A nos efforts sans fin des coups inattendus!

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave!
 Question sans réponse² où vos saints se sont tus!
 120 O mystère! ô tourment de l'âme forte et grave!

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT ?
 SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave;
 Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST.

Écrit au Maine-Giraud (Charente), le 27 août 1849.

LA MAISON DU BERGER

A ÉVA

Ce poème parut le 15 juillet 1844 dans la *Revue des Deux Mondes*. D'après P. Flottes, la composition remonterait à 1843 (d'après les *Inédits* qui contiennent les ébauches en prose de cinq poèmes intitulés *Lettres à Éva*). Dans la *Revue des Deux Mondes*, le titre était : « La Maison du berger. Poème à Éva », avec une note : « Ce poème est le prologue du volume des *Poèmes philosophiques* de M. Alfred de Vigny, dont les quatre premiers : *la Sauvage*, *la Mort du loup*, *la Flûte*, *le Mont des Oliviers* ont été publiés dans cette

1. Cf. Voltaire : *Poème sur le désastre de Lisbonne* : « Dieu tient en main la chaîne et n'est point enchaîné »; 2. C'est ce silence que Vigny reproche à Dieu (cf. *le Mont des Oliviers* et la strophe du *Silence*) : Vigny pose ici le problème des rapports de la grâce avec la liberté humaine. Cf. *Journal d'un poète* (1838) sur saint Augustin : « Il défendait la grâce contre Pélage, mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre. C'est que les deux sont en nous : nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime; mais savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action et n'en souffre pas ? »

revue. » Vigny renonça plus tard à publier un recueil sous ce titre.

Le poète se souvient sans doute du songe de Des Grieux dans *Manon* qui rêve d'un « système de vie paisible et solitaire » et qui pense que « pour n'avoir rien à désirer dans la charmante solitude, il fallait y être avec Manon ». Quant au symbole même de *la Maison du berger* il est emprunté à Chateaubriand (*les Martyrs*, I, x) : « Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie. » Nombreuses sont les réminiscences d'autres poètes français ou anglais : Barbier, Musset, Barthélemy, — Milton et Byron : mais l'originalité du poème, si riche de sentiment et de pensée, reste entière. Vigny y prouve, conformément à son affirmation du *Journal inédit* (1843), que « tous les grands problèmes de l'humanité peuvent être traités sous forme de vers ».

Quant à Éva, à qui est dédié le poème, elle a été identifiée par les commentateurs de Vigny à bien des femmes différentes : on a songé à Marie Dorval, mais le poète avait rompu avec elle depuis 1835. D'autres penchent pour la femme même du poète mais si la fragile et malade Lydia fut bien une « voyageuse indolente », comment lui appliquer le vers 47 ? On a proposé tour à tour le nom de certaines amies du poète : la comtesse d'Agoult, M^{me} de Girardin, M^{lle} Maunoir, Louise Colet, M^{me} Holmès ou la fille de celle-ci. Sainte-Beuve insinuait qu'Éva pouvait être une des inconnues dont le poète était épris. Mais il se pourrait qu'Éva soit la « contamination » de plusieurs figures féminines, comme l'était déjà Elvire pour Lamartine. La symbolique Éva représenterait à la fois diverses expériences d'amour, dont plusieurs femmes ont été les occasions pour le poète, et la Femme en général l'abstraction idéale que son esprit aurait dégagée de modèles différents.

I

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé¹,
Portant comme le mien, sur son aile asservie²,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé;
5 S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle³,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Éclairer pour lui seul l'horizon effacé;

1. Cf. dans *Éloa*, le symbole de l'aigle des Asturies et aussi Musset (*Namouna*). Pascal parlait déjà du « cri d'aigle blessé »; 2. Cf. *Journal* (1835) : « L'indépendance fut toujours mon désir, et la dépendance ma destinée »; 3. *Sa plaie immortelle*. Cf. Musset, *la Nuit de Mai* (« sainte blessure »).

- Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
 Lasse de son boulet et de son pain amer,
 10 Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
 Penche sa tête pâle et pleure sur la mer¹,
 Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
 Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
 La lettre sociale² écrite avec le fer;
- 15 Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
 S'indigne des regards, timide et palpitant;
 S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
 Pour la mieux dérober au profane insultant;
 Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
 20 Si ton beau front rougit de passer dans les songes
 D'un impur inconnu qui te voit et t'entend :

- Pars courageusement, laisse toutes les villes³;
 Ne ternis plus tes pieds aux poudres⁴ du chemin;
 Du haut de nos pensers vois les cités serviles
 25 Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
 Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
 Libres⁵ comme la mer autour des sombres îles.
 Marche à travers les champs une fleur à la main.

- La Nature t'attend dans un silence austère;
 30 L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
 Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
 Balance les beaux lis comme des encensoirs.
 La forêt a voilé ses colonnes profondes,
 La montagne se cache, et sur les pâles ondes
 35 Le saule a suspendu ses chastes reposoirs⁶.

1. E. Estève se demande si Vigny en écrivant ces deux vers ne songeait pas au tableau de Gleyre intitulé *la Barque*, ou *le Soir*, ou *les Illusions perdues*;
 2. La marque au fer rouge sur l'épaule qui est le signe des travaux forcés. La métaphore se continue pendant toute cette strophe; 3. Thème dont l'origine est dans l'œuvre de J.-J. Rousseau. Cf. la même idée dans Nodier (*Jean Sbogar*) et dans Musset (*la Coupe et les lèvres* : Dédicace). J. Giraud rapproche également du poème de Lamartine (*A Némésis*, juillet 1831) : « Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes... »; 4. *Poudres* : poussières; 5. Cf. Byron (*Don Juan*, ch. iv, str. 27-28) : « Ils auraient dû vivre ensemble au fond des bois... Voyez comme toute créature née libre vit solitaire! »; 6. *Reposoirs* : comme encensoirs : mot de caractère religieux. Cf. *la Sauvage* (v. 20). Baudelaire reprendra les mêmes rimes dans « Harmonie du soir » (*les Fleurs du mal*).

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
 Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
 Sous les timides joncs de la source isolée
 Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
 40 Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
 Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
 Et des fleurs de la nuit¹ entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
 Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
 45 Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
 Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
 Viens y cacher l'amour et ta divine faute²;
 Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
 J'y roulerai pour toi la Maison du Berger³.

50 Elle va doucement avec ses quatre roues,
 Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux;
 La couleur du corail et celle de tes joues
 Teignent le char nocturne et ses muets essieux.
 Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
 55 Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
 Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
 Ceux où l'astre amoureux⁴ dévore et respandit,
 Ceux que heurtent les vents, ceux que la mer assiège,
 60 Ceux où le pôle obscur⁵ sous sa glace est maudit.
 Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
 Que m'importe le jour ? que m'importe le monde ?
 Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

1. Certaines fleurs (comme les belles-de-nuit) ne s'ouvrent que le soir Cf. Milton (*Paradis perdu*, IV, v. 598 sq.) : « Puis le soir paisible vint, et le gris crépuscule de sa sobre livrée revêtit toutes choses; le silence lui faisait escorte ».

2. La passion coupable est idéalisée suivant la conception romantique (A. de Musset et G. Sand); 3. En plus du passage des *Martyrs* cité plus haut, Vigny se souvient sans doute de Byron (*Childe Harold*, IV, str. 177) : « Oh ! que le désert n'est-il mon séjour ! » et aussi des paroles de Chactas dans *Atala* : « Qu'une hutte avec Atala sur ces bords eût rendu ma vie heureuse ! » Cf. Vigny lui-même dans *la Prison* (v. 235-239); 4. *Amoureux* : ardent (le soleil des pays chauds qui rend amoureux); 5. *Pôle obscur* : deux interprétations possibles (pôle qui n'est pas encore découvert, ou bien allusion à la nuit polaire).

Que Dieu¹ guide à son but la vapeur foudroyante
 65 Sur le fer des chemins qui traversent les monts,
 Qu'un Ange soit debout sur sa forge bruyante,
 Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts
 Et, de ses dents de feu dévorant ses chaudières,
 Transperce les cités et saute les rivières,
 70 Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds!

Oui, si l'Ange² aux yeux bleus ne veille sur sa route,
 Et le glaive à la main ne plane et la défend,
 S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
 Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
 75 S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise,
 Pour jeter en éclats la magique fournaise,
 Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Sur ce taureau de fer³ qui fume, souffle et beugle,
 L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
 80 Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
 Et le gai voyageur lui livre son trésor;
 Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
 Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage⁴,
 Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

85 Mais il faut triompher du temps et de l'espace,
 Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux⁵.
 L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
 Le moment et le but sont l'univers pour nous.
 Tous se sont dit : « Allons ! » mais aucun n'est le maître
 90 Du dragon mugissant qu'un savant⁶ a fait naître;
 Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

1. Ici commence la diatribe de quatre strophes contre les chemins de fer. C'était depuis la catastrophe de la ligne de Versailles (8 mai 1842) un sujet d'actualité. On attribuait cette catastrophe à un excès de vitesse (déjà!), ou à un éclatement de chaudière, ou à la rupture de l'essieu des roues motrices. Vigny semble faire allusion à ces causes diverses du déraillement (57 morts, 107 blessés : parmi les morts Dumont d'Urville). Pour lui, le chemin de fer semble symboliser la civilisation industrielle et l'esprit mercantile du siècle; 2. *L'Ange* : c'est-à-dire ici la vigilance; 3. V. Hugo compare de même le remorqueur (c'est-à-dire la locomotive) à un cheval de fer « qui sue et se lamente »; 4. Cf. sur ce Moloch : Milton (*Paradis perdu*, I, v. 392-396) et dom Calmet : « Dissertation sur Moloch, dieu des Ammonites », dans le *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* (tome I^{er}, 2^e partie, 1724). A ces souvenirs bibliques peut-être se mêle-t-il une réminiscence du taureau de Phalaris (enlevé par les Carthaginois lors du sac d'Agrigente en 400 avant J.-C., et transporté à Carthage; cf. *Diodore de Sicile*, XIII, 90); 5. *Jaloux* : avides; 6. Le savant en question est George Stephenson (1781-1848), inventeur de la locomotive.

Eh bien ! que tout circule et que les grandes causes
 Sur les ailes de feu lancent les actions,
 Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
 95 Les chemins du vendeur¹ servent les passions !
 Béni soit le Commerce au hardi caducée²,
 Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
 Peut franchir en un jour deux grandes nations !

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie
 100 Ne jette, en appelant, le cri du désordre,
 Ou qu'avec son clairon la France nous convie
 Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;
 A moins qu'au lit de mort une mère éplorée³
 Ne veuille encor poser sur sa race adorée
 105 Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,

Évitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces,
 Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
 Que la flèche lancée à travers les espaces
 Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
 110 Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
 Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
 Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
 Le pied vif du cheval sur les pavés en feu :
 115 Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
 Le rire du passant, les retards de l'essieu,
 Les détours imprévus⁴ des pentes variées,
 Un ami rencontré, les heures oubliées,
 L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

120 La distance et le temps sont vaincus. La science.
 Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
 Le Monde est rétréci par notre expérience,

1. *Vendeur* : ici au sens péjoratif (cf. dans l'Évangile les Vendeurs du temple).
 Au contraire les passions désignent ici les sentiments nobles ; 2. *Caducée* :
 attribut de Mercure (dieu du commerce) : bâton avec deux serpents entre-
 lacés ; 3. Vigny songe sans doute ici à la mort de sa mère dont il eut un si
 cruel chagrin (cf. le *Journal d'un poète*) ; 4. Ainsi voyageait Vigny quand il se
 rendait de Paris au Maine-Giraud, avec M^{me} de Vigny, faisant le trajet à
 petites journées. J. Giraud rappelle un passage de Th. Gautier sur l'utilité de
 la poésie où il ne comprend le chemin de fer que pour « messieurs les commis-
 voyageurs commerciaux ou littéraires ».

Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
 Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne¹,
 125 Immobile au seul rang que le départ assigne,
 Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie² amoureuse et paisible
 N'y verra sans horreur son pied blanc attaché;
 Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible
 130 Versent un long regard, comme un fleuve épanché,
 Qu'elle interroge tout avec inquiétude,
 Et, des secrets divins se faisant une étude,
 Marche, s'arrête et marche avec le col³ penché.

II

Poésie⁴! ô trésor! perle⁵ de la pensée!
 135 Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer⁶,
 Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
 D'amasser les couleurs qui doivent te former.
 Mais, sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,

1. Cf. A. de Musset dans la satire *Dupont et Durand* :

Là, de sa roue le coche humanitaire
 Usera jusqu'aux os les muscles de la terre.

De même Montalembert, dans son discours à la Chambre (31 mai 1842), affirmait qu'en « exagérant, en stimulant artificiellement le besoin de mouvement naturel à l'homme, on augmentera considérablement cet ennui et cette tristesse qui semblent graduellement envahir la société civilisée »; 2. C'est la Muse du poète qui, dédaignant ces moyens de communication rapides, ne connaîtra dans *la Maison du berger* que des voyages lents, mais affranchis de toute servitude, et cet isolement nécessaire à l'existence idéale du penseur. Cf. l'éloge de la rêverie dans *Chatterton* (acte I, sc. v); 3. *Col* : Vigny emploie souvent cette forme classique du mot *cou*. Cf. *la Fille de Jephté* (v. 40); 4. Dans cette seconde partie, Vigny va opposer la poésie à la politique, comme il opposait dans la première partie la solitude à la société et la rêverie à la science; 5. La comparaison de la poésie avec la perle était fréquente à cette époque. Cf. Vigny lui-même (*Servitude et grandeur militaires*, livre III, ch. VIII) : « Chaque vague de l'océan ajoute un voile blanchâtre aux beautés d'une perle... », et Auguste Barbier, *Il Pianto*, 1833, « *Bianca* » : « O Poésie, amour, perles de la nature!... » — Sainte-Beuve recueillit cette comparaison (empruntée sans doute à Henri Heine : *Die Romantische Schule*, II^e partie, ch. IV) dans un article sur Vigny à propos de *Servitude et grandeur militaires* (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1835). Opposant à la poésie primitive, générale et populaire, la poésie des sociétés avancées « espèce de rêverie singulière ou de noble maladie », il rappelait que « la perle, si chère aux poètes, n'est rien autre, dit-on, qu'une production malade d'un habitant des coquilles sous-marines ». Parmi ces poésies malsaines et morbides, il rangeait celles de J.-Jacques, de Cowper, de Chatterton, du Tasse, de Gilbert, de Werther, d'Hoffmann et de Stello. Vigny répondrait ici à ces impertinences; 6. *Mer* avec *former* : rime normande.

Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
 140 Le vulgaire effrayé¹ commence à blasphémer.

Le pur enthousiasme² est craint des faibles âmes
 Qui ne sauraient porter son ardeur ni son poids.
 Pourquoi le fuir ? — La vie est double dans les flammes.
 D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :
 145 C'est le Soleil³ du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie;
 Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie ?
 Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires
 Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.
 150 Dès que son œil chercha le regard des satyres,
 Sa parole trembla, son serment fut suspect;
 Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.
 Au passant du chemin elle criait : « Largesse ! »
 Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

155 Ah ! fille sans pudeur, fille du saint Orphée,
 Que n'as-tu conservé ta belle gravité⁴ !
 Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,
 Chanter aux carrefours impurs⁵ de la cité;
 Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche
 160 Le coquet madrigal, piquant comme une mouche,
 Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté.

Tu tombas dès l'enfance, et, dans la folle Grèce,
 Un vieillard⁶, t'enivrant de son baiser jaloux,

1. Mêmes idées dans *Chatterton* et *Stello*. Dans ce « vulgaire », Vigny comprend les hommes politiques qui « ont en général des capacités de notaire et de clerc d'avoué » ; 2. *Le pur enthousiasme*. Vigny l'a décrit dans la préface du drame de *Chatterton*, dans *Stello* et aussi dans son *Journal*. Il en parle comme d'une hallucination mystique, une extase et un délire voluptueux où le poète retiré du monde, seul avec ses voix intérieures, compose dans le silence et la solitude ; 3. Cf. M^{me} de Staël : « L'homme a maudit le soleil, l'amour et la vie ; il a souffert, il s'est senti consumé par ces flambeaux de la nature ; mais voudrait-on pour cela les éteindre ? » (*De l'Allemagne*, III, 1) ; 4. Cf. A. Barbier (*Iambes*, « Melpomène », 1831 : pièce dédiée à Vigny) :

O fille d'Euripide, ô belle fille antique,
 O Muse ! qu'as-tu fait de ta blanche tunique ?

5. Cf. Barthélemy (*Némésis*, 29 mai 1831) :

Aux carrefours impurs de la grande cité,
 Trente ans elle a vendu son impudicité.

6. Le poète Anacréon, pour lequel Vigny est injuste (comme pour Horace et Voltaire).

Releva le premier ta robe de prêtresse,
 165 Et, parmi les garçons, t'assit sur ses genoux.
 De ce baiser mordant ton front porte la trace;
 Tu chantas en buvant dans les banquets d'Horace,
 Et Voltaire à la cour te traîna devant nous.

Vestale aux feux éteints! les hommes les plus graves
 170 Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front;
 Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
 Et n'être que poète est pour eux un affront.
 Ils jettent leurs penses aux vents de la tribune¹,
 Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune,
 175 Les rouleront comme elle et les emporteront.

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,
 Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.
 Leurs discours passagers flattent avec étude
 La foule qui les presse et qui leur bat des mains;
 180 Toujours renouvelé sous ses étroits portiques,
 Ce parterre ne jette aux acteurs politiques
 Que des fleurs sans parfums, souvent sans lendemains.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle²;
 La chambre où ces élus donnent leurs faux combats
 185 Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle;
 Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats,
 Mais il regarde encor le jeu des assemblées
 De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
 Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras³.

190 L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle,
 Et que pour le scrutin on quitte le labour.
 Cependant le dédain de la chose immortelle⁴
 Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.
 Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.

1. Allusion probable à la vie politique de Lamartine, qui, au contraire, affirma, dans l'ode à Némésis, le droit et le devoir pour le poète d'agir en citoyen. Cf. Vigny (*Journal d'un poète*) : « Il est déplorable qu'un poète comme Lamartine, s'il s'avise d'être député, soit forcé de s'occuper des bureaux de tabac »; 2. Au sens péjoratif et satirique, reprend la comparaison de la strophe précédente : ils jouent la comédie; 3. Les machines, qui remplacent les ouvriers et leur enlèvent leur travail. Cf. Alexandre Soumet (1840), dans *la Divine Épopée*, vitupérant contre l'industrie : « Chacun de ses leviers paralyse cent bras »; 4. *La chose immortelle* : la poésie.

- 195 Poésie, il se rit de tes graves symboles¹,
O toi des vrais penseurs impérissable amour!

- Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur²,
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées?
200 Ce fin miroir solide, étincelant et dur,
Reste de nations mortes, durable pierre
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière
On cherche les cités sans en voir un seul mur.

- Diamant sans rival, que tes feux illuminent
205 Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison!
Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,
Que le berger³ t'enclasse au toit de sa maison.
Le jour n'est pas levé⁴. — Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
210 Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

- Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil⁵.
215 La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme⁶ est pareil.

1. Cf. *Journal d'un poète* et aussi *Stello* : le rôle que le poète prête à M. Beckford et à Robespierre. Vigny avait eu une preuve récente de cette hostilité des hommes politiques à l'égard des hommes de lettres dans la façon dont la Chambre venait de repousser le projet de loi présenté par le gouvernement sur la propriété littéraire. « Il n'y a pas, disait Lestiboudois, de propriété de la pensée »; 2. Cf. Vigny (*les Oracles*) : « Le diamant! c'est l'art des choses idéales... » Il dit ailleurs que la poésie rend la pensée « lumineuse par l'éclat de son cristal préservateur ». J. Giraud rapproche également de *Stella* de V. Hugo : « O nations, je suis la poésie ardente »; 3. C'est le poète, qui est le prophète et le guide, en même temps que le voyant; 4. Allusion à l'ère nouvelle promise par les premiers théoriciens socialistes, Saint-Simon, Fourier : l'ouvrage de celui-ci *la Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* (1808) portait comme épigraphe ce vers de Voltaire : « Mais quelle épaisse nuit couvre encor la nature ? »; 5. Le premier appareil guérisseur des coups meurtriers et des anciennes blessures. Cf. Lamennais (*Politique à l'usage du peuple* [1837-1839] : « De la fraternité humaine »); 6. Ce dieu romain était représenté avec une tête, un buste et, à la place des jambes, une borne. Ainsi cette figure symbolise le supplice de l'homme qui ne peut réaliser son rêve et aller de l'avant, car ses pieds sont entravés. Cette image du dieu Terme était familière à A. de Vigny (cf. *Stello*, ch. III, et Lettre à la vicomtesse du Plessis, du 10 novembre 1850).

Mais notre esprit¹ rapide en mouvements abonde;
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.

- 220 L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde
Où sont accumulés d'impalpables trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,
Son Verbe² est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

III

- 225 Éva³, qui donc es-tu? Sais-tu bien ta nature?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir⁴,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
230 En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir?

- Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme!
Compagne délicate⁵! Éva! sais-tu pourquoi?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme⁶,
235 Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règues sur sa vie en vivant sous sa loi⁷.

- Ta parole joyeuse a des mots despotiques;
240 Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques

1. Vigny croit malgré tout à la toute-puissance des idées (cf. *l'Esprit pur, la Bouteille à la mer*); 2. Cf. Malebranche (*Recherche de la vérité*, III) : « Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps », formule rappelée par Joseph de Maistre dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg* (X^e Entretien); 3. Vigny revient à Éva, qui symbolise l'amour. Le poète va nous donner dans cette troisième partie sa philosophie de l'amour et sa conception du rôle de la femme; 4. *L'arbre du savoir* : expression biblique (*Genèse*, II, v. 9); 5. Cet hymne à la femme s'oppose à la malédiction de *la Colère de Samson*; 6. Cf. *Namouna* où Musset montre Lovelace ;

... Amoureux de lui-même

Et, pour s'aimer toujours, voulant toujours qu'on l'aime.

et les *Pensées d'une solitaire* de M^{me} Ackermann qui dit de Lamartine : « Les femmes n'ont été pour lui que des miroirs où il s'est regardé; il s'y est même trouvé très beau »; 7. Cf. *Genèse* (ch. III, v. 16) : « Dieu dit aussi à la femme : Vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera. »

Ton regard redoutable à l'égal de la mort¹;
 Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
 — Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides²,
 245 Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds³ comme ceux des gazelles,
 Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
 Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
 Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui;
 250 Parfois, sur les hauts lieux⁴ d'un seul élan posée,
 Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
 Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
 Ton cœur⁵ vibre et résonne au cri de l'opprimé,
 255 Comme dans une église aux austères silences
 L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
 Tes paroles de feu meuvent⁶ les multitudes,
 Tes pleurs lavent l'injure et les ingraturités,
 Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé⁷.

260 C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
 Que l'humanité triste exhale sourdement.
 Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
 L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
 Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
 265 S'unissant au-dessus du charbon noir⁸ des villes,
 Ne forment qu'un grand mot⁹ qu'on entend clairement.

Viens donc! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
 Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend;

1. Cf. *Cantique des Cantiques* (ch. VI, v. 9) et *Ecclésiaste* (ch. VIII, v. 27)
 « Et j'ai trouvé la femme plus amère que la mort »; 2. *Formes intrépides* : ton
 air assuré et volontaire qui n'est qu'une apparence. Toutes ces expressions sont
 des souvenirs bibliques. Vigny montrera plus loin la femme sous l'aspect
 contraire d'une langueur délicate; 3. Cf. *Stello* : « Les femmes ont des mou-
 vements inspirés on ne sait d'où »; 4. *Sur les hauts lieux* : expression biblique
 (*excelsa*). Cf. *Moïse*; 5. Cf. dans *Chatterton* le quaker à Kitty Bell : « Il n'y
 a pas une si belle pensée à laquelle ne soit supérieur un des élans de ton
 cœur chaleureux »; 6. *Meuvent* : soulèvent; 7. Cf. Milton (*Paradis perdu*,
 VIII, v. 540-559) et aussi Bernardin de Saint-Pierre (*Études de la nature*, X
 « De la figure humaine ») : « Le beau sexe [...] est encore, pour ceux qui ont
 un cœur, le sexe pacifique, [...] le sexe consolateur. Ainsi ils (l'homme et la
 femme) ont été créés afin de supporter ensemble les maux de la vie »; 8. Sym-
 bole de la civilisation industrielle. Cf. *la Sauvage*; 9. *Un grand mot* : Amour
 ou Pitié?

La montagne est ton temple et le bois sa coupole;
 270 L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
 Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
 Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire;
 La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant¹.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,
 275 Je les contemplerai dans ton regard rêveur
 Qui partout répandra ses flammes colorées,
 Son repos gracieux, sa magique saveur;
 Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
 Ne me laisse jamais seul avec la Nature,
 280 Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur².

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
 Que ne peut remuer le pied de ses acteurs;
 Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
 Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
 285 Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
 Je sens passer sur moi la comédie humaine³
 Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
 A côté des fourmis les populations;
 290 Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
 J'ignore en les portant les noms des nations.
 On me dit une mère, et je suis une tombe.

1. *De tes beaux pieds d'enfant*. Cf. Bernardin de Saint-Pierre (*Études de la nature*, XII : « Du sentiment de l'amour ») : « L'herbe qu'ils foulent aux pieds, l'air qu'ils respirent, les ombrages où ils se reposent leur paraissent consacrés par leur atmosphère. » L'image du tapis se trouve également dans le poème des *Amants de Montmorency*; 2. Si Vigny a su goûter les beautés et le charme de la nature, il est revenu bien souvent aussi sur son aversion pour la campagne. Cf. *Journal* (1835) : « J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme. » Cf. Lettres à la marquise de La Grange (27 octobre 1839, 3 octobre 1840, 24 novembre 1843); à la vicomtesse Du Plessis (10 août 1848); à M^{me} Lachaud (septembre 1856). Mais sa haine ne semble que du dépit dans une lettre à une amie (7 septembre 1856) : « Je n'ai pas pu voir la nature, que j'aurais aimé à contempler et, pour ne pas en avoir de regrets, j'ai fait des vers contre elle que je vous envoie. Je me suis persuadé en maudissant la terre, ses bois et ses montagnes, que je les détestais [...] et que tout cela n'est, après tout, qu'une toile de fond bonne à servir de cadre à la beauté qu'on aime »; 3. C'est le titre donné par Balzac en 1842 à l'ensemble de son œuvre et à ce sujet Vigny avait écrit ironiquement dans son *Journal* : « Une des choses curieuses de notre époque, c'est l'orgueil des prétentions littéraires démesurées. L'un (Soumet) appelle son livre *la Divine Épopée*, l'autre, *la Comédie humaine*. »

Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe¹,
 Mon printemps ne sent pas vos adorations.

- 295 « Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
 J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers;
 Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
 Sur l'axe harmonieux² des divins balanciers.
 Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
 300 J'irai seule et sereine, en un chaste silence
 Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

- C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
 Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
 Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
 305 Nourrissant de leurs suc la racine des bois.
 Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
 « Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
 Aimez³ ce que jamais on ne verra deux fois. »

- Oh! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
 310 Ange doux et plaintif qui parle en soupirant?
 Qui naîtra comme toi portant une caresse
 Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
 Dans les balancements de ta tête penchée,
 Dans ta taille indolente et mollement couchée,
 315 Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant?

1. Cf. Bossuet (*Sermon sur la mort*, 1^{er} point) : « Tout nous appelle à la mort... », et Buffon (*Histoire naturelle* : « le Bœuf ») : « Pour vivre, il faut détruire. » De même Joseph de Maistre (*Voyage autour de ma chambre*, XXI) : « La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. » Enfin Chénedollé (*Études poétiques*, Ode XXIX) : « L'indifférence de la nature. » Byron avait exprimé la même idée (II^e chant de *Lara*) reprise par Lamartine dans le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* : « Triomphe, disait-il, immortelle nature »; 2. Allusion probable à la théorie pythagoricienne de l'harmonie des sphères (exposée dans Cicéron, *De Republica* [VI, 13], et aussi dans Chateaubriand, le *Génie du christianisme* [II, 3, 4], Fontanes, *Essai sur l'astronomie*, Chénedollé : *Génie de l'homme*, etc.). Shakespeare avait développé ce thème dans le *Marchand de Venise* dont Vigny avait donné une traduction en 1828. Cf. acte III, sc. XII :

De ces globes suivant leurs chemins veloutés,
 Il n'en est pas un seul dont l'invisible roue
 Ne produise un concert qui se mêle et se joue
 Parmi les chants divins des anges aux yeux bleus.

3. E. Estève voit dans ce vers une réplique au vers de Byron (*Cain*, acte II, sc. II) : « Je te plains d'aimer ce qui doit périr », et rapproche d'un passage de Michelet (*Histoire de France*, t. IV, 1840, p. 152 à propos de la mort de Louis d'Orléans).

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
 Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
 Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
 L'homme, humble passager, qui dut¹ vous être un roi;
 320 Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
 J'aime la majesté² des souffrances humaines;
 Vous ne recevrez pas un cri d'amour³ de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
 Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
 325 Viens du paisible seuil de la maison roulante
 Voir ceux qui sont passés⁴ et ceux qui passeront.
 Tous les tableaux⁵ humains qu'un Esprit pur m'apporte
 S'animeront pour toi quand, devant notre porte,
 Les grands pays muets⁶ longuement s'étendront.

330 Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
 Sur cette terre ingrate où les morts ont passé;
 Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
 Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
 A rêver, appuyée aux branches incertaines,
 335 Pleurant, comme Diane⁷ au bord de ses fontaines,
 Ton amour taciturne et toujours menacé⁸.

1. *Qui dut* : qui aurait dû (latinisme); 2. Cf. *Journal* de Vigny (1844). « Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques, l'esprit d'humanité; l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées »; 3. Cf. Byron (*Manfred*, I, II) : « O Terre, ô ma mère et toi, aube qui commencez à poindre et vous, montagnes, pourquoi êtes-vous belles ? Je ne puis vous aimer »; 4. Cf. Shelley (*Prométhée délivré*, acte III, sc. III); 5. Vigny oppose ce mot à *esquisses* pour désigner les compositions qu'il juge achevées et dignes de figurer dans son œuvre définitive. Cf. Lettre à Brizeux (2 août 1831) : « Je fis depuis (*Cinq-Mars*) ce que j'ai fait toujours, des esquisses qui font mes délices, et du milieu desquelles je tire de rares tableaux. » Cf. *l'Esprit pur* (v. 58-63); 6. Sainte-Beuve écrit en marge de son exemplaire des *Destinées* : « Voilà un vers à joindre au *Pontum adspectabant flentes* de Virgile; 7. Cf. Shakespeare (*Comme il vous plaira*, IV, 1, où il s'agit de l'héroïne de la *Diana Enamorada* de G. de Montemayor, l'éternelle pleureuse). Mais Vigny n'a sans doute pensé qu'à la Diane chasserresse de la mythologie qui baignait son corps dans les étangs des bois; 8. En août 1843 fut esquissé *l'Âge d'or de l'avenir, Réponse d'Éva*, dont les premiers vers ont été écrits et dont la suite fut ébauchée en prose. Cette *Réponse d'Éva* aurait terminé le recueil qu'ouvrait *la Maison du berger*. Le poème aurait résumé les grandes poésies des *Destinées* et se serait terminé par une conclusion optimiste : « Ce jour vaut mieux qu'hier, demain mieux qu'aujourd'hui ».

LA COLÈRE DE SAMSON

Ce poème, qui porte la date du 7 avril 1839, fut seulement imprimé dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1864. C'est l'épilogue de la liaison du poète avec l'actrice Marie Dorval (la rupture date de 1838) : mais, par discrétion, il ne voulut pas publier de son vivant ce poème où il enveloppe sous un symbole philosophique une aventure personnelle.

Vigny avait d'abord songé à s'exprimer dans un poème sur Milon de Crotone, mais il revient au symbole de Samson et Dalila, une première fois imaginé en 1835. D'après le *Journal inédit*, la première ébauche aurait été crayonnée en voyageant et passant à Tours dans une auberge en décembre 1838. C'est cette esquisse qu'il aurait reprise et complétée quelques mois plus tard en Angleterre.

Pour ce qui est du symbole, la source principale est dans la Bible : *Juges* (xvi) qui avait déjà inspiré le *Samson Agonistes* de Milton : Samson le Nazaréen doit sa vigueur à sa chevelure. Dalila, à qui il a confié son secret, le trahit et le livre aux Philistins. Ceux-ci lui crèvent les yeux, mais Samson, dont les cheveux ont repoussé, renverse les colonnes du temple, où il s'ensevelit lui-même en même temps que trois mille ennemis. Vigny s'imite lui-même et reprend ses *Scènes du désert*, fragments de l'*Almeh*, roman (*Revue des Deux Mondes*, avril 1831). Enfin, d'après E. Dupuy, Vigny aurait vu à Londres, en 1839, chez lady Blessington, un tableau de Mantegna, *Samson and Dalilah*, auquel le poète aurait emprunté certains détails du décor (« Un ciel rouge strié de noir. »). D'après E. Bouvier (*Mélanges Vianey*), cette interprétation serait erronée.

- Le désert est muet, la tente est solitaire.
 Quel pasteur courageux la dressa sur la terre
 Du sable et des lions? — La nuit n'a pas calmé
 La fournaise du jour dont l'air est enflammé.
 5 Un vent léger s'élève à l'horizon et ride
 Les flots de la poussière ainsi qu'un lac limpide.
 Le lin blanc de la tente est bercé mollement;
 L'œuf d'autruche, allumé, veille paisiblement,
 Des voyageurs voilés intérieure étoile,
 10 Et jette longuement deux ombres sur la toile¹.

1. Dans ce début, Vigny se souvient de ses *Scènes du désert*, où il avait pris certains détails dans Vivant Denon (*Voyage dans la Basse et Haute Égypte*, Paris, 1802).

- L'une est grande et superbe, et l'autre est à ses pieds :
 C'est Dalila, l'esclave¹, et ses bras sont liés
 Aux genoux² réunis du maître jeune et grave
 Dont la force divine obéit à l'esclave.
- 15 Comme un doux léopard elle est souple et répand
 Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.
 Ses grands yeux, entr'ouverts comme s'ouvre l'amande,
 Sont brûlants du plaisir que son regard demande,
 Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.
- 20 Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,
 Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle,
 Ses flancs, plus élancés que ceux de la gazelle,
 Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or,
 Sont bruns, et, comme il sied aux filles de Hatsor³,
- 25 Ses deux seins, tout chargés d'amulettes anciennes,
 Sont chastement pressés d'étoffes syriennes.

- Les genoux de Samson fortement sont unis
 Comme les deux genoux du colosse Anubis⁴.
 Elle s'endort sans force et riante et bercée
- 30 Par la puissante main sous sa tête placée.
 Lui murmure le chant funèbre et douloureux
 Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux.
 Elle ne comprend pas la parole étrangère,
 Mais le chant verse un somme en sa tête légère.
- 35 « Une lutte éternelle⁵ en tout temps, en tout lieu,
 Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
 Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
 Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

- « L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
- 40 Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
 Et ce bras le premier l'engourdit, le balance
 Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.

1. La Bible dit seulement (*Juges*, xvi, 4) : « Après cela, il aime une femme qui demeure dans la vallée de Sorec et s'appelait Dalila »; 2. Au contraire, dans la Bible, c'est Samson qui s'endort sur les genoux de Dalila; 3. *Hatsor* : ville d'Asor (cf. *Juges*, ch. iv, v. 2); 4. *Anubis* : dieu de l'ancienne Égypte figuré avec le corps d'un homme et la tête d'un chacal; 5. Cf. M^{me} de Staël (*De l'Allemagne*, 3^e partie, ch. xix) : « De l'amour dans le mariage » : « Tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution quelconque qui change l'opinion des hommes sur la constance que leur impose le lien du mariage, il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la moralité de tous deux souffrira. »

- Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
 Il rêvera partout à la chaleur du sein,
 45 Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
 A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
 Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
 Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.
 Il ira dans la ville, et, là, les vierges folles¹
 50 Le prendront dans leurs lacs aux premières paroles².
 Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,
 Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.
 Quand le combat que Dieu fit pour la créature
 Et contre son semblable et contre la nature
 55 Force l'Homme à chercher un sein où reposer,
 Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.
 Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche :
 Vient un autre combat plus secret, traître et lâche;
 Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là;
 60 Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA³.

- « Elle rit et triomphe; en sa froideur savante,
 Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante
 De ne rien éprouver des atteintes du feu.
 A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu :
 65 Elle se fait aimer sans aimer elle-même;
 Un maître lui fait peur. C'est le plaisir qu'elle aime :
 L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.
 Un sacrifice illustre et fait pour étonner
 Rehausse mieux que l'or, aux yeux de ses pareilles,
 70 La beauté qui produit tant d'étranges merveilles
 Et d'un sang précieux sait arroser ses pas.
 — Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas! —
 Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
 Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.
 75 La Femme est, à présent, pire que dans ces temps
 Où, voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens⁴! »
 Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,

1. Cf. la parabole des vierges folles et des vierges sages dans l'Évangile selon saint Matthieu (ch. XXV, v. 1-13); 2. Cf. *Proverbes* (ch. VII, v. 4-13, 21-26); 3. Ce mépris, plein de pessimisme, de la femme se trouvait déjà dans Milton (*Paradis perdu*, X, v. 889-909) : « Oh! pourquoi Dieu, le sage créateur, qui peupla les plus hauts cieux d'esprits mâles, créa-t-il à la fin cette nouveauté sur la terre, ce beau défaut de la nature? »; 4. Cf. *Genèse* (VI, v. 5) : « Je me repens de les avoir faits (l'homme et les animaux). »

La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodôme;
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,

80 Les deux sexes mourront chacun de son côté.

« Éternel! Dieu des forts! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins¹ n'en donnaient à mon cœur.

85 — Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie.

Trois fois² elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux

Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux;

Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée

90 De se voir découverte ensemble et pardonnée;

Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur

Écrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

« Mais enfin je suis las³. J'ai l'âme si pesante,
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante

95 Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain⁴

Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.

Toujours voir serpenter la vipère dorée⁵

Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée;

Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr⁶,

100 La Femme, enfant malade et douze fois impur⁷!

Toujours mettre sa force à garder sa colère

Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire

D'où le feu s'échappant irait tout dévorer;

Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,

105 C'est trop! Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.

J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.

Qu'ils seront beaux⁸ les pieds de celui qui viendra

Pour m'annoncer la mort! — Ce qui sera, sera⁹! »

1. Cf. *Juges* (xvi, 17) : « Si l'on me rase la tête, toute ma force m'abandonnera et je deviendrai faible comme les autres hommes »; 2. Cf. *Juges* (xvi, v. 5-14). Trois fois Samson avait donné une fausse explication de sa force et trois fois déjà Dalila l'avait trahi; 3. Cf. *Juges* (xvi, 16) : « Comme elle l'importunait sans cesse..., enfin la fermeté de son cœur se ralentit, et il tomba dans une lassitude mortelle »; 4. Allusion aux battants de la grande porte de Gaza où Samson était enfermé et qu'il transporta à dix lieues de là; 5. Cf. Milton (*Samson Agonistes*, v. 997-1002) : « Un vrai serpent par le dard, découvert à la fin, jusqu'ici caché! », et dans *le Paradis perdu* (x, 867 : Adam à Ève) : « Hors de ma vue, serpent! »; 6. Cf. Milton (*Paradis perdu*, x, 125-143); 7. Cf. Ezéchiel (xxii, 10), Lévitique (xv, 19-21, et xxiii, 19); 8. Image biblique : *Isaïe* (Lii, 7) [à rapprocher de l'exclamation de De Thou, ch. xxv de *Cinq-Mars*]; 9. Cf. Shakespeare (*Roméo et Juliette*, acte IV, sc. 1) : « Ce qui doit être sera » (*What must be, shall be*).

Il dit et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure
 110 Où les guerriers, tremblant¹ d'être dans sa demeure,
 Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,
 Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux²,
 Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne
 Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine,
 115 Le placèrent debout, silencieusement,
 Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement
 Et deux fois, en tournant, recula sur sa base
 Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase,
 Allumèrent l'encens, dressèrent un festin³
 120 Dont le bruit s'entendait du mont le plus lointain;
 Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée
 Placèrent Dalila, pâle prostituée⁴,
 Couronnée, adorée et reine du repas,
 Mais tremblante et disant : IL NE ME VERRA PAS!

125 Terre et ciel! avez-vous tressailli d'allégresse
 Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse
 Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang
 Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant?
 Et quand enfin Samson, secouant les colonnes
 130 Qui faisaient le soutien des immenses Pylônes⁵,
 Écrasa d'un seul coup, sous les débris mortels,
 Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels⁶?

Terre et ciel! punissez par de telles justices
 La trahison ourdie en des amours factices,
 135 Et la délation du secret de nos cœurs
 Arraché dans nos bras par des baisers menteurs.

Écrit à Shavington (Angleterre), 7 avril 1839.

1. Ils ont été cachés dans sa chambre par Dalila (cf. *Juges*, xvi, 9); 2. Cf. *Juges* (xvi, 21) : « Les Philistins, l'ayant donc pris, lui crevèrent aussitôt les yeux, et l'ayant mené à Gaza chargé de chaînes, ils l'enfermèrent dans une prison où ils lui firent tourner la meule d'un moulin »; 3. Tiré encore de la Bible (xvi, 23 et 25) : « Ils firent ensuite des festins avec de grandes réjouissances et, après le dîner, ils commandèrent que l'on fit venir Samson [...] et ils le firent tenir entre deux colonnes »; 4. *Prostituée*. Le mot est déjà dans Milton (*Paradis perdu*, iv, 1049-1052); 5. Note de Vigny : « Pylône, nom grec, qui a été depuis longtemps adopté pour représenter à la pensée ces sortes d'arcs de triomphe dont le sommet est une terrasse et les piliers de larges obélisques »; 6. Cf. *Juges* (xvi, 26-30) : « Alors Samson dit au garçon qui le conduisait : Laissez-moi toucher les colonnes qui soutiennent toute la maison.

LA MORT DU LOUP

Ce poème parut le 1^{er} février 1843 dans la *R vue des Deux Mondes*. Depuis longtemps, Vigny était hanté par cette idée du sacrifice impassible. Il écrivait vers 1831 : « J'aime ceux qui se résignent sans gémir et portent bien leur fardeau », et, dès 1836, il avait intitulé « la Mort du loup » un épisode d'une nouvelle restée inédite, où le « loup » était un chouan blessé qui se laissait fusiller plutôt que d'obéir. — Sans doute, en même temps que des battues au loup auxquelles il assista lui-même et des histoires de chasse que sa jeunesse entendit conter si souvent, s'est-il souvenu du passage de Byron (*Childe Harold*, ch. IV, str. 21) : « La vie et la douleur jettent surtout de profondes racines dans les cœurs solitaires et désolés : le chameau supporte sans se plaindre les plus pesants fardeaux, et le loup sait mourir en silence. [...] De tels exemples nous seraient-ils donnés en vain ? Si des animaux d'un naturel ignoble et sauvage souffrent avec résignation, ne pourrions-nous pas, nous, formés d'un limon plus noble, braver les malheurs de la vie ? [...] Ce n'est qu'un jour. » Ces vers de Byron avaient été développés par Macaulay (*Prophéties de Capys*, str. 16 et 17, dans les *Chants de l'ancienne Rome*, 1842), et M. Digeon pense que Macaulay put servir d'intermédiaire entre Byron et Vigny. Mais la chose n'est pas sûre car *la Mort du loup* a sans doute été composée par Vigny dès 1838.

Vigny accordait une grande importance à ce poème. Cf. Lettre au marquis de La Grange (24 novembre 1843) : « Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais ! C'est une saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme *la Mort du loup*. »

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
 Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
 Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
 Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
 5 Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes¹,
 Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
 Nous avons aperçu les grands ongles marqués
 Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
 Nous avons écouté, retenant notre haleine
 10 Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
 Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement

1. *Brandes* : bruyères séchées (ouest de la France et notamment Poitou).

- La girouette en deuil criait au firmament;
 Car le vent, élevé, bien au-dessus des terres,
 N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
 15 Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
 Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
 Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
 Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
 A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,
 20 Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut¹,
 A déclaré tout bas que ces marques récentes
 Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
 De deux grands loups-cerviers² et de deux louveteaux.
 Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
 25 Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
 Nous allions, pas à pas, en écartant les branches.
 Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
 J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
 Et je vois au delà quatre formes³ légères
 30 Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
 Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
 Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
 Leur forme était semblable et semblable la danse;
 Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
 35 Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
 Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
 Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
 Sa Louve⁴ reposait comme celle de marbre
 Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
 40 Couvaient les demi-dieux⁵ Rémus et Romulus.
 Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
 Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.

1. *En défaut*, terme technique : se dit du chasseur qui a perdu la trace.
 2. *Loups-cerviers*. Il s'agit du lynx qui, d'après Buffon, « n'a rien du loup qu'une espèce de hurlement qui, se faisant entendre de loin, a dû tromper les chasseurs et leur faire croire qu'ils entendaient un loup... Pour le distinguer du vrai loup, les chasseurs auront ajouté l'épithète de *cervier*, parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt parce que sa peau est variée de taches à peu près comme celle des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée ». Cf. Chateaubriand (*Voyage en Amérique*) : « Il y a en Amérique plusieurs espèces de loups : celui qu'on appelle *cervier* vient pendant la nuit aboyer autour des habitations » ; 3. *Quatre formes* : les deux louveteaux et les deux ombres de leurs corps ; 4. Cf. l'invocation de Byron dans *Childe Harold* à la louve romaine : « Toi dont les mamelles de bronze semblent encore contenir le lait des conquérants » ; 5. *Les demi-dieux* : parce que fils de Mars. La légende de Romulus et Rémus portés par les eaux du Tibre au pied du Palatin et allaités par une louve est bien connue.

Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
 Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
 45 Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
 Du chien le plus hardi la gorge pantelante¹,
 Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
 Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
 Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
 50 Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
 Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
 Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
 Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
 Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
 55 Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
 Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
 Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
 Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
 Et, sans daigner savoir² comment il a péri,
 60 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
 Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
 A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,
 Avaient voulu l'attendre; et, comme je le crois,
 65 Sans ses deux Louveteaux, la belle et sombre veuve
 Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;
 Mais son devoir était de les sauver, afin
 De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
 A ne jamais entrer dans le pacte des villes
 70 Que l'homme a fait avec les animaux serviles³
 Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
 Les premiers possesseurs⁴ du bois et du rocher.

1. *Pantelante* : haletante; 2. Le courage farouche du loup est plein d'un fier mépris. Déjà Buffon avait remarqué la vaillance de cet animal : « Lorsqu'on l'achève à coups de bâton, il ne se plaint pas comme le chien : il est plus dur, moins sensible »; 3. *Les animaux serviles* : les chiens. Cf. La Fontaine (*le Loup et le Chien*). Vigny idéalise le loup qui, chez le fabuliste, n'obéit qu'à son instinct et non à une sorte de sentiment du devoir; 4. Vigny semble se souvenir ici de la philosophie de Chateaubriand et surtout de Rousseau (supériorité de l'état de nature sur l'état de société civilisée).

III

- Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
- 75 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux¹!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse²,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
- 80 Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord³ monté.
- 85 Gémir, pleurer, prier est également lâche⁴.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Écrit au château du M..., 1843.

LA FLÛTE

Ce poème parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 mars 1843. D'après P. Flottes, il portait en sous-titre : l'Égalité des âmes. Déjà, dans le *Journal* (1842), Vigny écrivait : « Des organes mauvais servent l'intelligence, ai-je dit dans le poème de la *Flûte*. »

Le problème de l'inégalité des intelligences et des rapports du physique et du moral préoccupait depuis longtemps Vigny (voir dans l'*Édition critique* d'Estève les remarques tirées à ce sujet

1. Estève rapproche par contraste de Voltaire (*l'Ingénu*, ch. xx) : « Nous ne mourons comme eux avec indifférence que quand l'âge ou la maladie nous rend semblables à eux par la stupidité de nos organes. » Au contraire, J.-J. Rousseau écrit dans *l'Émile* (l. II) : « La première loi de résignation nous vient de la nature. Les sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort et l'endurent presque sans se plaindre » et Byron (*Childe Harold*, IV, str. 21) : « Le chameau supporte sans se plaindre les plus pesants fardeaux, et le loup sait mourir en silence » (cf. également Montaigne sur la résignation des hommes simples, « les paysans », *Essais*, I, 56); 2. *Ce qu'on laisse* : ce qu'on laisse après soi de durable; 3. *Tout d'abord* (*primum omnium*) : tout de suite, spontanément; 4. On retrouve ici la religion de l'honneur si chère à Vigny. Cf. *Journal d'un poète* (1834) : « Roman moderne : Un homme d'honneur » : « L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui. »

du *Journal* en 1837 sur Tony Johannot, en 1840 sur Lassailly, en 1842 sur Malebranche : « Malebranche était idiot jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Une chute le blesse à la tête, on le trépane, il devient un homme de génie. Descartes trépané fût peut-être devenu idiot. ») Peut-être Vigny attribuait-il à Malebranche ce qu'il avait lu au sujet de J.-J. Rousseau dans *les Recherches philosophiques* de Bonald. Peut-être, également, Vigny a-t-il pris le symbole de la *Flûte* dans Gibbon (*Histoire de la décadence de l'empire romain*, chap. xv) ou dans un passage de *Hamlet* de Shakespeare (acte III, sc. II).

Ce problème avait été déjà traité au point de vue philosophique par le métaphysicien Maine de Biran et par de Bonald. L'originalité de Vigny n'en reste pas moins grande dans la conception comme dans la forme.

I

Un jour, je vis s'asseoir au pied de ce grand arbre
 Un pauvre¹ qui posa sur ce vieux banc de marbre
 Son sac et son chapeau, s'empressa d'achever
 Un morceau de pain noir, puis se mit à rêver.
 5 Il paraissait chercher dans les longues allées
 Quelqu'un pour écouter ses chansons désolées;
 Il suivait à regret la trace des passants
 Rares et qui, pressés, s'en allaient en tous sens.
 Avec eux s'enfuyait l'aumône disparue,
 10 Prix douteux d'un lit dur en quelque étroite rue
 Et d'un amer souper dans un logis malsain.
 Cependant il tirait lentement de son sein,
 Comme se préparait au martyre un apôtre,
 Les trois parts² d'une Flûte et liait l'une à l'autre,
 15 Essayait l'embouchure à son menton tremblant,
 Faisait mouvoir la clef, l'épurait en soufflant,
 Sur ses genoux ployés frottait le bois d'ébène,
 Puis jouait. — Mais son front en vain gonflait sa veine,
 Personne autour de lui pour entendre et juger
 20 L'humble acteur d'un public ingrat et passager.
 J'approchais une main du vieux chapeau d'artiste,

1. E. Estève rapproche le mouvement général du poème de la pièce de Sainte-Beuve *le Joueur d'orgue*, dans les *Pensées* d'août 1837 :

Je voyais cheminer, tout près de la portière,
 Un pauvre joueur d'orgue...

2. *Parts* : parties.

Sans attendre un regard de son œil doux et triste
 En ce temps de révolte et d'orgueil si rempli;
 Mais, quoique pauvre, il fut modeste et très poli.

II

- 25 Il me fit un tableau de sa pénible vie.
 Poussé par ce démon¹ qui toujours nous convie,
 Ayant tout essayé, rien ne lui réussit²,
 Et le chaos entier roulait dans son récit :
 Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
 30 Qu'entreprise avortée et grandeur en paroles

- D'abord, à son départ, orgueil démesuré,
 Gigantesque écriteau sur un front assuré,
 Promené dans Paris d'une façon hautaine :
 Bonaparte et Byron, poète et capitaine,
 35 Législateur aussi, chef de religion
 (De tous les écoliers c'est la contagion),
 Père d'un panthéisme orné de plusieurs choses,
 De quelques âges d'or et des métempsycoses
 De Bouddha, qu'en son cœur il croyait inventer;
 40 Il l'appliquait à tout, espérant importer
 Sa révolution dans sa philosophie;
 Mais des contrebandiers notre âge se défie;
 Bientôt par nos fleurets le défaut est trouvé;
 D'un seul argument fin son ballon fut crevé.
 45 Pour hisser sa nacelle³, il en gonfla bien d'autres
 Que le vent dispersa. Fatigué des apôtres,
 Il dépouilla leur froc⁴. (Lui-même le premier
 Souriait tristement de cet air cavalier
 Dont sa marche, au début, avait été fardée
 50 Et, pour d'obscurs combats, si pesamment bardée⁵;
 Car, plus grave à présent, d'une double lueur
 Semblait se réchauffer et s'éclairer son cœur;

1. *Ce démon* : l'ambition; 2. Le type du raté avait été déjà dessiné plusieurs fois (en 1833, par Théophile Gautier dans *les Jeune-France* sous le nom de Daniel Jovard; en 1836, par Théophile de Ferrières, dans un des contes de *Samuel Bach*; en 1838, par Alfred de Musset dans *Dupont et Durand* et enfin, en 1842, par Louis Reybaud dans *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*); 3. Cf. *Journal* (1833) : « C'est un grand malheur que de porter avec soi dans l'avenir son maladroite critique comme un ballon sa nacelle »; 4. *Froc* : il s'agit du costume spécial porté par les saint-simoniens; 5. *Bardée* : cuirassée (*barda* : le bât, puis partie de l'armure).

- Le Bon Sens qui se voit, la Candeur qui l'avoue¹,
 Coloraient en parlant les pâleurs de sa joue.)
- 55 Laissant donc les couvents, panthéistes ou non,
 Sur la poupe d'un drame il inscrivit son nom,
 Et vogua sur ces mers aux trompeuses étoiles;
 Mais, faute de savoir, il sombra sous ses voiles²
 Avant d'avoir montré son pavillon aux airs.
- 60 Alors rien devant lui que flots noirs et déserts,
 L'océan du travail si chargé de tempêtes
 Où chaque vague emporte et brise mille têtes.
 Là, flottant quelques jours sans force et sans fanal,
 Son esprit surnagea dans les plis d'un journal,
- 65 Radeau désespéré que trop souvent déploie
 L'équipage affamé qui se perd et se noie.
 Il s'y noya de même, et de même, ayant faim,
 Fit ce que fait tout homme invalide et sans pain.
 « Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme
- 70 Faible autant que serait l'âme de quelque femme,
 Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
 Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.
 L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
 Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue.
- 75 Je vois grossir l'obstacle en invincible amas,
 Je tombe ainsi que Paul³ en marchant vers Damas.
 — Pourquoi, me dit la voix qu'il faut aimer et craindre,
 Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ne peux m'étreindre?
 — Et le rayon me trouble et la voix m'étourdit,
- 80 Et je demeure aveugle et je me sens maudit. »

III

- « Non, criai-je en prenant ses deux mains dans les miennes,
 Ni dans les grandes lois des croyances anciennes,
 Ni dans nos dogmes froids⁴, forgés à l'atelier,
 Entre le banc du maître et ceux de l'écoulier,
- 85 Ces faux Athéniens dépourvus d'atticisme,

1. Sainte-Beuve avait cru devoir corriger ainsi son exemplaire des *Destinées* : « Le bon sens qui se voit, la candeur qui s'avoue »; 2. On a souvent remarqué combien Vigny aimait les comparaisons nautiques (cf. *la Bouteille à la mer*). L'image se continue ici dans tout le passage; 3. Cf. *Actes des Apôtres* (ix, v. 3-9) : le récit de la conversion de saint Paul; 4. Il s'agit sans doute ici des philosophes de l'école de Cousin. Cf. *Journal* (1829) : « L'éclectisme est une lumière sans doute, mais une lumière comme celle de la lune qui éclaire sans échauffer. »

Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
N'ont découvert un mot par qui fût condamné
L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né¹.

- « C'est assez de souffrir sans se juger coupable
90 Pour avoir entrepris et pour être incapable.
J'aime, autant que le fort, le faible courageux
Qui lance un bras débile² en des flots orageux,
De la glace d'un lac plonge dans la fournaise
Et d'un volcan profond va tourmenter la braise.
95 Ce Sisyphe éternel³ est beau, seul, tout meurtri,
Brûlé, précipité, sans jeter un seul cri,
Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe
A toujours ramasser son rocher qui retombe.
Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
100 Vous dédaignent jamais, méprisez leur mépris;
Car ce sommet de tout, dominant toute gloire,
Ils n'y sont pas, ainsi que l'œil pourrait le croire.
On n'est jamais en haut. Les forts, devant leurs pas,
Trouvent un nouveau mont inaperçu d'en bas.
105 Tel que l'on croit complet et maître en toute chose
Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose,
Et qu'il est tel grand but qu'en vain il entreprend.
— Tout homme a vu le mur⁴ qui borne son esprit.
« Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
110 Des organes mauvais⁵ servent l'intelligence
Et touchent, en tordant et tourmentant leur nœud⁶,
Ce qu'ils peuvent atteindre et non ce qu'elle veut.
En traducteurs grossiers de quelque auteur céleste
Ils parlent... Elle chante et désire le reste.

1. Cf. Évangile selon saint Jean (ch. ix, c. 1-3 sur l'aveugle de naissance)
« Jésus répondit : Ce n'est pas qu'il ait péché ni lui, ni ceux qui l'ont mis au monde ». La thèse contraire avait été soutenue par J. de Maistre : *Soirées de Saint-Petersbourg* (III^e Entretien, début); 2. Cf. les *Destinées* (v. 83)
« L'homme sera toujours un nageur incertain »; 3. Dans la mythologie, Sisyphe roulant son rocher qui retombe sans cesse, représente l'effort toujours vain mais ici encore, Vigny transforme le sens de la fable antique d'une façon qui annonce déjà l'interprétation d'A. Camus dans *le Mythe de Sisyphe* (1942)
4. Cf. les vers de Lamartine dans *l'Homme* :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Cette idée avait souvent été exprimée par Pascal; 5. Cf. La Rochefoucauld (XLIV) : « La force et la faiblesse de l'esprit sont mal nommées; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps », et La Bruyère (*De l'homme*, 143). Cf. aussi de Bonald (*Recherches philosophiques*, « Définition de l'homme : une intelligence servie par des organes »); 6. *Leur nœud* : leurs entraves.

- 115 Et, pour vous faire ici quelque comparaison,
 Regardez votre flûte, écoutez-en le son.
 Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
 La lèvre? Était-il pas ou moins rude ou moins tendre?
 Eh bien! c'est au bois lourd que sont tous les défauts!
- 120 Votre souffle était juste et votre chant est faux.
 Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve,
 Je crois qu'après la mort, quand l'union s'achève¹,
 L'âme retrouve alors la vue et la clarté,
 Et que, jugeant son œuvre avec sérénité,
- 125 Comprenant sans obstacle et s'expliquant sans peine,
 Comme ses sœurs du ciel elle est puissante et reine,
 Se mesure au vrai poids, connaît visiblement
 Que son souffle était faux par le faux instrument²,
 N'était ni glorieux ni vil, n'étant pas libre;
- 130 Que le corps seulement empêchait l'équilibre;
 Et, calme, elle reprend dans l'idéal bonheur,
 La sainte égalité des esprits du Seigneur. »

IV

- Le pauvre alors rougit d'une joie imprévue,
 Et contempla sa Flûte avec une autre vue;
- 135 Puis, me connaissant mieux, sans craindre mon aspect,
 Il la baisa deux fois en signe de respect,
 Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
 Ce *Salve Regina*³ que chantent les Trappistes.
 Son regard attendri paraissait inspiré,
- 140 La note était plus juste et le souffle assuré.

LE MONT DES OLIVIERS⁴

Ce poème parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 1^{er} juin 1844. Le problème de la destinée humaine avait toujours préoccupé Vigny (cf. *Éloa*, le Déluge, v. 149-150). A la mort de sa mère, il

1. *S'achève* : se termine; 2. *Le faux instrument* : la fausseté de l'instrument; 3. *Salve Regina* : Prière à la Vierge (« Salut, Reine du ciel »). C'est le début d'un hymne catholique, qui se chante après Complies et qu'on pouvait entendre le soir dans les couvents de la Trappe. Vigny a écrit un poème : *le Trappiste*; 4. Une note du manuscrit, au bas du premier feuillet, est écrite de la main de Vigny et précise ces sources évangéliques : l'Évangile selon saint Matthieu (ch. xxvi, v. 36), — saint Luc (ch. xxii, v. 39), — saint Jean (ch. xviii, v. 1), — saint Marc (ch. 14, v. 32-24). A remarquer que saint Luc est le seul (v. 43) qui parle de l'ange qui fortifia Jésus-Christ. De ces sources, le passage de saint Matthieu est la plus importante.

était revenu pour quelque temps à la foi de son enfance, mais pour retomber bientôt dans le doute. La religion du Christ lui apparaît comme une « religion de désespoir » et il écrit dans le *Journal* de 1832 : « La résignation qui m'est le plus difficile est celle de notre ignorance. »

Vigny doit sans doute quelque chose de sa vision au tableau de Mantegna : *The Agony in the Garden* qu'il avait vu à Londres en 1839, chez lady Blessington. L'inspiration première du poème lui aurait été probablement suggérée par le *Songe* de Jean-Paul Richter, « Vision d'épouvante », qu'il avait pu lire dans *De l'Allemagne* de M^{me} de Staël (2^e part., ch. XXVIII) ou dans les *Annales romantiques* de 1827-1828, et aussi à un épisode de *la Messiade* de Klopstock.

Vigny doit également beaucoup au récit des quatre évangélistes

I

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul;
Les disciples dormaient au pied de la colline,
Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre¹ incline;
5 Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux;
Triste jusqu'à la mort², l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit³ cachant ce qu'il dérobe,
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
10 Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani⁴.
Il se courbe à genoux, le front contre la terre;
Puis regarde le ciel en appelant : « Mon Père⁵ ! »
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas⁶.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
15 Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente

1. Ce paysage funèbre est associé aux sentiments du personnage. On peut rapprocher ce vers d'un passage de Klopstock : « La nature entière était enveloppée dans un calme sinistre »; 2. Cf. saint Matthieu : « Mon âme est triste jusqu'à la mort »; 3. Image empruntée à l'*Apocalypse* de saint Jean (ch. III, v. 3) et à saint Paul : *1^{re} Épître aux Thessaloniens* (ch. v, v. 2) : « Le jour du Seigneur doit venir comme un voleur qui vient la nuit »; 4. *Gethsémani*. Ce jardin avec une villa se trouvait de l'autre côté du Cédron, et Jésus y venait prier avec ses disciples. Cf. Lamartine : *Gethsémani ou la Mort de Jésus*. Tout ce passage est à rapprocher de l'Évangile selon saint Matthieu (ch. xxvi, v. 20, v. 30 et 39); 5. *Mon Père*. Cf. J.-Paul Richter (*Un songe*) : « J'ai regardé dans l'abîme et je me suis écrié : « Père, où es-tu ? » Mais je n'ai entendu que la pluie qui tombait... et l'éternelle tempête... »; 6. Vigny a modifié en le dramatisant l'épisode évangélique. Dans l'Évangile, le Christ adresse seulement par trois fois à Dieu une prière toute de soumission qui se termine par ces mots : « Que votre volonté s'accomplisse ! »



Phot. Bulloz.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS, PAR MANTEGNA

Ce tableau avait été vu par Vigny à Londres en 1839.

- Découle de sa tête une sueur¹ sanglante.
 Il recule, il descend, il crie avec effroi :
 « Ne pourriez-vous prier et veiller avec moi²? »
 Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
- 20 Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
 Le Fils de l'Homme alors remonte lentement;
 Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament
 Si l'Ange³ ne luit pas au fond de quelque étoile.
 Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
- 25 D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
 Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
 Depuis trente-trois ans, devint homme⁴, et la crainte
 Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
 Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
- 30 « Mon Père! » Le vent seul répondit à sa voix⁵.
 Il tomba sur le sable assis⁶, et, dans sa peine,
 Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
 — Et la terre trembla, sentant la pesanteur
 Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II

- 35 Jésus disait : « O Père⁷, encor laisse-moi vivre!
 Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre!
 Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
 Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main?
 C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
- 40 Quand meurt celui qui dit une parole neuve,
 Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
 Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
 Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,
 Qu'il a comme enivré la famille mortelle
- 45 D'une goutte de vie et de divinité,
 Lorsqu'en ouvrant les bras, j'ai dit : « Fraternité. »

1. Cf. saint Luc (ch. xxii, v. 44-45). Mais, dans l'Évangile, cette sueur ne coule sur son front qu'à la fin de sa prière; 2. Cf. saint Matthieu : « Quoi! vous n'avez pu veiller une heure avec moi. » Mais l'Évangile ajoute : « Levez-vous, veillez et priez pour ne pas entrer en tentation... »; 3. Cf. saint Luc (ch. xxii, v. 43). A rapprocher du Déluge (v. 125-134), et aussi de Chateaubriand (*Génie du christianisme*, I, iv, 3 : « Astronomie »); 4. *Devint homme*. Est expliqué par le vers 32; 5. *A sa voix*. Cf. saint Matthieu (ch. xxvi, v. 44); 6. C'est l'attitude de la désolation chez les Israélites; 7. L'idée de cette longue prière de Jésus a pu être suggérée par la prière adressée par Jésus à son père après la Cène (saint Jean, ch. xxvii, v. 1 et suiv.).

- « Père, oh ! si j'ai rempli mon douloureux message¹,
 Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage,
 Du sacrifice humain² si j'ai changé le prix,
 50 Pour l'offrande des corps recevant les esprits,
 Substituant partout aux choses le symbole³,
 La parole au combat, comme au trésor l'obole⁴,
 Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin,
 Aux membres de la chair le pain blanc sans levain;
 55 Si j'ai coupé les temps en deux parts⁵, l'une esclave
 Et l'autre libre; — au nom du passé que je lave,
 Par le sang de mon corps qui souffre et va finir,
 Versons-en la moitié pour laver l'avenir!
 Père libérateur ! jette aujourd'hui, d'avance,
 60 La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
 Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
 « Il est permis pour tous de tuer l'innocent⁶. »
 Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
 Des dominateurs durs escortés de faux sages
 65 Qui troubleront⁷ l'esprit de chaque nation
 En donnant un faux sens à ma rédemption.
 — Hélas ! je parle encor, que déjà ma parole
 Est tournée en poison dans chaque parabole;
 Éloigne ce calice⁸ impur et plus amer
 70 Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.
 Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
 Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,
 Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
 N'ont rien, mon Père, oh ! rien qui m'épouvante autant
 75 Quand les Dieux veulent bien s'abattre⁹ sur les mondes.
 Ils n'y doivent laisser que des traces profondes;

1. *Message* : mission; 2. *Sacrifice humain*, deux sens possibles : sacrifice fait par les hommes ou consistant en hommes; 3. Cf. *Génie du christianisme* (IV, 1, 5) : « Explication de la messe » : « Le Christ institua l'Eucharistie où sous les espèces visibles du pain et du vin, il cacha l'offrande invisible de son sang et de nos cœurs »; 4. Cf. l'Évangile selon saint Marc (ch. XII, v. 41-44 « l'Obole de la veuve »); 5. Cette idée se retrouve dans le poème des *Destinées* (v. 22-45); 6. Vigny avait trouvé chez J. de Maistre (*Soirées de Saint-Petersbourg*) cette allusion à la réversibilité des souffrances humaines. Il s'est toujours dressé contre ces paradoxes sanglants de l'expiation par l'innocent (cf. *la Fille de Jephté*, *le Déluge*, surtout *Stello*, ch. XXXII : « Sur la substitution des souffrances expiatoires »). *Pour tous* : dans l'intérêt de tous; 7. Vigny, dans une lettre, cite l'*Hymne au Christ* de Lamartine, et son premier vers « O Christ, il est trop vrai, ton éclipse est bien sombre », ainsi que l'allusion à la Sainte-Alliance; 8. Cf. saint Luc (ch. XXII, v. 42); 9. *S'abattre* : expression bizarre pour un rédempteur.

Et, si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet¹,
 Dont le gémissement sans repos m'appelait,
 C'était pour y laisser deux Anges à ma place
 80 De qui la race humaine aurait baisé la trace,
 La Certitude heureuse et l'Espoir confiant,
 Qui, dans le paradis, marchent en souriant.
 Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
 N'ayant que soulevé ce manteau de misère
 85 Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
 Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.
 « Mal et Doute²! En un mot je puis les mettre en poudre.
 Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
 De les avoir permis. — C'est l'accusation
 90 Qui pèse de partout sur la création! —
 Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.
 Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,
 Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir;
 Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir,
 95 Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,
 Ce qu'elle prend et donne à toute créature,
 Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,
 Son amour ineffable et ses chastes liens³;
 Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,
 100 Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle;
 Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
 Sont comme celui-ci coupables et sauvés;
 Si la terre est pour eux ou s'ils sont pour la terre;
 Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
 105 D'ignorant le savoir et de faux la raison;
 Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison,
 Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
 Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
 Et la rage sans fin des vagues passions,
 110 Entre la léthargie et les convulsions⁴;

1. *Incomplet* : imparfait. Cf. *Journal* : « Il est certain que la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie »; 2. Vigny est souvent revenu sur cette idée. Cf. *Journal* (1834) : « La terre est révoltée des injustices de la création », et dans plusieurs projets de poèmes. Cf. la fin de *Stello* et le résumé de la condition humaine : « Pourquoi et hélas! » — Vigny va poser maintenant tous les problèmes de la métaphysique sur Dieu, la nature et l'homme; 3. *Ses chastes liens*. Tout ce passage est à rapprocher de *la Maison du berger*; 4. Cf. Voltaire (*Candide*, ch. xxx) : « Martin [...] conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui. » Après le problème de la nature et de la science, Vigny formule le problème de l'âme.

- Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée¹,
 Attristant la Nature à tout moment frappée;
 Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
 Sont de vils accidents en un cercle fatal,
 115 Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,
 Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules²;
 Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
 Des maux immérités, de la mort des enfants³;
 Et si les Nations sont des femmes guidées
 120 Par les étoiles d'or⁴ des divines idées,
 Ou de folles enfants⁵ sans lampes dans la nuit,
 Se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit;
 Et si, lorsque des temps l'horloge périssable⁶
 Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,
 125 Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,
 Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
 Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines éternelles,
 Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes⁷.
 — Tout sera révélé dès que l'homme saura
 130 De quels lieux il arrive et dans quels il ira⁸. »

III

- Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
 Il se prosterne encore, il attend, il espère,
 Mais il renonce et dit : « Que votre volonté⁹
 Soit faite et non la mienne, et pour l'éternité ! »
 135 Une terreur profonde, une angoisse infinie
 Redoublent sa torture et sa lente agonie.
 Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.

1. Souvenir de l'épée de Damoclès; 2. Souvenir du mythe d'Atlas; 3. Cf. Voltaire (poème sur le *Désastre de Lisbonne*) :

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
 Sur le sein maternel écrasés et sanglants?

4. Souvenir de l'étoile qui guidait les mages. Cf. V. Hugo (*Stella*) ; 5. Cf. dans l'Évangile selon saint Matthieu (ch. xxv, v. 1-13) la parabole des vierges sages et des vierges folles; 6. Cf. J.-Paul Richter (*Un songe*) : « Au bout de la voûte de l'église était le cadran de l'éternité »; 7. Pour le sens de ces vers, cf. la poésie des *Destinées* ; 8. Cf. Pascal (édition Brunschvicg, III, 194) : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. [...] Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais »; 9. Cf. l'Évangile selon saint Luc (ch. xxii, v. 42 et 43).

Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir¹;
 La Terre, sans clartés, sans astre et sans aurore,
 140 Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
 Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
 Et puis il vit rôder la torche de Judas².

LE SILENCE³

S'il est vrai qu'au Jardin sacré⁴ des Écritures,
 Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté;
 145 Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
 Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté⁵,
 Le juste opposera le dédain à l'absence,
 Et ne répondra plus que par un froid silence
 Au silence éternel⁶ de la Divinité.

2 avril 1862.

LA BOUTEILLE À LA MER

CONSEIL À UN JEUNE HOMME INCONNU⁷

Ce poème parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet 1854. Mais Vigny en portait l'idée en lui depuis 1841, comme en témoigne un passage du *Journal* : « L'âme d'un poète est une mère aussi, et doit aimer son œuvre pour sa beauté, pour la volupté de la

1. Cf. J.-Paul Richter (*Un songe*), et Lamennais (*Paroles d'un croyant*, XIII) : « C'était dans une nuit sombre; un ciel sans astres pesait sur la terre, comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau »; 2. *La torche de Judas* : résume l'Évangile selon saint Jean (xviii, 3), en un raccourci saisissant; 3. Selon F. Baldensperger, un cahier du *Journal inédit* relatif à 1851 donne déjà « la strophe qui peut suivre le poème du *Mont des Oliviers* » sous le titre de Stances : *le Silence*, avec cette variante au premier vers : « S'il est vrai qu'au jardin des saintes Écritures. » Sainte-Beuve compare *le Silence* de Vigny au silence d'Ajâx chez Homère, au silence de Didon chez Virgile (*Nouveaux lundis*, vi); 4. Cf. l'Évangile selon saint Jean (ch. xviii, v. 1); 5. *Comme un monde avorté*. Cf. *Journal* (1835) : « Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon — peut-être éternels! »; 6. *Au silence éternel*. Faut-il voir dans *le Silence* une affirmation d'athéisme ou une affirmation de jansénisme désespéré? Dans cette seconde hypothèse, cette conclusion rappellerait la fin de *la Mort du loup*. Dans son livre, *Alfred de Vigny philosophe*, M. Dorison signale l'influence exercée sur l'esprit de Vigny par certaines lectures bouddhiques (le bouddhisme était enseigné en France par Burnouf depuis 1845). Cf. *Journal inédit* (1862) : « Soyez charitables, donnez tout et vous aurez enfin le repos dans le Nirvâna. Est-ce l'union à Dieu ou le néant? Là est la question. » — « Faites, comme Bouddah, silence sur celui qui ne parle jamais »; 7. Ce jeune correspondant de Vigny a certainement existé : un de ses admirateurs sans doute, comme le jeune Armand B., « étudiant, à l'hospice de Tours », ou Charles Farcinet, étudiant parisien auquel il répond le 11 juillet 1851.

conception et le souvenir de cette volupté. » L'année suivante, en 1842, Vigny eut l'idée du symbole : « Un livre est une bouteille jetée en pleine mer sur laquelle il faut coller cette étiquette : Attrape qui peut. » L'idée de la bouteille à la mer provient d'un passage de Bernardin de Saint-Pierre (*Études de la nature*, IV) : « Christophe Colomb pensa encore à tirer parti des courants de la mer au retour de son premier voyage... Il renferma l'histoire de sa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, espérant qu'elle arriverait tôt ou tard sur quelque rivage... »

I

Courage, ô faible enfant de qui ma solitude¹
 Reçoit ces chants plaintifs, sans nom, que vous jetez
 Sous mes yeux ombragés du camail de l'étude.
 Oubliez les enfants par la mort arrêtés;
 5 Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre²;
 De l'œuvre d'avenir³ saintement idolâtre,
 Enfin, oubliez l'homme en vous-même. — Écoutez :

II

Quand un grave marin⁴ voit que le vent l'emporte
 Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
 10 Que dans son grand duel la mer est la plus forte
 Et que par des calculs l'esprit en vain répond;

1. Allusion au Maine-Giraud, où il mène, écrit-il lui-même, une vie de « moine » ou d'« ermite » dans sa « cellule », au plus haut étage de la tourelle. Cf. Lettre à Busoni (15 avril 1852) : « Je fais cultiver, défricher, bâtir, construire, boiser, peindre et restaurer ce vieux manoir que Lydia aime. Ensuite je m'enferme et je mets mon capuchon de bénédictin pour écrire. » C'est le « camail » dont il parle un peu plus loin; 2. Car le jeune homme inconnu s'était adressé à l'auteur de *Stello* et *Chatterton*. Le poète Gilbert (1751-1780), auteur des *Adieux à la vie*, mort des suites d'une chute de cheval. — *Malfilâtre* (1732-1767) n'était pas non plus mort de faim (comme le veut un vers souvent cité de Gilbert), mais seulement d'accident; 3. Cf. le *Journal* : « Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité, non dans le temps présent »; 4. Si Vigny ignorait tout des choses de la mer, il s'était toujours intéressé aux marins (son grand-père maternel était le chef d'escadre de Baraudin, allié aux Bougainville). Vigny a lu un certain nombre d'ouvrages sur la mer : le *Journal de la navigation autour du globe de la frégate « la Thétis » et la corvette « l'Espérance » pendant les années 1824, 1825 et 1826* par M. le baron de Bougainville. Il connaissait aussi le *Voyage autour du monde par la frégate du Roi la « Boudeuse » et la flûte l'« Étoile »* accompli en 1766, 1767, 1768, par le capitaine Louis-Antoine de Bougainville, père du précédent.

Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
 Qu'il est sans gouvernail et, partant, sans ressource,
 Il se croise les bras dans un calme profond.

III

- 15 Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
 Les méprise en sachant qu'il en est écrasé¹,
 Soumet son âme au poids de la matière impure
 Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
 — A de certains moments, l'âme est sans résistance;
 20 Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
 Que de la forte foi dont il est embrasé.

IV

- Dans les heures du soir, le jeune Capitaine
 A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
 Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
 25 La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens².
 — Il se résigne, il prie; il se recueille, il pense
 A Celui qui soutient les pôles et balance
 L'équateur hérissé des longs méridiens.

V

- Son sacrifice est fait; mais il faut que la terre
 30 Recueille du travail le pieux monument³.
 C'est le journal savant, le calcul solitaire,
 Plus rare que la perle et que le diamant⁴;
 C'est la carte des flots faite dans la tempête,
 La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
 35 Aux voyageurs futurs sublime testament.

1. Cf. Pascal : « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Vigny avait transcrit cette pensée au verso d'un des feuillets de *la Maison du berger*; 2. La scène se passe en vue des côtes de l'Amérique du Sud (on appelait l'Amérique les Indes occidentales, à cause de l'illusion de C. Colomb qui croyait avoir abordé aux Indes); 3. *Monument*, sens latin : souvenir; 4. *La perle et le diamant*. Cf. *la Maison du berger* (v. 134 et v. 204).

VI

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu¹.

Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :

Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.

- 40 — Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes².
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu! »

VII

Puis, immobile et froid, comme le cap des brumes³
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,

- 45 Sombre comme ces rocs⁴ au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau que le courant emporte
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

VIII

- 50 Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne :
De la mousse de Reims⁵ son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
55 Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste⁶ au pavillon béni.

1. *La Terre de Feu*, île au sud de la Patagonie. Vigny situe ce naufrage « dans les parages mêmes où Bougainville avait lutté contre les difficultés les plus hostiles, dans le détroit de Magellan » (Baldensperger). Tous les détails géographiques et techniques sont empruntés au récit des deux Bougainville (voir plus haut); 2. *Hautes latitudes* : parce que voisines du pôle. Cf. Bougainville (*Journal*, t. I, p. 542); 3. *Le cap des brumes* : le cap Horn sans doute (bien que cette image de « sentinelle » convienne mieux au cap des Victoires ou au cap des Vierges); mais Vigny avait lu dans Bougainville : « Poussés par une grande brise, dont la force s'alimentait de grains continuels, nous avançons rapidement vers le cap Horn, au milieu d'une atmosphère embrumée, souvent si épaisse qu'elle ne semblait faire qu'un avec l'Océan », 4. « Les pics San Diego et San Ildefonso » (note de Vigny) : le cap San Diego forme la pointe sud-est de la Terre de Feu; les îles San Ildefonso se trouvent dans l'océan Antarctique, à 130 kilomètres à l'ouest du cap Horn; 5. *Mousse de Reims* : papier doré, imitant la mousse, qui revêt le col de la bouteille; 6. *Toste*. On est revenu aujourd'hui à l'orthographe anglaise (*toast*) de ce mot qu'on avait francisé au XIX^e siècle.

IX

On avait mis en panne¹, et c'était grande fête :
 Chaque homme sur son mât tenait le verre en main;
 Chacun à son signal se découvrit la tête,
 60 Et répondit d'en haut par un hurra soudain.
 Le soleil souriant dorait les voiles blanches;
 L'air ému² répétait ces voix mâles et franches,
 Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

X

Après le cri de tous, chacun rêve en silence.
 65 Dans la mousse d'Aï³ luit l'éclair d'un bonheur;
 Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
 La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :
 L'un y voit son vieux père assis au coin de l'âtre,
 Comptant ses jours d'absence; à la table du pâtre,
 70 Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur.

XI

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
 Marque avec les compas⁴ tous les souffles de l'air,
 Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
 Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.
 75 Un autre y voit Marseille. Une femme se lève,
 Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
 Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

XII

O superstition des amours ineffables,
 Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
 80 Calculs de la science⁵, ô décevantes fables!
 Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois?
 Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des pièges?
 Espérances roulant comme roulent les neiges;
 Globes⁶ toujours pétris et fondus sous nos doigts!

1. *Mettre en panne* : disposer les voiles de manière à rendre le navire immobile; 2. *Ému*, latinisme : *motus* (ébranlé); 3. *Aï* : Ay (Marne), petite ville de Champagne (vins mousseux); 4. *Les compas* : la boussole; 5. *Calculs de la science* : ceux de la jeune fille (strophe précédente), ou ceux du marin et du savant? Le sens de cette strophe n'est pas absolument clair; 6. Il s'agit de la boule de neige que façonnent les enfants.

XIII

- 85 Où sont-ils¹ à présent ? où sont ces trois cents braves² ?
 Renversés par le vent dans les courants maudits,
 Aux harpons³ indiens ils portent pour épaves
 Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
 Les savants officiers, la hache à la ceinture,
 90 Ont péri les premiers en coupant la mâture :
 Ainsi de ces trois cents il n'en reste que dix !

XIV

- Le Capitaine encor jette un regard au pôle
 Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
 L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule;
 95 Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
 Son navire est coulé, sa vie est révolue :
 Il lance la Bouteille⁴ à la mer, et salue
 Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV

- Il sourit en songeant que ce fragile verre
 100 Portera sa pensée et son nom jusqu'au port;
 Que d'une île inconnue il agrandit la terre;
 Qu'il marque un nouvel astre⁵ et le confie au sort;
 Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
 De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées
 105 Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

XVI

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide !
 Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.

1. Cf. le même mouvement que dans « *Oceano Nox* » de V. Hugo, v: 25 et 43;
 2. C'est là encore un souvenir de Bougainville (t. I, p. 25) : « L'armement de la *Thétis* était de quarante-quatre canons et de trois cents matelots. » Mais la *Thétis* était une frégate, et non un brick; 3. Cf. Bougainville (p. 292) : « Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout et dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard ? je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche et s'en servent en manière de harpon. » Ces Indiens sont les habitants de la Terre de Feu (vers 1788, La Pérouse avait fait naufrage dans ces parages, à l'île de Vanikoro); 4. La bouteille devient un personnage symbolique (comme le loup dans *la Mort du loup*). Cf. lettre de Vigny du 15 mars 1862 à Eugène Crépet : « Tâchez que l'imprimerie se résigne à mes majuscules. La pauvre petite Bouteille qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine est l'héroïne du poème, autant que le brave Capitaine »; 5. *Un nouvel astre*. Cf. v. 41-42.

- Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
 Et la Bouteille y roule en son vaste berceau¹.
 110 Seule dans l'Océan, la frêle passagère
 N'a pas pour se guider une brise légère;
 Mais elle vient de l'arche² et porte le rameau.

XVII

- Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
 Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
 115 Les noirs chevaux de mer³ la heurtent, puis reviennent
 La flairer avec crainte, et passent en soufflant⁴.
 Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
 Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
 Et vers la ligne ardente⁵ elle monte en roulant.

XVIII

- 120 Un jour, tout était calme et la mer Pacifique⁶,
 Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
 Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
 Un navire y passait majestueusement;
 Il a vu la Bouteille aux gens de mer sacrée :
 125 Il couvre de signaux sa flamme⁷ diaprée,
 Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX

- Mais on entend au loin le canon des corsaires;
 Le Négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
 Alerte! et coulez bas ces sombres adversaires!
 130 Noyez or et bourreaux du couchant au levant!

1. C'est la mer dont les flots bercent la bouteille; 2. Cf. *Genèse* (VIII, v. 8-12). Allusion à la colombe lâchée de l'arche par Noé, pour s'assurer de la fin du déluge. Mais c'est à son retour que la colombe apporta le rameau; 3. *Chevaux de mer* ou lions de mer : les phoques; 4. *En soufflant* : certains petits cétacés sont appelés les souffleurs; 5. *La ligne ardente* : l'équateur. La façon dont Vigny se représente les voyages de la Bouteille, entraînée d'abord vers le pôle, puis, après avoir été retenue l'hiver par les glaçons, poussée après la fusion des glaces vers l'équateur, est conforme à la fameuse théorie des courants alternatifs des mers exposée par Bernardin de Saint-Pierre dans la *IV^e Étude de la nature* (il explique tous les mouvements de l'océan, et en particulier les marées, par la fusion alternative d'énormes calottes de glace recouvrant les deux pôles); 6. *Mer Pacifique* : c'est l'expression employée par Bougainville le père (Leconte de Lisle la reprendra dans *le Sommeil du Condor*). Au contraire, Bougainville le fils dira : l'océan Pacifique; 7. *Flamme* : banderole des navires de guerre. Les *signaux*, qui couvrent cette flamme, sont faits ici à l'équipage même du navire.

La Frégate reprend ses canots et les jette
 En son sein, comme fait la sarigue¹ inquiète,
 Et par voile et vapeur² vole et roule en avant.

XX

Seule dans l'Océan, seule toujours! — Perdue
 135 Comme un point invisible en un mouvant désert,
 L'aventurière³ passe errant dans l'étendue,
 Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
 Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
 Elle sent sur son col que depuis une année
 140 L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

XXI

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides⁴
 L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
 Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
 Tire dans ses filets le flacon précieux.
 145 Il court, cherche un savant et lui montre sa prise
 Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
 Quel est cet élixir⁵ noir et mystérieux.

XXII

Quel est cet élixir? Pêcheur, c'est la science,
 C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
 150 Trésor de la pensée et de l'expérience;
 Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
 L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
 Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
 Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII

155 Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse!
 Une gloire de plus luit sur la nation.

1. *Sarigue* : mammifère marsupial dont la femelle a sous le ventre une espèce de poche dans laquelle elle porte ses petits. Cf. une fable de Florian *la Mère, l'Enfant et les Sarigues*; 2. Les premières frégates à vapeur ont été lancées entre 1840 et 1845; 3. *L'aventurière* : ce mot n'a pas un sens péjoratif. Cf. *la Sauvage* (v. 78); 4. *Florides* : pluriel déjà employé par Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, I, p. 402, éd. Biré); 5. *Élixir* : ce terme fait partie du vocabulaire symbolique d'Alfred de Vigny. Cf. *Journal d'un poète* (1843) : « Il est un élixir qui se nomme poésie. [...] Ceux en qui le flacon entier est répandu avec la liqueur de la vie, ceux-là sont rois de la pensée dans le roi des langages. »

Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
 Font sur les toits tremblants bondir l'émotion.
 Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
 160 On va faire aujourd'hui de grandes funérailles.
 Lis ce mot sur les murs : « Commémoration! »

XXIV

Souvenir éternel! gloire à la découverte
 Dans l'homme ou la nature, égaux en profondeur¹,
 Dans le Juste et le Bien, source à peine entr'ouverte,
 165 Dans l'Art inépuisable, abîme de splendeur!
 Qu'importe oublié², morsure, injustice insensée,
 Glaces et tourbillons de notre traversée?
 Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur³.

XXV

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
 170 C'est votre phare à tous, Penseurs laborieux!
 Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
 Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
 L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine;
 Dites en souriant comme ce capitaine :
 175 « Qu'il aborde, si c'est la volonté des Dieux! »

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort⁴, est le Dieu des idées.
 Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
 Répandons le Savoir en fécondes ondées;

1. *En profondeur* : c'est-à-dire en mystère; 2. Cf. André Chénier (*Hermès*):
 Mais n'importe : un grand homme, au milieu des supplices,
 Goûte de la vertu les augustes délices.
 Il le sait, les humains sont injustes, ingrats,
 N'importe. [...] [...] Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
 Les sages opprimés que soutient son exemple.

3. Musset appelle de même la gloire « cette plante tardive, amante des tombeaux »; 4. *Le Dieu fort* : expression biblique. *Exode* (ch. xx, v. 5) : « Car je suis le Seigneur, votre Dieu, le Dieu fort et jaloux. » (Cf. les v. 222-224 de *la Maison du berger*).

Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
 180 Tout empreint du parfum des saintes solitudes¹,
 Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
 — Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Au Maine-Giraud, octobre 1853.

L'ESPRIT PUR²

A ÉVA³.

Ce poème fut composé dans les derniers mois de la vie de Vigny (mars 1863) et parut pour la première fois dans l'édition des *Destinées* de 1864. C'est le testament moral du poète à un double titre : 1^o à un point de vue personnel *l'Esprit pur* est l'*exegi monumentum* de Vigny où il se flatte d'avoir par son œuvre surpassé le nom de ses ancêtres pourtant illustres (surtout à ses yeux). M. Langlais (d'après un exemplaire de Corneille annoté par Vigny) rapproche le début de *l'Esprit pur* et *l'Excuse à Ariste* de Corneille; 2^o à un point de vue plus général, ce poème, comme *la Bouteille à la mer* est un acte de foi dans la noblesse de l'esprit et de la pensée, gardiennes de l'idéal, par qui l'avenir connaîtra enfin la vraie lumière.

I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme
 Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
 J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
 Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
 5 J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire
 Qu'il soit ancien, qu'importe⁴? il n'aura de mémoire
 Que du jour seulement où mon front l'a porté⁵.

1. Cf. *Stello* (ch. XL) : « La solitude est sainte » (Ordonnance du D^r Noir).
 2. Ce titre paraît emprunté par Vigny à Malebranche (dans *la Recherche de la vérité*, le livre III est intitulé : *De l'entendement ou esprit pur*); 3. Sur Éva voir l'introduction à *la Maison du berger*; 4. Vigny s'exagérait quelque peu l'ancienneté de cette noblesse (sous Charles IX fut anobli un Vigny, receveur de la ville de Paris); 5. *Où mon front l'a porté*. Cf. Vigny (*Journal inédit*, 8 mars 1856) : « Je suis le premier célèbre et le dernier de mon nom. Mon nom, comme le cygne, chante en expirant. » Peut-être se souvenait-il du mot de Voltaire au chevalier de Rohan : « Mon nom, je le commence, et vous finissez le vôtre. » Cf. Byron (*Heures de loisir, Fragment*) et Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, 1^{re} partie, l. 1^{re}) : « ... Je préfère mon nom à mon titre. »

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
 J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
 10 J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
 Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
 A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
 C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre :
 Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

15 Ils furent opulents¹, seigneurs de vastes terres,
 Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod², jaloux
 Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
 Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups ;
 Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
 20 Coupant³ les chiens du roi, déroutant ceux des princes,
 Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
 Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux,
[cherchant
 De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
 25 Sur l'eau⁴ qu'ils écumaient du levant au couchant ;
 Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
 Parfumés et blessés revenaient à Versailles
 Jaser à l'Œil-de-bœuf⁵ avant de voir leur champ.

1. Cf. *Journal d'un poète* : « Mon père était le cadet de douze enfants et mon grand-père (M. Guy-Victor de Vigny) un des meilleurs gentilshommes et des plus riches propriétaires de la Beauce... » « Mon grand-père était fort riche. Vigny, Le Tronchet, Gravelle, Émerville, Saint-Mars, Sermaise, Lourquetaine, etc..., étaient des terres à lui. Il ne m'en reste que les noms sur une généalogie. Il faisait en Beauce, avec mon père et ses sept frères, de grandes chasses au loup. Il tenait un état de prince. La Révolution détruisit tout » ; 2. Cf. *Genèse* (ch. x, v. 9) : « Nemrod était un grand chasseur devant le Seigneur (*robustus venator coram Domino*) » ; 3. *Coupant*, comme plus loin *déroutant* et *forçant* : termes techniques de vénerie ; 4. Cf. *Journal d'un poète* (fragments de Mémoires, 1847) : « M. de Baraudin, vieux et vénérable chef d'escadre du temps de cette grande marine de Louis XIV, qui rivalisait avec celle de l'Angleterre et partageait l'Océan avec elle. [...] C'était un homme grave, savant et spirituel. C'est le ton de l'homme de cour, uni à l'énergie de l'homme de mer » ; 5. *L'Œil-de-Bœuf* : salle du palais de Versailles, où les courtisans faisaient antichambre. Elle était éclairée par un œil-de-bœuf.

V

- Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs
[âmes,
30 Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,
De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,
Dignes¹ de suivre en tout l'exemple et les leçons;
Simples² et satisfaits si chacun de leur race
Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,
35 Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous
[plaçons.

VI

- Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier
40 Pour graver quelque page et dire en quelque livre
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

VII

- Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole;
Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,
45 Disant : « Ici passaient deux races³ de la Gaule
Dont le dernier vivant monte au Temple et s'inscrit,
Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
Mais sur le pur tableau des livres⁴ de l'ESPRIT. »

1. *Dignes*. Cet adjectif semble ne se rapporter qu'à *garçons*; 2. Cf. *Journal d'un poète* : « Depuis 1570, où vivait ce François de Vigny mon trisaïeul, son fils Étienne de Vigny, puis Jean de Vigny, puis après Guy de Vigny, puis enfin Léon de Vigny, mon père, avaient vécu paisiblement et sans ambition dans leurs terres d'Émerville, Moncharville et autres lieux, chassant le loup, se mariant et créant des enfants après avoir poussé leurs services justement au grade de capitaine. » Vigny se souvient ici du vieux manoir du Tronchet, près d'Étampes; 3. Cf. *Mémoires inédits* : « Quelquefois il m'a semblé sentir en moi l'ardeur et les forces différentes des deux races dont je suis sorti. Homme du Nord par mon père et du Midi par ma mère, les nerfs vigoureux de l'un et le sang brûlant de l'autre se sont combinés de manière à me donner une nature impressionnable et forte, persévérante et souple... Ces deux sangs nobles, l'un de ma famille paternelle et toute française de la Beauce et du centre même de nos vieilles Gaules, l'autre, d'origine romaine et sarde, ces deux sangs se sont réunis dans mes veines pour y mourir... »; 4. *Livres*. Ce mot a paru étrange à certains commentateurs, qui proposent une correction : *Œuvres* de l'Esprit (Ascoli) ou bien *Titres* de l'Esprit (Estève et Baldensperger).

VIII

- 50 Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT¹, roi du monde!
 Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
 Déesse de nos mœurs², la guerre vagabonde
 Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,
 L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
 55 Que tu graves au marbre ou traînes³ sur le sable,
 Colombe au bec d'airain! VISIBLE SAINT-ESPRIT!

IX

- Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
 Je reste⁴. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
 Parmi les maîtres purs de nos savants musées⁵,
 60 L'IDÉAL du poète et des graves penseurs.
 J'éprouve sa durée en vingt ans de silence⁶,
 Et toujours, d'âge en âge encor, je vois la France
 Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

X

- Jeune postérité d'un vivant qui vous aime!
 65 Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés;
 Je peux en ce miroir *me connaître moi-même*,
 Juge⁷ toujours nouveau de nos travaux passés!
 Flots d'amis renaissants! Puissent mes Destinées⁸
 Vous amener à moi, de dix en dix années,
 70 Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez!

10 mars 1863.

1. Vigny, dans cette exaltation de l'esprit humain, amalgame trois emprunts différents : Malebranche (*De l'entendement ou esprit pur*), les mystiques du Moyen Âge, annonciateurs du règne de l'Esprit (cf. Michelet, *Histoire de France du XVI^e siècle* sur Abailard et Joachim de Flore), enfin le dogme et la liturgie catholiques (cf. *Journal inédit* [1863] : « L'Esprit saint : voir ses litanies dans un missel complet »). — L'expression « pur Esprit » est déjà employée dans *la Maison du berger* (v. 327) avec un sens un peu différent. Ici Vigny désigne l'entendement, la *mens purissima* de saint Augustin, l'esprit dégagé de la matière et capable de s'unir à Dieu; 2. *Déesse de nos mœurs*, pour E. Estève : déesse de nos cœurs; 3. *Traînes*. M. Dalmeyda a proposé l'intéressante correction : « traces » sur le sable; 4. Cf. *Journal d'un poète* (1832) : « Je restais seul, le plus faible et le dernier d'une ancienne et nombreuse famille de Beauce »; 5. *Musées* : temples ou sanctuaires des Muses; 6. Il n'avait, depuis *la Maison du berger*, publié que *la Bouteille à la mer*; 7. *Juge* : deux sens possibles (apostrophe à la postérité ou apposition à *moi-même*); 8. Vigny semble faire moins allusion à son destin qu'à son recueil des *Destinées* dont *l'Esprit pur* est l'épilogue.

JUGEMENTS SUR LES POÈMES D'A. DE VIGNY

M. V. Hugo s'est révélé dans l'ode, M. de Lamartine dans l'élégie, M. de Vigny dans le poème. M. de Vigny, un des premiers, a senti que la vieille épopée était devenue presque impossible en vers, et principalement en vers français, avec tout l'attirail du merveilleux, et, à l'exemple de lord Byron, il a pu renfermer la poésie épique dans des compositions de moyenne étendue et toutes inventées; il a su être grand sans être long.

Émile Deschamps,
Préface des Études françaises et étrangères (1828).

Le style de M. de Vigny a des veines de bonheur. Il y a de l'invention dans sa grâce et son élégance. Mais la peur du commun le rend parfois obscur et bizarre.

D. Nisard,
Article du 24 juillet 1829.

Quand on vient de lire ce dernier volume de M. de Vigny (*les Destinées*) et de s'y rafraîchir l'idée et la mémoire de son talent, on comprend le cas que les esprits élevés et ceux mêmes des nouvelles écoles philosophiques ou religieuses font et feront de lui. Il a compris quelques-uns des grands problèmes de notre âge et se les est posés dans leur étendue. [...] Il est de cette élite de poètes qui ont dit des choses dignes de Minerve. [...]

C'est déjà beaucoup d'avoir reçu le don et le rayon à une certaine heure, d'avoir atteint d'un jet lumineux, ne fût-ce que deux ou trois fois, les sphères étoilées et d'avoir inscrit son nom, en langues de feu, parmi les plus hauts, sur la coupole idéale de l'art. M. de Vigny a été de ceux-là, et lui aussi a eu le droit de dire à certain jour et de répéter à son heure dernière : « J'ai frappé les astres du front. »

Sainte-Beuve,
Revue des Deux Mondes (15 avril 1864).

Rien ne rappelle dans *le Moïse* du poète le chef sacerdotal et autocratique de 600 000 nomades féroces et errant dans le désert de Sinaï, convaincu de la sainteté de sa mission et de la légitimité des implacables châtements qu'il inflige. La mélancolie du prophète et son attendrissement sur lui-même ne rappellent pas l'homme qui fait égorger en un seul jour 24 000 Israélites par la tribu de Lévi. La création du poète est donc toute moderne sous un nom historique ou légendaire et, par suite, elle est factice; mais elle est humaine aussi.

[...] Ces dernières compositions (*les Destinées*) révèlent dans leur ensemble un affaiblissement notable, une décoloration marquée de ce beau talent, si pur et si élevé; mais on y rencontre deux poèmes superbes, les plus saisissants qui soient tombés d'une âme noble et généreuse, secrètement blessée de l'inévitable impopularité qui s'attache, en France, à toute aristocratie intellectuelle (*la Mort du loup* et *la Colère de Samson*). [...] C'est très beau et très complet.

Leconte de Lisle.

Du fond du désespoir le philosophe est arrivé au transport et au ravissement du pur amour. Rien ne montre mieux la force et l'étendue de l'esprit philosophique chez Alfred de Vigny. Car toute doctrine philosophique complète et vigoureusement embrassée par un esprit puissant contient en ses conclusions le contraire de ses prémisses, et y amène par un vaste détour. [...] Vigny a promené sur les choses un regard désolé, mais d'une pénétration, d'une étendue et d'une sûreté qui ne le cède à aucun autre.

[...] Le dernier mot qui revient quand on conclut sur lui est celui d'original : la dernière impression est celle d'une force solitaire, travaillant à l'écart, dans une grande tristesse et sous un ciel morne, sans hâte et sans bruit, produisant quelques fruits précieux et rares, à qui la matière a fait un peu défaut, et qui se l'est un peu refusée, à qui manque aussi le sourire, mais non la grâce.

É. Faguet,

Études littéraires sur le XIX^e siècle (1887).

Bien qu'il ait écrit les plus beaux vers du siècle, A. de Vigny n'eut, vivant, qu'une étroite célébrité, et sa gloire reste pâle. Cette impopularité s'explique. La première raison est qu'il a fait peu de vers : deux minces volumes à peine et dont le second est posthume. D'ailleurs, comme l'a dit M. Louis Ratisbonne, « c'est le doute, c'est l'incrédulité douloureuse qui ouvrit en lui la source de poésie. » Or, en ce temps-là, la foule aspirait à croire. A la philosophie du XVIII^e siècle succédait une brillante renaissance religieuse; le néo-catholicisme se levait plein de jeunesse, de vie et d'illusions. L'empire était aux poètes religieux. Lamartine fut sacré. Vigny s'enferma dans sa tour d'ivoire.

A. France,

le Temps (janvier 1889).

C'est par ce caractère d'universalité qu'Alfred de Vigny est assuré de vivre dans l'avenir. [...] « On ne mérite pas le nom de poète tant que l'on n'exprime que des idées ou des émotions personnelles, et celui-là seul en est digne qui sait s'assimiler le monde. » Si cette belle parole de Goethe est vraie, s'il n'est de véritable poésie que

celle qui implique un système sur les choses divines et les choses humaines, A. de Vigny est assurément l'un de nos plus grands poètes; car nul n'a réalisé en lui une vision plus complète de l'univers, nul n'a posé avec plus de hardiesse le problème de l'âme et celui de l'humanité.

M. Paléologue,
Alfred de Vigny (1891).

Si la composition est sans doute l'un des mérites éminents du poète, comme de tout artiste, et qu'elle fasse défaut à la plupart de nos romantiques, et qu'au contraire elle « se sente » chez Vigny, on ne saurait trop le louer d'en avoir réintégré la notion parmi nous, et d'avoir ainsi fait pour l'art, quelles que soient les défaillances de son exécution, autant qu'il avait fait pour la poésie même par les moyens que nous avons dits. Il a rendu le lyrisme romantique capable, si je puis ainsi dire, de porter la pensée; et il a retrouvé dans le symbole, non seulement un moyen de rendre la pensée plastique, mais encore et surtout d'en limiter l'expression à la mesure de son importance.

F. Brunetière,
Évolution de la poésie lyrique (tome II) [1894].

Sans croire à rien? Je me trompe. Voici la dernière ligne de sa dernière lettre à sa jeune parente : « Vous parlez beaucoup de croire et de croyants. Croyez en moi, avec une ferme foi. » — C'est-à-dire : croyez en mon orgueil, en cet orgueil sauveur par qui j'ai pu souvent agir comme si j'avais été un saint et vivre héroïquement dans l'état de désespoir.

J. Lemaitre,
les Contemporains (tome VII) [1899].

Sa fine complexion répugna toujours au cri violent, au geste outré. [...] Sans éclats de voix, sans effets de muscles, des passions plus énergiques que les nôtres brûlent et pleurent dans un vers de Racine ou de Molière. Vigny sentait et se commandait comme eux. [...] Homme enfin, sujet aux passions, aux colères, ému des ivresses de l'amour ou souffrant de ses tortures, il en ramène presque toujours l'expression à ce qu'il y a d'humanité totale dans son cas particulier. Il refrène le moi absorbant de ses frères romantiques, il dissimule ses pleurs en les versant dans l'océan des larmes humaines.

V^{te} de Vogüé,
le Rappel des ombres. « Du Marbre » pour Vigny (1899).

Art impersonnel, art symbolique, tels sont les deux grands caractères avec lesquels nous apparaît, dans le recul du passé, la poésie d'Alfred de Vigny. Si le premier fait de lui le précurseur de toute notre épopée moderne (Victor Hugo, Leconte de Lisle et

leurs imitateurs), le second apparente son œuvre à une littérature plus voisine encore de nous (le mouvement dit symboliste). [...] Si la fonction essentielle d'un poète qui mérite la qualification de symboliste est de créer des mythes, de donner aux vérités les plus profondément vraies une enveloppe fabuleuse, de nous conter de merveilleuses histoires qui ne ressemblent à rien de ce que nous voyons dans la réalité, mais par le moyen desquelles il nous découvre son âme et parfois aussi nous révèle la nôtre, ce qu'il y a dans la poésie française avant 1890 qui réponde le mieux à cette définition, c'est le *Satyre* et le *Titan* de Victor Hugo, mais bien avant le *Satyre* et le *Titan*, *Eloa*, *Moïse*, le *Déluge*, tout ce livre mystique des *Poèmes antiques et modernes*, qui est peut-être la plus pure et la plus parfaite expression du génie poétique d'A. de Vigny.

Edm. Estève,

Alfred de Vigny, sa Pensée et son Art (1923).

On s'empresse de conclure, du *Silence* de Vigny à une haute stérilité, de certaines désapprobations à un pessimisme total, et principalement de sa réserve et de sa dignité à une raideur impersonnelle et glacée. Par bonheur, le sens véridique de sa vie et de son œuvre continue à animer secrètement des lecteurs épars.

[...] L'œuvre et la personne de Vigny deviennent comme le mot de ralliement d'une communauté indiscernable, souvent méprisée des triomphateurs du jour, ignorée des turbulentes consécérations de la publicité : celle qui maintient les réincarnations de « l'esprit pur », l'intelligence, le dévouement, l'abnégation, la dignité, la foi jurée, à l'abri des atteintes et des abandons.

F. Baldensperger,

Alfred de Vigny. Essais critiques (1929).

Depuis la publication des *Destinées*, qui rappelèrent l'attention sur lui après sa mort, la gloire de Vigny n'a pas connu les hauts et les bas de celle de Lamartine et de Victor Hugo. Elle est restée égale et pure. De ses grands poèmes les grammairiens ont pu discuter la langue, mais de leur poésie rien n'a vieilli. Ce poète stoïcien, ce constructeur de mythes autour des idées, en même temps qu'il a été le romantique le mieux délégué à la poésie pure, a tenu la place, rendu les services, conservé le bienfait d'un moraliste. Sa sensibilité orgueilleuse, douloureuse n'a nui en rien à une raison active qui fait de lui le père La Pensée de la poésie romantique. Elle a donné au contraire à cette pensée plus de vibration humaine, à cette paternité plus d'efficace.

A. Thibaudet,

Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours (1936).

Certes, d'un siècle à l'autre, beaucoup de situations particulières se sont modifiées. Aujourd'hui comme hier, cependant, l'officier de carrière, l'écrivain de vocation, doivent protéger, dans le cadre même de leur activité, la dignité de la personne et la liberté de l'esprit : au Poète, au Soldat, Vigny apporte encore des exemples et des leçons.

Surtout, il a défini avec une lucidité exceptionnelle cette angoisse qui, depuis plus de cent ans, semble la loi d'un univers enlisé dans de cruelles contradictions. Il a peint la créature abandonnée du ciel, incomprise et désespérée. Comme les existentialistes athées d'aujourd'hui, il nie en général la réalité d'une Providence et souligne les aspects tragiques de la condition terrestre; il cherche, en marge des religions et des systèmes, les valeurs authentiques qui peuvent donner un prix à l'action quotidienne et un sens à la vie; il part d'analyses décourageantes pour parvenir à un optimisme durement conquis. Son attitude, à la fois désenchantée et résolue, est celle d'un philosophe qui, sans fermer les yeux au spectacle douloureux des réalités, compte sur l'homme, et sur l'homme seul, pour assurer un avenir meilleur aux destinées humaines.

P.-G. Castex,

Alfred de Vigny, l'homme et l'œuvre (1952).

QUESTIONS

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

LIVRE MYSTIQUE

MOÏSE (p. 17 à 24)

— Les sources bibliques de ce poème. Comment Vigny les a utilisées dans le détail de son poème (vie de Moïse et mœurs des Hébreux).

— Le Moïse de la Bible et le Moïse de Vigny. En quoi ils diffèrent.

— Les autres précurseurs de Vigny dans la peinture de l'homme supérieur et désespéré (J.-J. Rousseau, Chateaubriand, M^{me} de Staël). L'originalité de Vigny et sa profondeur.

— Le Moïse de Vigny et celui de Byron : comment le premier est plus las et attendri que révolté.

— Comment Vigny a lui-même très bien expliqué ce symbole (voir la 1^{re} note).

— Montrer que dans cette œuvre de jeunesse apparaissent déjà le pessimisme de Vigny et son angoisse de la solitude morale. Comment la figure de Vigny transparaît à travers le symbole.

— La description de la Palestine dans le *Deutéronome* et dans le poème de Vigny. Montrer ce que le début de son *Moïse* a de majestueux, de coloré et d'éclatant (insister sur la sonorité des rimes et le choix des noms propres). Vigny et les Parnassiens.

— Les descriptions de la nature dans Vigny. De quel poème peut-on rapprocher ce début ? La sobriété précise et forte de sa couleur locale.

— La composition du poème. Est-elle dramatique ?

— Quels sont, dans ce poème, les vers que Moïse répète en refrain ? L'impression produite par ces vers répétés et le goût de Vigny pour ces leitmotive (en chercher des exemples dans *Éloa*, *le Cor*, *la Fille de Jephthé* : influence de la poésie anglaise et d'André Chénier).

— Malgré quelques obscurités (précisez, cf. v. 67), les vers de ce poème sont particulièrement admirables. En montrer la puissance et l'ampleur, en un mot la perfection.

— Que pensez-vous de ce mot d'Anatole France : « Rien, dans la poésie française, ne surpasse ce chant grave et sacré » ?

— Vigny avait une prédilection pour ce poème qu'il mit en tête de l'édition complète de ses poésies. En quoi elle était justifiée.

— Commenter le jugement de Leconte de Lisle sur *Moïse* (voir les Jugements).

ÉLOA (p. 24 à 38)

— Le sujet et la composition du poème.
 — Le récit de l'Évangile et le poème de Vigny (comparaison).
 — Les autres sources de Vigny : comment l'originalité du poète reste personnelle et puissante aussi bien par la conception que par l'exécution.

— La philosophie d'*Éloa*, poème de la pitié. Importance de la pitié dans l'œuvre de Vigny. Rapprochement avec d'autres œuvres.

— Ce qui, dans ce poème, intéressa et frappa surtout les contemporains (ce que M. Canat appelle le « caractère séraphique » de l'œuvre : la beauté d'*Éloa* et de Satan, la peinture des cieux, du bonheur céleste, etc., et aussi certaines comparaisons brillantes et morceaux à effet que nous prisons moins aujourd'hui).

— La part du romantisme byronien dans *Éloa* et son caractère « satanique » (la perversité de Satan « le Révolté »). Le mélange profane de la religion et de l'amour : le drame de la séduction.

— Le pessimisme d'*Éloa* : grandeur, mais inutilité du sacrifice. A. de Vigny et les questions religieuses. Son christianisme (rapprochement avec d'autres poèmes).

— Vigny et le problème de la destinée. Comment il est hanté par certains problèmes religieux (cf. le poème des *Destinées*), inquiété par le mystère.

— L'épopée dans *Éloa*. Quels vers vous paraissent le plus empreints d'une grandeur épique?

— Les comparaisons et les images dans *Éloa*.

— Les descriptions et en particulier celles des animaux (ainsi celle de l'aigle). Vigny et Leconte de Lisle.

— Les imperfections et les gaucheries du poème.

— La poésie intime et l'émotion : chercher des exemples.

— L'influence d'*Éloa* au point de vue littéraire (Lamartine : *la Chute d'un ange*, V. Hugo : *la Fin de Satan*).

— Commenter ce mot de M. Faguet : « *Éloa* est le poème de la pitié et de la pitié pour le mal..., le péché aimé par l'innocence parce que, pour l'innocence, le péché n'est que le plus grand des malheurs. »

— Commenter ces paroles enthousiastes de Victor Hugo (dans *la Muse française* à l'apparition d'*Éloa*) : « Une idée morale qui touche à la fois aux deux natures de l'homme; une leçon terrible donnée en vers enchanteurs; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie développée dans une des plus belles fictions de la poésie; l'échelle entière de la création parcourue depuis le degré le plus bas..., voilà ce que présente *Éloa*, drame simple et immense..., poème singulier qui charme et qui effraie. »

LE DÉLUGE (p. 38 à 45)

— Les sources de Vigny et son originalité : marquer notamment ce qu'il a ajouté à Byron.

- La composition et le sujet du poème.
- La philosophie de Vigny dans *le Déluge* : à rapprocher d'*Éloa*. *Le Déluge* et les poèmes postérieurs où se retrouve, plus affirmée, la même pensée (le mystère de notre Destinée).
- Comparer la 1^{re} partie du poème (la jeunesse du monde) avec d'autres poèmes connus (de Leconte de Lisle, Verhaeren, etc.).
- Vigny poète de la nuit (« Je suis un oiseau de nuit », disait-il). Comment il peint l'aurore.
- *Le Déluge* dans Vigny et dans Leconte de Lisle (*Qaïn*).
- Quelles sont les plus belles parties de cette œuvre mêlée ?
- En marquer les insuffisances (au point de vue de la pensée parfois indécise comme de l'exécution parfois banale, sans relief ni chaleur).

LIVRE ANTIQUE

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ (p. 46 à 49)

- Le sujet du poème.
- Les sources du poème : comment la personnalité du poète s'affirme progressivement.
- Vigny et le Dieu de la Bible, « le Dieu jaloux ». Comment le poète étendra sa malédiction au Dieu chrétien.
- Montrer pourtant que le récit de Vigny est plus dramatique et humain que le sombre récit du livre des *Juges*.
- Comparer le poème et certaines scènes de l'*Iphigénie* de Racine (II, II, et III, IV). Citer dans ce poème des vers tout raciniens par la tendresse et l'émotion.
- Ce que Vigny doit ici à André Chénier : le goût de la couleur locale et des noms propres harmonieux.
- Dans quelle mesure *la Fille de Jephthé* annonce *Moïse*.
- Le rythme du poème : les stances de quatre vers à rimes plates. Dans quels poèmes Vigny est-il revenu à cette combinaison rythmique ?

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

SYMÉTHA (p. 50 à 52)

- Les sources du premier de ces poèmes : comment Vigny les a utilisées.
- Marquer en particulier ce que Vigny doit à André Chénier (idée générale du poème ; les invocations, les répétitions, les images, les périphrases et le style).
- Comparer *Symétha* et *la Jeune Tarentine*.
- Quelle conception Vigny semble s'être faite de la Grèce d'après ce poème ?
- Où apparaît le pessimisme de Vigny dans ce poème : dans quelle mesure il annonce ses poésies postérieures ?

— Étudier en particulier les périphrases et marquer les vers d'un style pseudo-classique. Quels vers vous apparaissent faibles ou d'une facture banale.

— Quels sont, en revanche, les vers les plus pleins et les plus chargés de poésie.

LE BAIN D'UNE DAME ROMAINE (p. 52)

— La couleur locale dans *le Bain d'une dame romaine*.

— Vigny et les Parnassiens. Comparer ce poème avec certains sonnets d'Heredia.

LIVRE MODERNE

LE COR (p. 53 à 58)

— La composition du poème : distinguer la succession des petits tableaux.

— Le symbolisme du poème : un souvenir historique associé à une impression moderne, qui est une sensation auditive.

— Vigny et le Moyen Âge : en quoi il est, sur ce point, bien romantique.

— Vigny peintre de la nature : la description des Pyrénées et sa valeur inégale.

— En quoi réside le mérite de ce poème (son caractère symphonique et le retour de certains motifs). Rechercher les plus beaux vers d'harmonie imitative et de suggestive résonance.

— L'idée de la mort dans *le Cor*. Rapprochement avec d'autres poèmes.

— Les critiques que l'on a faites souvent à ce poème (choix de l'épisode, composition décousue) vous paraissent-elles justifiées ?

PARIS (p. 58 à 65)

— Le sujet et le plan de ce poème.

— Expliquer le sens de cette méditation que Vigny appelle lui-même dans sa Préface « un rêve symbolique ».

— Commenter cette définition d'Émile Deschamps (journal *l'Avenir*, 4 mai 1831) : « Dans cette *Élévation*, dit-il, on trouvera Paris actuel « considéré sous le point de vue métaphysique et symbolique... Tout est symbolique et figuré. »

— La description de la première partie et ses défauts : le style pseudo-classique à la Delille.

— Le symbole de la Roue. Vigny le développe-t-il avec une parfaite aisance ? Les images sont-elles toujours parfaitement cohérentes ?

— Montrer comment Vigny ne se prononce pas sur les effets de la doctrine saint-simonienne qui peuvent être salutaires ou néfastes, comme en général l'Idée.

— Quel passage peut-on rapprocher des *Oracles* (1862) : « Toute démocratie est un désert de sable » ?

— L'enthousiasme lyrique et mystique dans ce poème : comment y apparaît déjà le thème de *l'Esprit pur* avec, comme consolation au pessimisme, la foi aux Idées.

— L'Invocation finale aux poètes (à rapprocher de *Stello*, de *la Maison du berger*, où Vigny les met si au-dessus des hommes politiques).

— Marquer, au point de vue poétique, les défauts et les qualités de cette poésie. Insister sur la beauté lyrique de la fin.

— Commenter le v. 238 en le rapprochant du *Mont des Oliviers*.

— On a dit que certains de ces vers rappelaient les couplets apocalyptiques de Victor Hugo (cf. v. 171-178) ou la manière ordinaire et antithétique du poète de *Plein Ciel* (cf. v. 158-159) — que d'autres rappelleraient l'éloquence de Bossuet quand il paraphrase *l'Apocalypse* —. Commenter ces rapprochements.

LES DESTINÉES

LES DESTINÉES (p. 66 à 71)

— Pourquoi Vigny a-t-il donné ce titre à ce poème ?

— Rappeler comment la lutte entre la Destinée et l'homme a toujours préoccupé Vigny, et comment il semble avoir confondu parfois la Fatalité et la Providence.

— Montrer comment Vigny pose le problème de la fatalité et du libre arbitre.

— Si les Anciens avaient vécu dans l'effroi du Destin, le poète estime-t-il que la venue du Christ et l'ère de la Grâce ont rendu l'homme plus libre ?

— On a parlé à propos de ce poème du jansénisme de Vigny. Qu'en pensez-vous ?

— Commenter à ce sujet le mot de Sainte-Beuve : « Dans cette contrepartie de l'églogue à Pollion, Vigny referme le ciel. »

— En quoi ce poème allégorique rappelle les mythes d'Homère ou d'Hésiode, de Virgile et de Dante.

— Étudier la composition de ce « triptyque magistral ».

— Étudier ce que Vigny doit, pour l'affabulation de son poème, au *Manfred* de Byron, et surtout aux *Euménides* d'Eschyle. Les Destinées, qui retrouvent leur ancienne domination sous le nom de la Grâce, ne peuvent-elles être comparées aux Erinnyes devenues les Euménides ?

— Vigny donne-t-il une réponse au problème qu'il a lui-même posé ? Le problème de la liberté et du déterminisme chez les philosophes contemporains (Fouillée, Boutroux, Bergson).

— Dans quels poèmes et dans quels ouvrages Vigny avait-il étudié cette philosophie de la Fatalité (*le Mont des Oliviers*, le poème *le Malheur*, et aussi certaines pages de *la Maréchale d'Ancre* et de *Stello*)?

— Étudier le rythme de ce poème (*Terza rima* de Dante). L'emploi unique chez Vigny de ces tercets convient-il à l'expression de ces idées et pourquoi?

LA MAISON DU BERGER (p. 71 à 85)

— Étudier la composition de ce poème en trois parties : comment chacune d'elles est faite semblablement d'une antithèse.

— Comment le symbole de la petite maison « errante et solitaire » donne une unité aux trois parties de cette méditation.

— Le sous-titre du poème : Éva est-elle d'après vous une seule femme ou l'idéalisation de plusieurs femmes ou tout simplement de la Femme?

— Ce que Vigny doit à Chateaubriand, et sa profonde originalité dans ce poème : comment son interprétation est parfois rendue difficile par le passage perpétuel du sens concret au sens symbolique : *la Maison du berger*, œuvre d'un penseur.

— La première partie du poème. Dégager l'idée générale : la solitude contre la société et la méditation poétique contre la science.

— Vigny et les chemins de fer. D'où lui viennent ses préventions contre les chemins de fer?

— L'indifférence de Vigny pour les voyages. En rechercher et expliquer les causes.

— Que pensez-vous de l'éloge que fait Vigny des voyages lents?

— Comment le chemin de fer symbolise pour Vigny l'esprit mercantile du siècle et de la science moderne. Ce qu'il reproche à celle-ci. Comment, pourtant, il ne rejette pas toute la science. Ne peut-on pas concilier *la Maison du berger* et *la Bouteille à la mer*?

— Quels sont, par ailleurs, les vers les plus chargés d'amour et de sentiment? Rapprocher les idées de Vigny de celles de Musset dans *Dupont et Durand* (1838), cf. v. 63.

— Vigny et la solitude : quels sont, dans cette première partie les vers les plus pleins et les plus poétiques où il exalte les douceurs de la retraite et les charmes de la nature (notamment les strophes III, IV et V)? Comment Vigny insiste sur le caractère religieux de cette solitude silencieuse et recueillie.

— N'y a-t-il pas, en revanche, des vers qui vous semblent un peu gauches d'inspiration, d'une forme parfois obscure ou d'un développement laborieux et artificiel (notamment dans la diatribe sur les chemins de fer)?

— Préciser les rapprochements indiqués avec la *Nuit de mai* de Musset et le *Voyage* de Hugo.

— Quels rapprochements peut-on faire avec des poésies de

Lamartine (*A Némésis, le Désert*)? Mais Lamartine avait-il la même opinion que Vigny sur les destinées des chemins de fer?

— Rappeler les principaux auteurs anciens (Sophocle dans *Antigone*, Horace, *Ode au vaisseau de Virgile*) qui ont déploré l'audace humaine.

— Quels autres auteurs ont, à votre connaissance, maudit le séjour des villes et vanté les charmes de la solitude rustique?

— Quel est le thème général de la seconde partie du poème (la poésie opposée à la politique)? Cette deuxième partie est-elle très bien reliée à la première?

— Expliquer la comparaison du premier vers de cette deuxième partie (la poésie est une condensation de la pensée).

— Montrer comment, dans le mot « le vulgaire », Vigny comprend d'abord les hommes politiques.

— Rappeler comment Vigny a souvent célébré ce « pur enthousiasme » du poète (cf. le *Journal d'un poète*, *Stello*, *Chatterton*, etc.). Essayer de définir d'après Vigny lui-même en quoi consiste cette hallucination bienheureuse et cette extase enivrante du poète seul en face de sa Muse dans le silence de la nuit.

— Vigny semble blâmer les poètes qui font de la politique. Lamartine a soutenu le point de vue contraire dans *A Némésis*. Laquelle des deux thèses vous semble la plus juste? Vigny lui-même ne tentera-t-il pas plus tard la carrière politique? Mais pourquoi n'a-t-il jamais attaché de « cocarde à sa Muse »?

— Vigny et les hommes politiques. Pourquoi il voit en eux « des acteurs ». Comment il développe cette comparaison satirique.

— Vigny et le progrès : comment il a foi dans des temps meilleurs et pourquoi. Comment cet élan de fraternité est entravé par la fatalité du passé et ses préjugés.

— De quels vers de Lamartine et de Hugo peut-on rapprocher cette profession de foi (*Épître à Adolphe Dumas* de Lamartine, *Lux*, *Stella* et *Plein Ciel* de V. Hugo)?

— L'idéalisme de Vigny et son culte pour les Idées (à rapprocher de *l'Esprit pur* et de *la Bouteille à la mer*) : c'est par les Idées seulement qu'on peut agir sur le monde.

— Quels sont, à votre avis, les plus beaux vers de cette deuxième partie? Quels sont ceux qui vous semblent les plus obscurs ou les plus froids? N'y a-t-il pas chez Vigny une tendance parfois à une philosophie trop abstraite? Exemples.

— L'idée générale de la troisième partie? L'amour en face de la nature indifférente ou hostile.

— Y a-t-il contradiction avec la première partie du poème (où le poète vantait les charmes de la nature et son apaisement consolateur)?

— Comment Vigny conçoit la mission et le rôle de la femme : sa philosophie de l'amour. Comment cet hymne à la femme s'oppose aux imprécations de *la Colère de Samson*.

— Expliquer le v. 238 : comment il résout la question de l'égalité des sexes et les problèmes posés par le féminisme.

— Les souvenirs et les images bibliques dans ce passage. S'accordent-ils toujours parfaitement avec l'image idéale d'Éva, la délicate et frêle compagne du poète ?

— La femme et la pitié (cf. v. 260-261).

— Analyser les strophes VII et VIII : Comment, d'après Vigny lui-même, la nature n'est qu'une toile de fond « bonne à servir de cadre à la beauté que l'on aime ».

— La prosopopée de la nature. La comparer avec d'autres poèmes célèbres (Lucrèce, Byron [*Lara*, II^e chant], Leconte de Lisle [*la Fontaine aux lianes*] et même Lamartine [*Dernier Chant du pèlerinage d'Harold*, *Éternité de la nature et brièveté de l'homme*]).

— Ce que Vigny reproche à la nature. Comment cet anathème s'opposait à la conception ordinaire chez les romantiques de la nature bonne et consolatrice (cf. Lamartine : *le Vallon*, V. Hugo : *la Vache*, etc.). Les plaintes de Lamartine et Hugo (*Tristesse d'Olympio*) n'étaient que des accidents : les raisons de l'hostilité de Vigny, qui sont des raisons philosophiques d'un caractère plus profond et définitif.

— Comment, chez Vigny, ce duel entre la nature et l'homme s'organise sous une forme éminemment dramatique : comment la nature exprime son indifférence méprisante et malfaisante, dans des vers qui sont autant d'implacables arrêts.

— Montrer comment la réplique de l'homme est également amère et cinglante, mais comment aussi sa haine de la nature qu'il déteste malgré lui (v. 306) fait place à la pitié et à l'amour pour la femme aimée pour sa fragilité même et sa grâce éphémère.

— La philosophie de Vigny et celle de Pascal. Mais comment le roseau qui pense est plutôt chez lui un roseau qui sent. La raison remplacée par le cœur. Vigny aussi éloigné du panthéisme que du pur spiritualisme.

— Vigny et la religion de la Pitié (cf. v. 321).

— La beauté poétique de ce passage : la force et l'émotion. Comment la nature exprime en vers larges et somptueux sa magnificence, puis, en vers martelés, son mépris. Comment la réponse de l'homme va de la fierté agressive à la commisération et à l'amour, comment sa colère se fond dans un sentiment de pitié exprimé par un vers admirable de mélancolie et de tendresse (v. 308).

— Rechercher dans tout ce passage les plus beaux vers, les plus chargés de sentiment et aussi ceux qui donnent le plus pleinement l'impression de l'Infini.

— On a dit souvent que *la Maison du berger* était un des plus beaux poèmes de la langue française. Cet éloge vous paraît-il justifié, et pourquoi ?

— Apprécier ce mot d'Anatole France sur *la Maison du berger* : « C'est le plus pur, le plus triste, le plus beau des chants d'amour. »

— Le rythme de *la Maison du berger*. Connaissez-vous d'autres exemples de cette strophe de septains (cf. Musset : *les Marrons du feu*. V. Hugo : *Magnitudo parvi*) ?

LA COLÈRE DE SAMSON (p. 86 à 90)

— Quelle a été l'occasion et quel est le sujet du poème ? Comment Vigny, d'une aventure personnelle et douloureuse, s'élève à une vue d'ensemble et à un sujet général : l'antagonisme éternel de l'homme et de la femme, la lutte perpétuelle et irrémédiable entre les sexes ? L'anecdote et le symbole.

— N'y a-t-il pas cependant une contradiction entre ce tableau de la lutte des sexes et l'image idéalisée d'Èva, la compagne délicate ? *La Colère de Samson* et *la Maison du berger*.

— Comment Vigny lui-même exprime sa plainte et lance son imprécation par la bouche de Samson « sous un masque grandiose, hébraïque, impersonnel » (Sainte-Beuve).

— Vigny et la Bible : comment il nourrit son ressentiment et ses préjugés et les renforce avec le mépris biblique et primitif de la femme.

— Dans quelle mesure Vigny a respecté le récit du livre des *Juges*.

— Le pessimisme et le fatalisme de Vigny dans ce poème.

— Quels sont, dans ce poème, les plus beaux cris de colère et les vers de la plus large et humaine résonance ?

— On a rapproché *la Colère de Samson* et *la Nuit d'octobre* de Musset. En marquer les ressemblances et les différences.

— Comment la violence même de l'imprécation prouve que cette haine ne saurait être définitive chez Vigny. Le pardon lui viendra-t-il pour les mêmes raisons que chez Musset ?

— Expliquer ces mots de Sainte-Beuve sur l'appel final à la vengeance : « La forme est idéale toujours, mais le vase porte, cette fois, les marques de la flamme. »

LA MORT DU LOUP (p. 91 à 94)

— La composition du poème : pourquoi cette division en trois parties.

— Le fait divers et le symbole : l'idéalisation progressive du loup : comment elle est marquée par la différence même des appellations (le loup, le Loup, le père, la veuve).

— Les qualités pittoresques du récit (la sobriété du décor des premiers vers et sa force d'évocation). Cf. le début de *Moïse*. Rechercher dans le poème d'autres tableaux d'une concision également expressive.

— Les effets auditifs dans ce poème et les vers d'harmonie imitative. Utilisation par le poète du rythme et des coupes en vue de certaines impressions (description ou sentiments).

— Les qualités dramatiques du récit : comment le poète, par

cette progression, veut rendre naturelle la leçon morale de la troisième partie.

— Vigny et la nature. Comment il défend ici l'état de nature contre l'état de société et la civilisation. Vigny, Rousseau et Chateaubriand. A rapprocher du début de *la Maison du berger* et aussi, par antithèse, de *la Sauvage* (conciliation possible entre la leçon de *la Mort du loup* et celle de *la Sauvage*).

— La philosophie de Vigny dans ce poème : le stoïcisme. Les autres œuvres de Vigny d'où se dégage la même leçon.

— On a dit (Sainte-Beuve) que Vigny avait exagéré la « stoïque idéalisation de l'animal féroce » et qu'il y a un peu trop de désaccord entre la bête prise pour exemple et la moralité trop quintessenciée ». Est-ce votre avis ?

— Comment Vigny a complété ailleurs cette morale un peu trop rigide et impassible (cf. notamment *la Maison du berger*).

— Vigny et la religion du silence. Comment il est en réaction contre les autres romantiques et leur sanctification des larmes et de la douleur (cf. Musset : *Nuit de mai*).

— Vigny précurseur des Parnassiens (cf. le sonnet des *Montreurs* de Leconte de Lisle).

— Vigny et les animaux. Comment il annonce encore sur ce point Leconte de Lisle (*le Vent froid de la nuit, les Hurlleurs, les Éléphants*, etc.). Cf. Leconte de Lisle : « *La Mort du loup* est un cri de douleur autrement fier et viril que les lamentations élogiques acclamées par la foule contemporaine. »

— Quels sont les vers-proverbes qui vous paraissent, dans cette fin de poème, le mieux frappés ?

— Ce poème est un des plus célèbres des *Destinées*. Cette popularité vous paraît-elle justifiée ?

— Vigny et le problème de la mort.

LA FLÛTE (p. 94 à 99)

— Le plan et la composition du poème.

— Pourquoi le problème des rapports du physique et du moral et de l'inégalité des intelligences préoccupait depuis longtemps Vigny.

— Le portrait d'un « raté » dans ce poème. A rapprocher du *Pauvre Diable* de Voltaire, et de *Dupont et Durand* de Musset. En quoi la peinture de Vigny est plus pitoyable.

— Montrer, dans le début de ce poème, la part de réalisme familier. Comment on y trouve (Sainte-Beuve) « une poésie familière, un sentiment d'humilité et de fraternité peu habituel à Vigny ». Vigny et François Coppée.

— La méditation développée dans la troisième partie n'est-elle pas cependant la partie la plus intéressante ? Expliquer le symbole (l'âme humaine enfermée en la prison du corps comme les sons dans une flûte imparfaite).

— L'idéalisme platonicien dans *la Flûte*. Comment Vigny, à propos de notre imperfection à réaliser l'idéal conçu dans l'abstrait, s'en prend à la faiblesse de nos organes et attribue nos erreurs « moins au joueur qu'à la flûte ».

— Montrer que ce problème déjà traité par les philosophes, Vigny l'expose avec un sentiment de profonde pitié pour les humbles et les déclassés. Vigny et la Pitié. Comment cette leçon complète celle de *la Mort du loup*. Dans quelles œuvres Vigny a-t-il encore manifesté ce sentiment de commisération pour les petits et les malheureux ?

— N'y a-t-il pas, par endroits, une certaine gaucherie d'exécution dans ce poème ? Partagez-vous l'opinion de M. Jean Giraud que Vigny, peut-être, « se confesse par la bouche de son pauvre joueur de flûte. Ébloui par son idée, le poète a souvent désespéré d'achever sa tâche d'ouvrier en livres » ?

— Montrer que cette poésie, assez peu souvent citée, est pourtant essentielle pour la compréhension totale de la pensée de Vigny.

LE MONT DES OLIVIERS (p. 99 à 107)

— La composition de ce poème. Insister sur la puissance dramatique.

— Vigny lecteur de l'Évangile. Ce qu'il doit à l'Évangile, mais aussi dans quelle mesure il a altéré le récit évangélique (même procédé dans *Moïse*).

— Le Christ de l'Évangile et le Christ de Vigny. La signification symbolique de ce dernier. Pourquoi le Jésus de Vigny est plus angoissé et désespéré. Du droit discuté pour un poète ou un écrivain d'altérer ou de transformer les grandes figures de l'histoire.

— La philosophie religieuse de Vigny d'après ce poème. Le rapprocher à ce point de vue d'autres poèmes (*le Déluge, la Fille de Jephthé*). Ce que Vigny reproche à Dieu (l'intelligence humaine ne cesse de poser des questions sur l'énigme du monde et sur sa destinée, auxquelles Dieu ne répond pas). « Mal et Doute » : le problème scientifique de l'Univers, le problème de l'Ame et celui du Progrès.

— Vigny et Pascal. Ce que le premier a emprunté au second, mais comment leurs conclusions diffèrent. Les autres sources de Vigny : comment il les a renouvelées.

— Le problème de la mort dans *le Mont des Oliviers*. A rapprocher de *la Mort du loup*.

— Quels sont, dans ce poème, les vers les plus romantiques, c'est-à-dire ceux où Vigny lui-même parle par la bouche de Jésus ?

— Comment la strophe du *Silence* précise et résume sa conception de la religion du Christ qui lui paraît une « religion de désespoir ». Cf. la fin de *la Mort du loup*.

— La strophe du *Silence* est-elle une profession de foi d'athéisme

ou seulement (M. Séché) d'un jansénisme exaspéré? Que pensez-vous de l'opinion qui y voit une trace de bouddhisme?

— Comparer *le Mont des Oliviers* et *l'Espoir en Dieu* de Musset.

— Vigny et Lamartine (*Gethsémani* ou *la Mort de Julia*).

— Montrer la beauté de ce poème au point de vue littéraire et poétique. Cf. E. Dupuy : « Le rythme seul de cette prière sublime est pour celui qui a quelque notion de l'art des vers un émerveillement. »

LA BOUTEILLE À LA MER (p. 107 à 116)

— La genèse du poème et, à ce propos, se rappeler le mot de Vigny dans son *Journal* : « Je ne fais pas un livre, il se fait. Il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit. » Comment Vigny a utilisé diverses sources antérieures (voir les notes).

— Le plan de l'ouvrage : comment il s'est organisé sous l'effet de ses lectures et aussi de ses préoccupations philosophiques et sociales. La personnalité de Vigny devinée dans ce poème.

— Explication du symbole : malgré son pessimisme, le poète a foi dans la science et dans la vertu divine de l'Idée. Ce qui fait la beauté et la grandeur du symbole. A-t-il été utilisé par d'autres poètes?

— Comment l'idéalisme de Vigny se concilie avec son stoïcisme.

— Vigny et la vie des marins. Comment sa curiosité s'est intéressée plusieurs fois aux choses de la mer (cf. le poème : *la Frégate « la Sérieuse »*, la nouvelle : *Laurette* ou *le Cachet rouge*).

— La science maritime de Vigny. N'a-t-il pas commis quelques erreurs ou invraisemblances et laissé quelques obscurités?

— Les différents souvenirs de Pascal. Comment Vigny les a utilisés.

— Vigny et Lamartine (rapprocher notamment la deuxième strophe d'un passage de *Novissima Verba*). Peut-on faire d'autres rapprochements (*Utopie*, *les Révolutions*, *le Désert*)?

— Montrer comment la Bouteille, personnifiée et symbolique, devient peu à peu l'héroïne du poème autant et plus que le brave capitaine.

— Vigny et la religion de la science. En quoi il est un disciple (par exemple, d'André Chénier) et un précurseur (Leconte de Lisle, Renan, etc.). Comment sa religion de la science se confond avec celle du Vrai, du Beau et du Bien (cf. le livre de V. Cousin). L'esprit et le droit victorieux de la force. Vigny et Victor Hugo.

— Comment le Dieu de Vigny est surtout le Dieu des Idées (cf. v. 176). Rapprocher la fin de *la Bouteille à la mer* de *la Maison du berger* et de *l'Esprit pur*.

— Vigny et l'avenir de l'humanité. Comment il croit au progrès d'une certaine science (comparer avec le début de *la Maison du berger*) et au rôle bienfaisant des grands hommes. Rapprocher cet acte de foi de *l'Avenir de la science* de Renan.

— Étudier les images dans ce poème : s'il en est beaucoup de

justes, de gracieuses ou de pittoresques, n'en est-il pas quelques-unes d'un peu étranges ou seulement embarrassées ?

— Quels sont les vers que vous préférez dans ce poème pour leur gravité, leur noblesse enthousiaste ou encore leur effet pittoresque et musical (harmonie imitative) ?

— Montrer que, malgré certaines taches et faiblesses d'expression, ce poème est un des plus beaux des *Destinées*, et justifie ce mot de Faguet : « Tout, dans cette admirable pièce, donne l'impression forte de l'humanité énorme et aveugle à travers laquelle flotte au hasard, sans savoir si elle abordera jamais, une pensée précieuse, frêle et humble, imperceptible dans les immenses remous des forces brutales. »

L'ESPRIT PUR (p. 116 à 119)

— Le sujet de ce poème. Comment il se rattache par son inspiration, par sa foi dans la valeur de l'idée et de l'esprit, à *la Bouteille à la mer*.

— La différence entre les deux poèmes : absence ici de symbole. Vigny s'exprime dans ce poème sans le secours d'aucune fiction.

— L'orgueil de Vigny : comment il s'exagérerait à lui-même la noblesse de sa famille. Comment cet orgueil est corrigé par sa foi dans la haute mission de l'écrivain et du poète. Quels poètes romantiques eurent encore cette conception du poète mage (Victor Hugo [*le Génie*] et aussi Lamartine [par exemple *Ressouvenir du lac Léman*]).

— Pourquoi Vigny a-t-il dédié cette apothéose de *l'Esprit pur* à la mystérieuse Éva, comme il l'avait fait pour *la Maison du berger* ?

— Quels vers peut-on rapprocher de *la Maison du berger* (cf. le v. 50 du v. 327, v. 66 du v. 234, etc.) ? Cf. aussi *Cinq-Mars*.

— Vigny et l'amour de la Beauce. (Cf. le v. 329 de *la Maison du berger*.) L'attachement à la terre et le respect de la tradition.

— Les derniers vers du poème et l'appel à la postérité. Comment le succès croissant de ses œuvres permettait à Vigny cet espoir de vivre dans la mémoire des hommes, du moins dans celle d'une élite. Son espérance a-t-elle été justifiée ?

— Apprécier la beauté poétique de ces strophes, et leur allure fière et enthousiaste, non dépourvue d'une certaine solennité comme d'un certain mysticisme. Vigny « pontife de la religion de l'Esprit ».

— Comment ce poème, écrit au seuil de la mort, mérite bien d'être considéré comme le testament moral du poète.

— Comment le pessimisme de Vigny y apparaît définitivement corrigé et éclairé par cette foi en son œuvre qui se confond avec la foi en l'esprit humain et en l'effort viril, seuls capables de réaliser pour tous un meilleur avenir.

— Résumer toute la philosophie de Vigny, que M. Lanson a pu définir « un stoïcisme actif et tendre ».

SUJETS DE DEVOIRS

Narrations et dialogues :

— Le chemin de fer fit son apparition vers 1830. La nouvelle invention fut longtemps discutée. En 1842, une catastrophe suscita un vif débat à la Chambre et devant l'opinion. Vigny, dans sa *Maison du berger* (1844), ne cache pas sa préférence pour l'antique diligence. En vous inspirant de ces idées, vous imaginerez une conversation qui a lieu à cette époque entre un partisan de la diligence et un partisan de la nouvelle locomotion.

Lettre :

— Vous connaissez *la Bouteille à la mer* d'Alfred de Vigny. Elle constituait « la réponse à un jeune homme inconnu » qui lui avait adressé des vers d'inspiration pessimiste. Vous supposerez que le jeune et timide auteur de ces vers écrit au grand poète pour le remercier du message flatteur dont il a compris le sens profond.

Dissertations :

— A. de Vigny écrit dans le *Journal d'un poète* :

Les animaux lâches vont en troupes.
Le lion marche seul dans le désert.
Qu'ainsi marche toujours le poète!

Après avoir indiqué ce qu'il y a de romantique dans cette conception, vous marquerez la place qu'elle tient dans l'œuvre de Vigny. mais vous direz aussi ce qui, dans cette œuvre, corrige et atténue l'orgueilleuse dureté de cette idée.

— Vigny peintre de la nature extérieure.

— Expliquer cette pensée de Vigny : « Si la poésie est une fable, elle doit être une fable philosophique. »

— Vigny écrivait, en 1824 : « Il est bon et salulaire de n'avoir aucune espérance. L'espérance est la plus grande de nos folies. Cela bien compris, tout ce qui arrive d'heureux surprend. » Vous expliquerez la pensée et vous la discuterez.

— « Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre. » « Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes. » (A. de Vigny, *Journal d'un poète*.) Vous développerez la première de ces réflexions de manière à amener et à justifier la leçon que contient la seconde

— Le *Journal d'un poète* contient cette note, à la date de 1844 : « *Poèmes philosophiques* : « J'aime la majesté des souffrances humaines. » Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques. » Expliquer et donner des exemples. Cf. *la Maison du berger* (v. 321 et note).

— Vigny a dit : « Ce serait faire du bien aux hommes que de leur donner la manière de jouir des idées et de jouer avec elles, au lieu de jouer avec les actions qui froissent toujours les autres ; un mandarin ne fait de mal à personne qui jouit d'une idée et d'une tasse de thé. » Expliquer cette pensée de Vigny et la discuter. Est-elle le dernier mot de sa philosophie, est-il resté l'homme de la tour d'ivoire ? — Se rappeler d'autres pensées de Vigny, comme celle-ci : « La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. L'homme succombe sous un travail et est percé par le compas, mais la ligne que l'autre branche a décrite reste à jamais gravée pour le bien des races futures. » Vigny n'a-t-il pas cru à la suprématie de l'intelligence « reine du monde » et au triomphe de « l'Esprit » ?

— La poésie de la science, d'après *la Bouteille à la mer*.

— Platon déclare que les poètes sont inutiles dans la « République ». Vous discuterez cette opinion en vous souvenant que Vigny a proclamé que le poète doit être le guide de sa patrie.

A rapprocher de la conception que V. Hugo se fait du rôle du poète dans la société moderne.

— A. de Vigny a écrit dans le *Journal d'un poète* : « J'aime qu'un homme de nos jours ait à la fois le caractère républicain avec le langage de les manières polies de l'homme de cour. L'Alceste de Molière réunit ces deux points. » Commenter.

— De l'épopée dans Vigny, Lamartine et Victor Hugo.

— L'idée de la mort dans Vigny. Comparer avec V. Hugo et Lamartine.

— Le symbole dans la poésie de Vigny.

— Vigny a écrit : « Je conçois tout d'un coup un plan ; je perfectionne longtemps le moule de la statue ; je l'oublie et quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. » Mais il écrit ailleurs, à Ch. Farcinet : « Si vous aimez mes statues, soyez content en me sachant dans mon atelier, au milieu des bois, le ciseau à la main. En vérité, depuis que j'ai quitté l'armée, j'ai toujours aimé à mener ainsi la vie d'un sculpteur » (juillet 1851). Laquelle de ces deux confidences vous paraît la plus vraisemblable pour caractériser chez Vigny l'artiste ? Sont-elles conciliables ?

— « Je trouve les émotions de la musique d'autant plus ravissantes, écrivait Vigny, qu'elles sont indéterminées et que la limite des sentiments et des idées n'est pas fixée sur une image comme pour les autres arts (la poésie et la peinture) et laisse la rêverie plus libre. » (Lettre à la vicomtesse Du Plessis.) Vous expliquerez cette pensée. Vous vous demanderez ensuite si la poésie, chez les grands poètes (Racine, Lamartine, Vigny lui-même ou tel auteur plus proche de nous) ne peut atteindre aux mêmes effets que la musique et procurer, elle aussi, ces « émotions indéterminées ».

— A la date de 1829, Vigny écrivait : « L'art est la vérité choisie. Si le premier mérite de l'art n'était pas la peinture exacte de la vérité, le panorama serait supérieur à la descente de croix. » Expliquez en prenant vos exemples dans l'œuvre même de Vigny.

— « Lorsqu'on fait des vers en regardant une pendule, disait Vigny, on a honte du temps que l'on perd à chercher une rime qui ait la bonté de ne pas trop nuire à l'idée. » Et ailleurs : « Le silence est la poésie même pour moi. » Quel est le sens de ces citations ?

— Expliquer par l'étude de l'art d'Alfred de Vigny et de l'art de Lamartine les deux répliques citées dans les *Cahiers* de Sainte-Beuve : « En parlant des poésies d'Alfred de Vigny, Lamartine disait : « C'est l'éché! » En parlant des poésies de Lamartine, A. de Vigny répondait : « C'est l'éché! »

— Vigny a écrit dans le *Journal d'un poète* . « Les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'expression les plus justes comparaisons. Pauvres faibles que nous sommes, perdus dans le torrent des pensées, et nous accrochant à toutes les branches pour prendre quelques points d'appui dans le vide qui nous enveloppe. »

— Commenter ce mot de Brunetière : « L'auteur des *Destinées* est de la famille de l'auteur des *Pensées*. » Le « classicisme » d'Alfred de Vigny.

— Vigny considéré comme ancêtre des symbolistes.

— L'actualité de Vigny. Pourquoi Vigny, après avoir compté au rang des plus grands poètes, a-t-il ensuite été négligé, et pourquoi est-il revenu en faveur ?

— Pourriez-vous appliquer à A. de Vigny ces lignes de Sully-Prudhomme ? : « Il me semble qu'il n'y a dans le domaine de la pensée rien de si haut et si profond à qui le poète n'ait mission d'intéresser le cœur. »

— Commenter cette belle devise de Vigny (que Littré lui emprunta pour commencer sa *Vie d'Auguste Comte*) : « Qu'est-ce qu'une grande vie ? Une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr. »

TABLE DES MATIÈRES

ALFRED DE VIGNY ET SON TEMPS	4
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE D'ALFRED DE VIGNY.....	6
NOTICE	7
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	16

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

LIVRE MYSTIQUE : <i>Moïse</i>	17
<i>Éloa ou la Sœur des Anges</i>	24
<i>Le Déluge</i>	38
LIVRE ANTIQUE. — Antiquité biblique : <i>La Fille de Jephthé</i> ..	46
Antiquité homérique : <i>Symétha</i>	50
<i>Le Bain d'une dame romaine</i>	52
LIVRE MODERNE : <i>Le Cor</i>	53
<i>Paris</i>	58

LES DESTINÉES

<i>Les Destinées</i>	66
<i>La Maison du berger</i>	71
<i>La Colère de Samson</i>	86
<i>La Mort du loup</i>	91
<i>La Flûte</i>	94
<i>Le Mont des Oliviers</i>	99
<i>La Bouteille à la mer</i>	107
<i>L'Esprit pur</i>	116
JUGEMENTS	120
QUESTIONS SUR LES POÈMES ANTIQUES ET MODERNES	125
QUESTIONS SUR LES DESTINÉES	129
SUJETS DE DEVOIRS.....	138

les dictionnaires Larousse

sont constamment tenus à jour :

en un volume

NOUVEAU PETIT LAROUSSE

Nouvelle édition entièrement refondue et mise à jour : près de 5 000 articles nouveaux ; 50 % de l'illustration renouvelée ; nouveau format, nouvelle présentation. Le plus illustré, le plus complet des dictionnaires encyclopédiques en un volume.

1 896 pages (15 × 21 cm), 5 535 illustrations et 215 cartes en noir, 56 pages en couleurs dont 26 hors-texte cartographiques, atlas.

Existe également en édition grand format (18 × 24 cm), mise en pages spéciale, illustré en couleurs à chaque page : **NOUVEAU PETIT LAROUSSE EN COULEURS.**

LAROUSSE CLASSIQUE

Le dictionnaire du baccalauréat, de la 6^e à l'examen : sens moderne et classique des mots, tableaux de révision, cartes historiques, etc. 1 290 pages (14 × 20 cm), 53 tableaux historiques, 153 planches en noir, 48 h.-t. et 64 cartes en noir et en couleurs.

DICTIONNAIRE DU VOCABULAIRE ESSENTIEL

par G. Matoré, directeur des Cours de Civilisation française à la Sorbonne. Les 5 000 mots fondamentaux de la langue française, définis à l'aide de ce même vocabulaire, avec de nombreux exemples d'application. 360 pages (13 × 18 cm), 230 illustrations.

en trois volumes (23 × 30 cm)

LAROUSSE 3 VOLUMES EN COULEURS

retenu parmi les « 50 meilleurs livres de l'année ».

Le premier grand dictionnaire encyclopédique illustré en 4 couleurs à chaque page, qui fera date par la nouveauté de sa conception. Reliure verte ou rouge au choix, 3 300 pages, 400 tableaux, 400 cartes.

en dix volumes (21 × 27 cm)

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

Dans l'ordre alphabétique, toute la langue française, toutes les connaissances humaines. 10 240 pages, 450 000 acceptions, 32 516 illustrations et cartes en noir, 314 hors-texte en couleurs.

un dictionnaire révolutionnaire pour l'étude de la langue française

DICTIONNAIRE DU FRANÇAIS CONTEMPORAIN LAROUSSE

par Jean Dubois, René Lagane, Georges Niobey, Didier Casalis,
Jacqueline Casalis, Henri Meschonnic.

Réalisé par des universitaires et utilisant les méthodes les plus récentes de la linguistique, ce dictionnaire de langue diffère totalement des ouvrages traditionnels.

Aux élèves de l'Enseignement secondaire, à tous ceux qui, Français et étrangers, enseignent ou étudient le français, comme à tous ceux qui veulent trouver une expression exacte, le « Dictionnaire du français contemporain » donnera les moyens d'exprimer leur pensée d'une manière précise et sûre au niveau de langue et de style qu'ils recherchent.

en un seul volume :

- un dictionnaire de la langue écrite et parlée usuelle;
- un dictionnaire qui facilite l'acquisition des moyens d'expression par les regroupements et les dégroupements de mots;
- un dictionnaire qui classe les significations d'un mot d'après les constructions grammaticales;
- un dictionnaire de phrases où tous les emplois des termes de la langue sont donnés avec les nuances qui les distinguent;
- un dictionnaire des synonymes et des contraires, avec leurs différences de sens et d'emploi;
- un dictionnaire des niveaux de langue (familier, populaire, argotique, langue soignée, littéraire,...);
- un dictionnaire de prononciation utilisant l'alphabet phonétique international;
- un dictionnaire de grammaire par les nombreux tableaux qu'il contient.

1 volume relié pleine toile (18 X 24 cm), sous jaquette en couleurs,
1 252 pages, plus de 25 000 articles, 90 tableaux linguistiques.

dictionnaires pour l'étude du langage

*une collection d'ouvrages reliés (13,5 × 20 cm) indispensables pour
une connaissance approfondie de la langue française et une sûre
appréciation de sa littérature :*

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

par Adolphe V. Thomas, couronné par l'Académie française

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES

par René Bailly, couronné par l'Académie française

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE

par Charles Maquet

NOUVEAU DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

par Albert Dauzat, Jean Dubois et Henri Mitterand

DICTIONNAIRE DES RACINES DES LANGUES EUROPÉENNES

par Robert Grandsaignes d'Hauterive

DICTIONNAIRE DES NOMS DE LIEUX DE FRANCE

par Albert Dauzat et Charles Rostaing

DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE ET PRÉNOMS DE FRANCE

par Albert Dauzat

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS

par Robert Grandsaignes d'Hauterive

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES

par Maurice Rat

DICTIONNAIRE DES PROVERBES, SENTENCES ET MAXIMES

par Maurice Maloux

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES ARGOTS FRANÇAIS

par Gaston Esnault

DICTIONNAIRE DES RIMES FRANÇAISES

par Philippe Martinon et Robert Lacroix de l'Isle

DICTIONNAIRE COMPLET DES MOTS CROISÉS

préface de Raymond Touren

LISTE DES CLASSIQUES LAROUSSE

XIX^e SIÈCLE

ALZAC : Le Cousin Pons, 2 v. La Cousine Bette, 2 v. Eugénie Grandet, 2 v. Le Lys dans la Vallée. Le Médecin de campagne. Les Paysans. Le Père Goriot, 2 v. La Recherche de l'Absolu. Illusions perdues, 2 v. : 14 vol.

AUDELAIRE : Les Fleurs du mal.

BERNARD (Cl.) : Introduction à l'étude de la médecine expérimentale (1^{re} partie).

BOURGET : Le Disciple.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

COMTE : Cours de philosophie positive.

CONSTANT : Adolphe.

-L. COURIER : Pages choisies.

LAUBERT : Madame Bovary. Salammbô. Trois Contes. 3 vol.

FROMENTIN : Dominique.

GAUTIER : Pages choisies.

HUGO : Les Châtiments. Choix de poésies lyriques. Les Contemplations. Feuilles d'automne; les Chants du crépuscule. Hernani. Légende des siècles, 2 v. Les Misérables, 2 v. N.-D. de Paris. Odes et Ballades; les Orientales. Préface de Cromwell et autres préfaces dramatiques. Ruy Blas. Les Travailleurs de la mer. Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. Derniers recueils lyriques. 16 vol.

LABICHE : Le Voyage de M. Perrichon.

LAMARTINE : Jocelyn, 2 v. Méditations. Harmonies. Recueils.

LAUPESSANT : Contes choisis. Bel-Ami.

LÉRIMÉE : Colomba; Mateo Falcone. Armen. Théâtre de Clara Gazul. 3 vol.

LESCHELET : Pages choisies, 2 v. Jeanne d'Arc.

LOUIS : Les Caprices de Marianne. Œuvres choisies (poésie et prose). Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. On ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 4 vol.

MARIVAUX : Pages choisies.

MONTAIGNE : Contes choisis.

MONTAIGNE : L'Avenir de la Science. Souvenirs d'enfance et de jeunesse.

MONTAIGNE : Pages choisies.

SAINT-BEUVE : Causeries du Lundi, 3 v. Port-Royal. Chateaubriand et son groupe littéraire. Volupté. 6 vol.

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 v. La Mare au Diable. Lettres d'un voyageur.

M^{me} DE STAËL : De la Littérature; De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 v. La Chartreuse de Parme.

Aug. THIERRY : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre. 2 vol.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY : Cinq-Mars. Poésies choisies. Chatterton. Le Journal d'un poète. Servitude et grandeur militaires. Stello. 6 vol.

ZOLA : L'Assommoir. Germinal. 2 vol.

XX^e SIÈCLE

ANOUILH : La Répétition ou l'Amour puni.

BARRÈS : La Colline inspirée.

BERNANOS : Sous le Soleil de Satan.

CLAUDEL : Le Soulier de satin.

COCTEAU : La Machine infernale.

DUHAMEL : Chronique des Pasquier, 2 v.

FRANCE : Le Crime de Sylvestre Bonnard; les dieux ont soif.

GIDE : Les Faux-Monnayeurs.

GIRAUDOUX : La guerre de Troie n'aura pas lieu.

LOTI : Pêcheur d'Islande; le Mariage de Loti.

MALRAUX : La Condition humaine.

R. MARTIN DU GARD : Les Thibault, 2 vol.

MAURIAU : Le Mystère Frontenac.

MAUROIS : La Vie de Disraëli.

MONTHÉRIANT (de) : Les Bestiaires.

PÉGUY : Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.

PROUST : Du côté de chez Swann.

R. ROLLAND : Jean-Christophe, 2 vol.

J. ROMAINS : Les Hommes de bonne volonté, 2 vol.

SAINT-EXUPÉRY : Terre des Hommes.

VALÉRY : Charmes.

en vente chez tous les Libraires

les dictionnaires **LAROUSSE**

DICTIONNAIRES EN UN VOLUME

PETIT LAROUSSE

LAROUSSE CLASSIQUE

LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE

LAROUSSE MANUEL ILLUSTRÉ

PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS

LAROUSSE DES DÉBUTANTS

MON PREMIER LAROUSSE EN COULEURS

MON LAROUSSE EN IMAGES

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

EN DEUX, SIX ET DIX VOLUMES

LAROUSSE UNIVERSEL, 2 v.

LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE, 6 v.

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE, 10 v.

DICTIONNAIRES MÉTHODIQUES

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS

DE LA LANGUE FRANÇAISE

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES

DICTIONNAIRE DES RIMES FRANÇAISES

DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE

DICTIONNAIRE DES PROVERBES...

ENCYCLOPÉDIES EN UN VOLUME

MÉMENTO LAROUSSE

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE DES ENFANTS

ENCYCLOPÉDIES EN PLUSIEURS VOLUMES

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE, 2 v.

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE POUR LA JEUNESSE, 5 v.